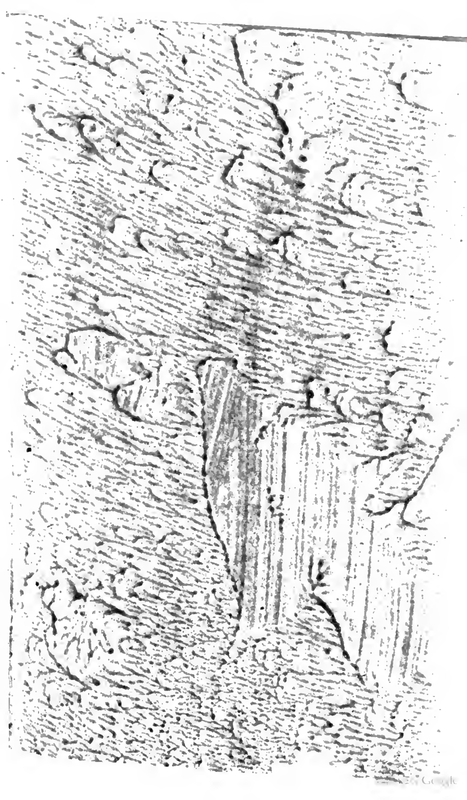

M I







SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ORAISONS FUNEBRES

ET

PROFESSIONS RELIGIEUSES.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { Les FRERES ESTIENNE, à la Vertu;
ET
JEAN-THOMAS HERISSANT Fils, à S. Paul & à S. Hilaire. }

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT.

Il eſt rare qu'un même homme ſache aller au cœur, le touche, le remue à ſon gré par la force de ſon éloquence, & qu'il réuſſiſſe également bien, lorſqu'il ſera queſtion de faire un éloge. C'eſt une réflexion que fait Cicéron, en parlant des Orateurs. Ces deux talens ſont auſſi différens dans le but qu'ils ſe propoſent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'eſprit par des traits brillans & ingénieux, l'amuſer par des deſcriptions agréables, flater l'oreille par l'harmonie & la pureté du ſtyle ; il eſt preſque plus occupé de la manière d'exprimer les choſes, & de la tournure qu'il doit leur donner, que des choſes elles-mêmes. L'autre ne penſe qu'à intéreſſer le cœur, & à le faire entrer dans ſes ſentimens; s'il ne néglige pas les ornemens qui naiſſent du fond

du ſujet, il écarte avec ſoin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le diſcours. Chacun de ces talens demande donc un caractère d'eſprit qui lui ſoit aſſorti. Voilà pourquoi il n'eſt pas ordinaire de les trouver réunis dans la même perſonne.

Ce fut cependant par des Oraiſons funébres que le P. Maſſillon ſi touchant, ſi intéreſſant dans ſes Sermons, commença à ſe faire un nom dans le monde parmi les Orateurs. Il étoit extrêmement jeune, lorſqu'il fit celle de Henri de Villars, Archevêque de Vienne; & peu de tems après, celle de Camille de Neuville de Villeroi, Archevêque de Lyon: & néanmoins quels applaudiſſemens ces deux piéces ne reçurent-elles pas? Dès-lors ſes Supérieurs le deſtinèrent à la Chaire. Ils avoient été indécis juſqu'à ce moment ſur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer; parcequ'il avoit paru juſqu'alors également propre à tout: Belles-Lettres, Philoſophie, Théologie, tout pa-

roiſſoit être ſon talent dès qu'il s'y appliquoit. Mais le ſuccès étonnant qu'il eut, dès qu'il ſe montra dans la Chaire, fit juger qu'il devoit s'y conſacrer uniquement: on eut bien de la peine à ſurmonter ſa répugnance; enfin il ſe rendit, & ne ſongea plus qu'à répondre aux vûes de ſes Supérieurs.

La première Oraiſon funébre qu'il compoſa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du Prince de Conty, fort applaudie, lorſqu'elle fut prononcée, fort critiquée enſuite, lorſque l'impreſſion l'eut rendue publique. Il en a depuis compoſé trois autres qui n'avoient point encore vû le jour; celle du grand Dauphin, celle du feu Roi, & celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV. une nobleſſe d'expreſſion, qui égale en quelque ſorte la grandeur du ſujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien ſouhaité ne faire entrer dans ce Volume, que des Oraiſons funébres, d'autant plus

que c'eſt ainſi qu'on a imprimé ſéparément de leurs autres Ouvrages, celles de MM. Boſſuet & Fléchier, & de quelques autres célébres Prédicateurs. Mais il eût fallu pour cela changer le caractère & en employer de plus gros; autrement ce Volume n'eût point été proportionné aux Volumes précédens. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux Oraiſons funébres quatre diſcours pour des Profeſſions Religieuſes. Nous ſupplions que le titre de ces diſcours n'empêche perſonne de les lire. Ce ne ſont pas ſeulement les Religieuſes, que le P. Maſſillon y inſtruit : c'eſt pour les gens du monde, qu'il parle; rien n'eſt plus fort & plus plein de religion, que ce qu'il y dit, pour leur faire connoître la ſainteté & l'excellence de l'état d'un Chrétien, & combien on ſe trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

TABLE

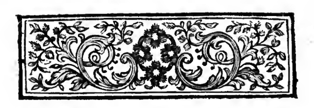
DES PIECES CONTENUES dans ce Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *les Oraisons funébres & les Sermons pour des Professions Religieuses*, prononcés par M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les vertus des Grands dont le célébre Orateur fait l'éloge, & les devoirs qu'ils ont eu à remplir, font la matière des premiers Discours contenus dans ce Volume : il loue dans Louis le Grand un Roi qui a également consacré son régne à la gloire de la Religion & à celle de la Monarchie : il loue dans les autres les monumens qu'ils ont laissés de leur foi, & de leur amour pour les peuples ; & dans les Sermons pour les Professions Religieuses, il expose les dangers du Monde & les avantages de la vie Religieuse pour le salut, les obligations des personnes engagées à Dieu par des vœux solemnels, & les facilités qu'elles y trouvent pour les remplir. Quels heureux fruits ne doit-on pas attendre de la lecture de ces différens Discours, dans lesquels on n'admire pas moins les graces d'une noble éloquence, que les attraits d'une piété tendre & soutenue ! A Paris, ce 25 Juin 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

ORAISON



ORAISON FUNÉBRE

DE

MESSIRE DE VILLARS,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ; .... zelatus ſum bonum, & venter meus conturbatus eſt; propptereà bonam poſſidebo poſſeſſionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeuneſſe, j'ai eu du zèle pour le bien, & mes entrailles ont été émues ſur les misères de mon peuple; & je poſſéderai un héritage éternel. Au Chap. 51. de l'Eccléſiaſtique, verſ. 20. & ſuiv.

ETOIS-JE deſtiné, Meſſieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux Prélat? & le Ciel n'a-voit-il donc permis que je vinſſe être le témoin de ſa vie, que pour me ménager, ce ſemble, de loin un ſi triſte & un ſi lugubre miniſtere? Contraint tant de fois par ſa modeſtie à ſupprimer

ſes louanges dans la chaire évangélique, falloit-il que je ne fuſſe autoriſé à les publier que par ſa mort ? Il eſt donc vrai, que le premier hommage public que ſa vertu devoit avoir de moi, ſeroit un éloge funébre.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que du haut de votre Sageſſe, vous reglez nos deſtinées : c'eſt ainſi que confondant nos conſeils, ſurprenant nos deſirs & anéantiſſant nos eſpérances, vous affermiſſez notre foi : c'eſt ainſi que diverſifiant vos voies, vous inſtruiſez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, conſumé de langueur & d'infirmités, voit de loin l'appareil de ſon ſacrifice, exhale chaque jour une portion de ſon ame, & ſe ſent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une ſeule : l'autre encore plein de force & de ſanté, eſt frappé ſoudain ; ſon ame toute entiere, pour ainſi dire, devient la proie de la mort, & entre les horreurs du tombeau & les délices d'une ſanté parfaite, ne met preſque que le dernier ſoupir d'intervalle.

Heureuſe l'ame qui, pendant ſes jours les plus ſerains, a ſû prendre des meſures contre la ſurpriſe des vents &

de l'orage! heureuſe celle qui ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, & dont les entrailles ont été émues ſur les misères publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévû vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles; ſa mort peut être différente, mais ſon immortalité ſera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre conſolation, Chrétiens: vous ne verrez pas dans cet Eloge de ces événemens éclatans, où l'Orateur peu inſtruit de ſon miniſtère, vient dans ce lieu ſaint étaler avec art la figure d'un monde profane; & juſques ſur le tombeau fatal, donne du corps & de la réalité au phantôme que le ſiécle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Meſſieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le Pontife du Sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du ſiécle, & ſous le ſpécieux prétexte du bien public l'autoriſent à violer ſes devoirs particuliers; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les Interprétes des ſecrets du Ciel devenir les dépoſitaires des myſtères des Cours,

les ſentinelles de Jéruſalem ne veiller preſque plus qu'à la défenſe de Jérico, & les Docteurs des Tribus d'Iſraël ſe glorifier d'être les Légiſlateurs des nations.

L'hiſtoire de notre pieux Prélat n'eſt mêlée qu'avec celle de ſon Diocèſe: ſes jours ne ſont marqués que par les fonctions de ſon miniſtère: ſes emplois ſe trouvent tous renfermés dans ſes devoirs; & pour ſavoir ce qu'il a fait, il ſuffit de ſavoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du Sanctuaire même les ornemens ſacrés, qui vont ſervir d'appareil aux funérailles de l'Oint du Seigneur; nous ne prendrons que ſur l'autel les fleurs que nous allons jetter ſur le tombeau du Prince des Prêtres. Le ſiécle qui n'eut jamais de part à ſes actions, n'en aura point auſſi à ſes louanges. Nous ſortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs ſuprêmes à cet autre Jacob : mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois juſques dans une terre ſainte, honorer les cendres & la mémoire des Patriarches.

Ce n'eſt pas que j'ignore là-deſſus les vaines penſées des mondains. Admirateurs inſenſés de cette viciſſitude

de phantômes, ſur quoi roule tout le ſiécle préſent, il leur faut des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'eſt guères qu'aux grands défauts, qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſai quoi de tranquille & d'uni, qui ne donne rien aux ſpectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illuſions des ſens. Ce qui ſert de ſpectacle à Dieu & aux Anges, paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir ſû être autre choſe qu'homme de bien. La ſolemnité des éloges veut preſque être ſoutenue par le faſte du héros qu'on loue; & il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art, que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & la juſtice.

Telle eſt la prudence du ſiécle, je le ſai : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la ſolemnité même de l'immolation de

l'Agneau ? viens-je par un discours profane suspendre l'attention des Ministres gravement assemblés autour de l'autel & appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique ? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone ? viens-je en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs, & dégrader l'honneur du Sacerdoce ? Ah ! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'Orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, & où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau, ne brillera dans cet Eloge funébre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Cè que vous avez vû, entendu, & touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un Pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vûe. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministere, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet Eloge, ont mille fois servi de matière aux

vôtres : & s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il diroit comme moi, que ſa vie fut toujours réglée par la Loi, *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ ;* que ſon autorité fut toujours utile à l'Egliſe, *Zelatus ſum bonum ;* & que ſes richeſſes furent toujours prodiguées aux pauvres, *Et venter meus conturbatus eſt.* Repréſentons-le donc comme un homme juſte & irréprochable, comme un Pontife fidèle, & comme un père charitable.

C'eſt l'Eloge que je conſacre à la mémoire de MESSIRE HENRI DE VILLARS, ARCHEVESQUE ET COMTE DE VIENNE, PRIMAT DES PRIMATS. Eſprit ſaint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchans, qui en faiſant le diſcernement des penſées du Juſte, aille faire de douloureuſes ſéparations dans le cœur du pécheur, & qui n'éléve ce pieux & lugubre monument à la Religion, que ſur les débris de l'idole du monde.

L'INNOCENCE des mœurs, je le ſai, n'eſt pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des ſecours de l'édu- I. PARTIE.

cation. Il y a des enfans de colère, des cœurs ſi profondément gâtés, qu'on les voit déja méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs pères, & qui ne trouvant autour d'eux que des objets ſaints, ſavent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Sap. 9. 10. Je ſai que la ſageſſe vient d'en-haut & deſcend du Père des lumières; qu'elle ne ſe recueille pas ſur la terre comme la ſucceſſion d'un père foible & mortel, & que la piété eſt le don d'un Eſprit qui ſouffle où il veut, & non pas le fruit d'une chair qui ne ſert de rien.

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naiſſance donne preſque le premier branle à celui de nos deſtinées; qu'avec le ſang qui nous fait ce que nous ſommes, nos pères font d'ordinaire paſſer juſqu'à nous les impreſſions de ce qu'ils ont été, & que dans les ſemences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des aſcendans ſecrets qui nous font vivre comme eux. *Rom. 11. 16.* Lorſque la racine eſt ſainte, dit l'Apôtre, les branches le ſont auſſi; & il eſt mal-aiſé que d'une maſſe pure & brillante, on ne tire que des portions viles & flétries. N'en cherchons pas des

exemples hors de l'hiſtoire de l'homme juſte que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, & je ne ſai quelle élévation d'ame coulent avec le ſang, où la ſageſſe ſemble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat & la vertu paroiſſent preſque de la même date, où les exemples qui la réglent ſont auſſi anciens que les titres qui l'embelliſſent; ſorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Iſrael avoit depuis long-tems établi ſa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un Père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priſer les voies du Seigneur par ſes inſtructions, & les lui montra par ſes exemples. Effrayé de la déplorable vanité des perſonnes de ſon rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; confient à des mains étrangères le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leurs grandeurs, laiſſent après

eux des fucceffeurs qui ne s'en fouviennent pas affez : effrayé, dis-je, de ce défordre, il l'évita ; & le Seigneur béniffant fes foins, il ébaucha, fans le favoir, à la France, un Miniftre fage & illuftre dans les Cours étrangères, diftingué dans la nôtre, né pour ménager l'efprit des Rois & la fortune des Royaumes, habile à ramener à l'utilité de la Patrie & à la gloire de fon Prince, les humeurs & les intérêts divers des Peuples voifins ; & le pieux Prélat qui fait le trifte fujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle eft toute enfevelie dans l'obfcurité des fonctions du Sacerdoce.

Auffi les amufemens de fon enfance ne furent que des effais de vertus. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déja fes mains pures vers le Créateur. Il apprit à confacrer fon cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour foi-même ; & la piété qui toujours eft le fruit tardif de la grace, n'attendit pas jufques ici la raifon.

Qu'attendez-vous, Meffieurs, de ces heureufes prémices ? Le ciel qui brille le matin, n'annonceroit-il, felon

la parole évangélique, que des brouillards & des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur & de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire? & à peine ſorti des mains de Samuel, ſuffira-t-il à cet autre Oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs & les vains tranſports des Prophétes du ſiécle, pour devenir furieux & prophétiſer avec eux? De ſi belles eſpérances ne donneroient-elles qu'un ſort commun, qu'une jeuneſſe emportée qui compte les crimes parmi les bienſéances de l'âge, & qui ne laiſſe guères qu'aux paſſions le ſoin de régler ſes plaiſirs; qu'une maturité ambitieuſe qui ne connoît point d'autre honneur que le ſecret de s'en attirer; qu'une vieilleſſe endurcie, qui dans le débris d'un corps uſé & à demi-mort, nourrit des paſſions encore toutes vivantes, qui au lieu de ſoupirer ſur les iniquités qu'elle s'eſt permiſes, ne ſoupire qu'après le ſouvenir des plaiſirs qu'elle ne peut plus ſe permettre, & qui de ſa vie paſſée, ne regrette rien ſinon qu'elle ſoit paſſée?

Ah! ſi je n'avois que ces myſtères d'iniquité à vous annoncer au milieu

1. Reg. 15. 30. des myſtères ſaints; ſi, comme autrefois Samuel envers Saül, il falloit honorer l'Oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à ſon rang la honte de ſes foibleſſes que pour édifier notre piété par le ſouvenir de ſes vertus, je me ſerois contenté d'accorder en ſecret des larmes à une mort qui me fut ſenſible, ſans donner ici à ſa mémoire des éloges qui ne lui ſeroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le ſacrifice terrible, pour faire revivre le ſouvenir de ſes actions, moi-même je l'aurois offert au Très-haut, pour obtenir que le ſouvenir en fût effacé du Livre éternel: & toute chère que me ſera toujours ſa mémoire, j'aurois ſatisfait à ma reconnoiſſance, ſans manquer à mon miniſtère.

Mais la Religion défend-elle de ſonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Graces au Seigneur, je ne craindrai point de l'expoſer à vos yeux; & je n'aurai pas beſoin pour vous le faire eſtimer, de vous le faire méconnoître; & pour ſauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obſcure mort, il ne faudra pas comme Michol le dérober aux yeux, & ne ſubſtituer que ſon phantôme à ſa place.
1. Reg. 19. 13.

Quelle fut ſa retenue en un âge, où pour être vertueux & régulier, il ſuffit preſque d'empêcher que le vice ne nuiſe, & ſavoir bien choiſir ſes débauches !

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts ſecrets enveloppent le cœur ; où le poids des affaires & les bienſéances de la dignité, altèrent l'humeur, ou la déconcertent, & où l'on eſt d'autant plus vif ſur les injures, qu'on ſe voit toujours inveſti d'hommages !

Quelle noble ſimplicité dans un ſiécle où l'art des rafinemens a paſſé juſqu'au peuple ; où tout eſt confondu, & par ſa misère & par ſa vanité ; & où à peine tranquilles poſſeſſeurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouies dans leur tems, nous inventons des plaiſirs qui leur furent encore plus inouis !

Vous qui vîtes couler ſes premiers jours, ſages Vieillards d'Iſrael, qui témoins de la première gloire de ce Temple, venez honorer ici ſes ruines de vos larmes, ſans pouvoir être conſolés par l'eſpérance d'un nouveau, rien de profane en ſouilla-t-il jamais la ſainteté ? Fallut-il excuſer les égare-

mens de son cœur sur la fatalité de l'âge, envelopper des désordres présens dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste; & de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison?

Son ame fut un lieu de paix dans un tems où toutes les passions frémissent à l'entour; & comme ces trois jeunes Princes Juifs, il vécut parmi les déli-
Dan. 2. 8. ces des Babyloniens sans toucher aux viandes, & sans s'enivrer du vin de Babylone.

L'usage & les réflexions qui enveloppent l'ame, & font qu'elle ne se montre plus que par régle, & changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture & la candeur de la sienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés & impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant, que parcequ'on ne les a jamais vûs; & qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de véné-

rable que leur obſcurité. Déguiſemens artificieux de la prudence du ſiécle! vaine ſcience des enfans d'Adam! coupable trafic de menſonge & de vérité! je n'aurai pas beſoin aujourd'hui pour m'accommoder à mon ſujet, de vous donner ici des titres ſpécieux, & qui ne ſont dûs qu'à la ſageſſe de la Croix, & à la ſimplicité chrétienne.

Je loue un homme juſte & droit, ſimple dans le mal, & prudent pour le bien; un homme dont ce ſiécle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le ſiécle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art & de fineſſe, où dans les plaiſirs innocens d'une douce ſociété, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parceque l'art de ſe contrefaire n'étoit pas encore inventé; & où toute la ſcience du monde ſe réduiſoit à ignorer les loix & les uſages du nôtre.

Ici, je ſens que mon diſcours s'anime : je me repréſente notre Prélat avec cet air affable & ſerain, toujours acceſſible, toujours accueillant, mettant, pour ainſi dire, ſa perſonne & ſa dignité à toutes les heures, ne

retenant de ſon rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le repréſente, & pourrois-je le dire ſans réveiller votre douleur? je me le repréſente au milieu de vos familles; enveloppé dans une aimable obſcurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiariſant l'Epiſcopat avec les Fidèles, & ne ſe faiſant pas une vaine bienſéance de ſe rendre inviſible, & de jouir tout ſeul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il pour pénétrer juſques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, & par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui & nous, que celle du reſpect & de la diſcrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces momens ſacrés de ſolitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la pareſſe? Sa maiſon reſſembloit-elle à ces maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice; où dans un ſilence profond & avec un reſpect qui approche du culte, on

attend que la divinité se montre ; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui ; & où comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu longtems, cet autre Ange du Seigneur paroît enfin, & guérit à peine un malade? *Joan. 5. 4.*

La contagion des dignités & de la grandeur, ne lui forma pas cet œil superbe, & ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le Prophéte. Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger ; disons plus, il ne sut pas les souffrir : on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des Grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins & de longues assiduités peuvent expier ; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, & qui, comme l'Arche d'Israel, vous frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'a- *Ps. 100. 5.*

viez pas assés pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand & de plus digne de la Religion, s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, & pour en paroître plus digne : la modération, je le sai assés, souvent n'est que le sceau de l'orgueil : la vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre ; & celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses ; ne distinguer même ses ennemis que par les graces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures, & ne s'en servir, comme Moyse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assés louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore ; on auroit dit que le seul secret, pour se le rendre favorable, étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquans n'alloient, ce semble, jusques dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient

lancés ; & comme ce lion myſtérieux, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Samſon, il ſuffiſoit preſque de l'avoir déchiré, pour trouver dans ſa bouche le miel de la douceur & la roſée des graces. Puiſſiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'eſt leur pardonner ; & qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec meſure ! Paſſons à l'uſage qu'il a fait de ſon autorité, & repréſentons-le comme un Pontife fidele.

DIEU ne nous a pas donné, diſoit autrefois S. Paul, parlant pour tout le corps de l'Épiſcopat, un eſprit de foibleſſe, mais un eſprit de force & d'amour : *Sed ſpiritum virtutis & dilectionis.* Qu'eſt-ce en effet, mes Frères, qu'un Évêque ſi peu ſoigneux de faire revivre la grace de l'impoſition, s'il a éteint cet eſprit ; ou ſi ayant franchi par une ambitieuſe intruſion, cette haie ſacrée qui ſépare le Sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ? c'eſt un arbre deux fois mort & déraciné, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre ſacrée : c'eſt un roſeau que le vent

II. PARTIE.

2. Tim. 1. 7.

Ep. Jud. ℣. 12.

Luc 7. 24. agite, & sur qui cependant, comme sur une colomne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le Temple, & qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui destiné à nous garder parmi les obscurités des sens & de la foi, ne peut cependant que nous écarter 4. Reg. 18. 4. de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, & qui placé dans le Temple, nous devient une occasion d'idolâtrie & de mort : & 2. Thess. 2. 7. pour tout recueillir en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siécles heureux qui nous ont précédés, dont la foi allarmée respecte encore la profondeur, & qui ne sera révélé que dans son tems.

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'Épiscopat, & trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages Pontifes, notre pieux Prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déja depuis plus d'un siécle, étoient assis sur le trône sacré de ce saint Temple des Prélats de son sang : la souveraine sacrificature étoit presque devenue l'héritage de sa Tribu ; & par un

rivilége nouveau au ſacerdoce de
Ielchiſédech, elle étoit tranſmiſe ſe-
on les loix d'une ſucceſſion charnelle,
ins s'y tranſmettre ſelon les loix de la
hair & du ſang. Mais que ne puis-je
aſſer rapidement ſur cet endroit de
ion diſcours! Nos peres élevés à reſ-
ecter ce nom, nous avoient élevés au
iême reſpect; nos vieillards voiſins
reſque de ces tems heureux, où com-
iencèrent à gouverner l'Égliſe les
ontifes de cette Maiſon, en racon-
oient avec allégreſſe au milieu de leur
amille, l'hiſtoire à leurs neveux, &
es marquoient chacun par leur propre
aractère: nous-mêmes accoutumés à
ivre ſous de ſi paiſibles loix, promet-
ions à ceux qui viendroient après
ious le même avantage. Trop cruelle
talie! pourquoi vîtes-vous couper le
il d'une ſi longue ſuite de Pontifes? &
ourquoi, en nous ôtant par une mort
rématurée l'eſpoir d'un ſucceſſeur,
ious ôtâtes-vous la ſeule reſſource qui
ious reſtoit, dans la perte que nous
enons de faire?

Mais hélas! ſuis-je deſtiné à rouvrir
ujourd'hui toutes les plaies de la fa-
nille? & faut-il pour vous rappeller la
lorieuſe ſucceſſion des Prélats qu'elle

vous a fournis, vous faire ſouvenir à ſes yeux que vous n'en devez plus attendre ? Epargnons à l'illuſtre Fille qui m'écoute, le ſouvenir encore trop cher d'un Frère dont la mort lui cauſa tant de larmes; & pour la conſoler ſur le triſte accident qui nous aſſemble ici, ne faiſons pas revenir ſes malheurs paſſés.

L'Epiſcopat eſt un miniſtère de force & de fermeté. Il faut que, rétranché dans le droit ſacré du Sacerdoce, l'Evêque ſoit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux ſurpriſes de la bienſéance, à la rapidité de l'uſage, qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des loix & de la diſcipline de nos pères; qu'il ſache ramener les abus à leur origine; & que comme l'Arche d'Iſrael au milieu du Jourdain, il faſſe remonter les eaux vers leur ſource, & ne s'y laiſſe pas entraîner ſoi-même.

' *Joſ.* 3. 16.

Ne croyez pas, Meſſieurs, que ſur ces traits primitifs de l'Epiſcopat, je vienne ici pour faire honneur à mon ſujet, vous former à loiſir un de ces portraits originaux, où tout ſe ſent de la plus pure antiquité, & que l'on ne trouve ſi beaux, que parcequ'ils ne reſſemblent à perſonne. Malheur à

moi, si je faisois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, & si par des louanges excessives, aidant les Fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siécle, où la charité est refroidie, où les devoirs de l'Episcopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculiere, ou adoucis par le déréglement des Fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; & que si le Prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source, & ramener ces premiers âges de l'Episcopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux foiblesses & aux relâchemens du nôtre.

Appellé à l'Agence dans ces tems périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laissoit espérer aux droits de l'Eglise qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zèle, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis: je ne craindrai pas de rappeller quel fut pour

l'erreur de ses ancêtres, un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un Temple dans une de ses Terres; & comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la Maison de
Judic. ses Peres ses Dieux, son Lévite, & tout
17. 5. l'appareil superstitieux de son culte. Il n'y avoit point alors de Roi en Israel, comme le dit l'Ecriture, du tems de ce Juif, & chacun étoit à soi-même sa loi & son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre Agent? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du Sanctuaire? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible résistance qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'Agent: il s'oppose au nom du Clergé, trop zélé sacrificateur du Temple de Sion, pour souffrir que sous son ministère, les hauts lieux se
4. Reg multiplient dans Israel. Heureux d'a-
18. 22.
voir

voir vû depuis pendant les jours de ſon Sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les Dieux étrangers, & obliger les peuples à venir tous adorer à Jeruſalem! Mais ce n'eſt-là qu'un premier eſſai de ſa droiture.

Sacrés Prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos aſſemblées ignorer l'art nouveau de ſe taire; redonner à l'Epiſcopat ſa première liberté; n'enviſager ſa fortune qu'à travers ſon devoir; être le Gamaliel de l'aſſemblée des Princes des Prêtres, & ſavoir opiner dans des conjonctures, où il ne falloit ſavoir que conſentir? Que ne puis-je ici publier ſur les toîts ce qui s'eſt paſſé dans le ſecret! Vous verriez des inſtances éludées, des eſpérances mépriſées, les intérêts de la chair & du ſang oubliés; l'autorité ſouveraine ramenée aux intentions du Souverain, & une droiture inflexible dans un ſiécle où toute la fermeté ſemble ſe réduire à ne pas ſe ménager ſoi-même des occaſions de lâcheté. Mais ce ſont-là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles deſtinées à l'obſcurité, & qui nous révélant des

maux ſecrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philiſtins, demeurer cachées dans l'Arche. Avec quelle conſtance le vîmes-nous négliger un repos ſi cher à l'Epiſcopat, pour rendre à ſon autorité ſes premières bornes, y rejoindre les titres ſacrés & inaliénables, que l'ignorance ou la ſuperſtition des ſiécles paſſés en avoit détachés; ſoutenir contre une puiſſante & célébre Abbaye, les plus anciens droits du Sacerdoce; arracher des mains étrangères les dépouilles de ſon Epiſcopat; rétablir le premier Paſteur, chef des Paſteurs ſubalternes; rejetter un traité pernicieux, & ne vouloir pas vendre une paix qui laiſſoit la diviſion dans le Sanctuaire; en un mot, ne pas ſouffrir comme Salomon, que le corps de Jeſus-Chriſt fût diviſé entre deux Egliſes, & faire déclarer la ſeule & véritable mère, celle qui ne vouloit point de partage.

Les égards, la bienſéance même du ſang & de l'amitié, lui ſurprirent-ils jamais de ces graces qui minent la force des loix, & s'élevent ſur leurs débris, deſſéchent peu à peu cette ſéve précieuſe qui anime encore le tronc, achévent d'épuiſer ces eſprits primitifs d'or-

ǀre & de régularité, qui à travers tant
ǀe ſiécles, ne ſont arrivés juſques à
ıous, que foibles & preſque défaillans;
ǀonnent par une officieuſe cruauté le
ǀernier coup à la diſcipline mourante,
x comme cet Amalécite échappé de la 2. Reg.
ǀéroute de Saül, font rendre le dernier 1. 10.
oupir à la puiſſance & à la majeſté
l'Iſrael, ſous prétexte d'avoir égard à
ès maux? Ah! il ne reſſerra jamais
ant les bornes de ſon autorité, que
ɔrſqu'il fallut l'employer pour ceux
ui lui étoient chers: ſa main retenoit
:s graces que le cœur avoit trop de
enchant d'accorder; & on auroit dit
ue le droit de tout obtenir de lui, étoit
n titre pour en être preſque toujours
:fuſé. Donnez, Seigneur, à vos Mi-
iſtres cet eſprit de force & de circon-
ɔection : ne ſouffrez pas que votre
éritage devienne la proie des nations,
: l'opprobre de ceux qui vous haïſ-
:nt.

Ce fonds de droiture & d'intégrité
renoit ſa ſource dans l'amour qu'il
ıt toujours pour l'Egliſe. Quelles me-
ıres ne prit-il pas pour la remettre à
:ſus-Chriſt pure & belle, & lui faire
:rdre les taches & les rides, que
gnorance des ſiécles paſſés & la li-

cence du nôtre y avoient laiſſées? Quelles étoient les ruines de ce Temple, lorſque nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife! Ah! ici s'offrent à moi des ſpectacles bien divers. Je vois la Fille de Sion enveloppée de ſa honte & de ſon ignominie, ſouffrant que l'ennemi porte une main téméraire ſur tout ce qu'elle a de plus précieux, & devenue preſque toute ſemblable aux Filles de Tyr: je la vois ſortir comme l'aurore du ſein de ces ténébres, rentrer peu à peu dans ſon éclat, & reprendre le ſoin de ſa gloire: je la vois ſous des images ſi différentes, & je me trouve également embarraſſé, & par ce que je dois dire & par ce que je dois taire.

Oui, Meſſieurs, vous le ſavez, les malheurs du tems & les diſſenſions civiles, la licence & le crédit de l'erreur avoient preſque éteint la foi dans nos Gaules, & confondu les droits & la diſcipline de nos Egliſes. Celle-ci moins
Exod. 9. 26. heureuſe que la terre de Geſſen, ne fut pas à couvert des plaies communes: l'Ange exterminateur y paſſa. Les traces de la colère divine furent longtems empreintes ſur nous, & malgré tout ce qu'avoient fait ſes prédéceſ-

ſeurs, le Prélat que nous pleurons, y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouſe deſcendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vûe. Oracles éternels des Livres ſaints, loix vénérables de nos pères, vœux ſi ardens & ſi anciens de toute l'Egliſe ſur la réſidence des Paſteurs, il vous connut, il vous reſpecta. En vain les ſervices d'un illuſtre Frère, le mérite & le crédit d'un Neveu, qui vole ſi rapidement à la gloire & aux honneurs, lui laiſſent entrevoir des eſpérances toujours fatales à l'honneur du Sacerdoce; en vain le Monarque lui-même, ſi jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'Epiſcopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la Cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas; & ce ſage Vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob préſenté à Pharaon, & ſi honorablement accueilli, ne rougit pas de ſe déclarer Paſteur devant ce Prince, pour être moins de tems à ſa Cour, & avoir le droit de ſe retirer plutôt dans la terre de Geſſen. Exemple trop beau pour un ſiécle où l'Epiſcopat ne ſert preſque plus que de décoration aux Palais

Apoc. 21. 2.

Geneſ. 47. 10.

des Rois; où les Cours semblent être devenues des Diocèses communs; où les sentinelles de Jérusalem & les trompettes du Temple, ne voyent & ne parlent plus qu'avec des yeux & des bouches étrangères, & où l'on voit souvent les Princes de la Tribu de Lévi indignes dépositaires de l'Arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, & la laisser errer à l'avanture.

L'ignorance & le déréglement des Clercs défiguroient la beauté de l'Eglise : c'étoit une noire vapeur, qui du Sanctuaire alloit se répandre dans le reste du Temple, & en ternissoit l'or & l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper! Vous l'apprendrez à la postérité, Edifice sacré, qui hors des murs de cette Ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine & la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de Sacerdoce & d'Apostolat, répandus dans nos villes & dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit & le plus cher objet de ses empressemens : vous l'apprendrez à la postérité; & en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Eglise, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect & la re-

connoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi instruit du précepte de l'Apôtre, avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, & donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jesus-Christ? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage Coopérateur de son Episcopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sai, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; & comme Samuel dans la maison d'Isaï, il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'Onction sainte, & donner des Princes à Israel.

1. Tim. 5. 11.

1. Reg. 16. 7.

Moi-même, & je dois le dire ici, dussai-je réveiller ma douleur, en rappellant le doux souvenir de ses entretiens & de ses bontés: oui, moi-même je l'ai vû avec cet air de candeur & de sincérité, qui peignoit sur son visage les sentimens de son cœur; je l'ai vû gémir sur la funeste négligence de ces Prélats, qui sans discernement & à toutes les heures du jour reçoivent des ouvriers, & les font passer du marché

même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence & de dignité d'autres enfans prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint & pénible, que l'impuissance de fournir plus longtems à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du Père de famille.

S'il s'applique à éloigner du Sanctuaire ces vases de honte & de rebut, avec quelle distinction & quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur & d'élite! Ses yeux, comme ceux du Prophéte, étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusques dans les terres étrangères, & les faire asseoir avec lui. Vils & odieux au siécle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchans & aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? Sur les traces de l'Evêque de nos ames, Jesus-Christ, ne sut-il pas justifier le zèle de ses Disciples contre les reproches des Pharisiens; & rendre, comme le Pontife Achimélech, le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être

Ps. 100. 6.

1. Reg. 21. 9.

ſervis peut-être trop glorieuſement contre les Philiſtins?

Ah! ſi je pouvois ici vous repréſenter cette tendreſſe pour les Paſteurs vigilans, changée en indignation contre les infideles! ſi je pouvois raconter là-deſſus & ſes entrepriſes & ſes deſirs, & le louer également ſur ce qu'il a fait, & ſur ce qu'il auroit voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces myſteres de honte & d'ignominie; ne touchons pas aux Oints du Seigneur; reſpectons ce qu'ils aviliſſent; & que leurs vices nous ſoient en quelque ſorte auſſi ſacrés que leurs perſonnes.

Puiſſe ſeulement la révolution fatale des tems, à qui tout céde, reſpecter auſſi un jour les traces encore vives de ſon amour pour l'Egliſe! Puiſſent les ſiécles à venir dater de ſon Epiſcopat la renaiſſance de la foi, de la doctrine, de la piété; & dire de lui: Il retrancha des abus, ou autoriſés par la licence, ou conſacrés par la ſuperſtition: il rétablit des loix, ou negligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume; il rendit au culte extérieur la bienſéance & la majeſté, la dignité aux Miniſtres, & l'honneur au miniſ-

tère : ſous lui furent diſtribuées avec précaution les graces des Sacremens, & reçues avec fruit : ſous lui s'élevèrent dans nos Villes ces aſyles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime : ſous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient aſſis dans les ténébres & dans l'ombre de la mort; des terres preſque inconnues ouirent la parole de vie ; on fit dans nos Campagnes des courſes Apoſtoliques ; les pauvres furent évangéliſés ; & au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un inſtinct brutal & à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères, & l'eſpérance commune des Chrétiens. Tel fut l'uſage qu'il fit de ſon autorité ; il ne reſte plus qu'à vous le repréſenter comme un père tendre & charitable.

III. PARTIE. QUELLE autre Religion que celle des Chrétiens avoit jamais oui parler d'une vertu, qui ſouffre de tous les maux d'autrui, qui n'eſt pas faſtueuſe, & qui attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers ſoi-même ? *Omnia ſuffert, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt* : c'eſt le caractère de la charité ; diſons mieux, c'eſt celui du charitable Prélat que je loue.

1. Cor. 13. 7.

Persuadé que les Pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il ! Que seroit-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères : trouver dans les vœux innocens des premiers Fideles, de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres & miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vûe des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, & qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle; & il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoient entr'eux leur misère même.

Quel tendre ſpectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve, couverte de deuil & d'amertume ſous un toît pauvre & dépourvu, jette en ſoupirant de triſtes regards ſur des enfans que la faim preſſe ; & hors d'eſpoir de tout ſecours, elle va comme celle d'Elie, ſoulager leur indigence de ce qui lui reſte, & mourir enſuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup ſa ſubſtance multipliée, & ſes triſtes jours conſolés. Ici des Vierges conſacrées au Seigneur, lévent au fond de leur retraite, des mains pures au Ciel, & offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ſes largeſſes. Le Citoyen, qui ſous des dehors encore ſpécieux, cache une profonde misère ; privé du confident charitable de ſa honte & de ſes beſoins, cherche les ténébres pour leur confier ſon affliction ; & comme Joſeph, il s'éloigne pour verſer des larmes, de ceux qui trompés encore par les apparences, s'adreſſent à lui pour avoir du pain, de peur de ne paſſer pour leur frère.

Mais dans quel détail immenſe vais-je m'engager ! Ici, des vaſes de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un aſyle, & doivent à ſes

libéralités, ou le desir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, Ministres pieux qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élévent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée: ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, & va faire sentir à cet infortuné qu'il y a encore de l'humanité sur la terre: ici, des ouvriers Apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, & à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom & la rosée du ciel, & les bénédictions de la terre; & par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se frayent un chemin jusqu'à celles du cœur: ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Canaan; & sa charité toujours ingénieuse, va chercher jusques chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les misères publiques, qui appréciez les larmes & l'indigence de votre frère, & qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement

de le dépouiller, écoutez ce que dit
Job. 20. 23. l'Esprit-ſaint : Quand vous ſerez raſſaſié, vous vous ſentirez déchiré ; votre félicité ſera elle-même votre ſupplice, & le Seigneur fera pleuvoir ſur vous la vengeance & la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de ſa miſéricorde, & dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'hiſtoire de ſes largeſſes ! que ne puis-je rappeller ſes tendres ſollicitudes ſur les beſoins de ſon peuple ! J'ai vû mille fois ſes entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une ſainte triſteſſe ſe répandoit ſur ſon viſage ; des paroles de douleur & de charité, ſortoient de ſa bouche ; & touché de pitié, comme Jeſus-Chriſt, ſur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, & multiplier preſque ſes tréſors afin de la raſſaſier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux ; qu'il jetta ſur l'orphelin des regards précieux, & qu'il conſola le cœur de la veuve ; que comme cet homme inſtruit dans le royaume des cieux, il tira de ſon tréſor l'ancien & le nouveau ;

qu'il ſortoit toujours de ſa perſonne une vertu bienfaiſante qui ſoulageoit toutes les misères ; qu'il coula toujours de ſon Palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une ſource ſacrée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuſe à lui cacher les malheureux, que ſa charité à les découvrir ; & qu'on eût dit que de tendres preſſentimens venoient lui annoncer les beſoins les plus ſecrets.

Car ne vous repréſentez pas ici un de ces zélés faſtueux, qui n'aiment, pour ainſi dire, à placer leur argent que ſur le public ; qui révélent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du ſecours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont ſecourus ; qui ſous prétexte d'édifier les ſpectateurs, ſe donnent eux-mêmes pieuſement en ſpectacle ; qui n'ont des yeux que pour les miseres d'éclat ; & qui comme les foibles Diſciples ſur la mer, lorſque Jeſus-Chriſt ſe préſente à eux pendant les ténébres, s'écrient que c'eſt un phantôme, & ne veulent pas le reconnoître. Œil inviſible du Pere céleſte, *Matth. 14. 26.* vous fûtes le ſeul témoin des ſecrettes effuſions de ſa charité. Que d'œuvres de lumiere n'a-t-il pas enſevelies dans de

pieuſes ténébres ? Ne crut-il pas, ô mon Dieu ! que ſes œuvres ſaintes flétries preſque par les regards étrangers, n'étoient plus ſi dignes des vôtres ; & qu'afin qu'elles allaſſent effacer ſes iniquités de votre ſouvenir, il falloit qu'elles fuſſent elles-mêmes effacées du ſouvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-deſſus: la charité s'étoit dreſſée dans ſon cœur une manière de ſanctuaire, où le Pontife ſeul avoit droit d'entrer : & ſa mort même n'a pas pu, comme celle de Jeſus-Chriſt, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux myſtères.

Ah ! ſi je pouvois du moins pénétrer dans le ſecret des familles ; là je trouverois l'innocence prête à enfoncer, & préſervée du naufrage ; ici l'iniquité devenue plus rare, parcequ'elle n'étoit plus ſi néceſſaire. Mais que vais-je faire, Meſſieurs ? Ah ! je ne reſpecte pas aſſez ces ſacrées ténébres: il me ſemble que ſes chères cendres en ſouffrent ; il me ſemble que ſes os arides ſe raniment en m'écoutant ; que ce viſage où étoit peinte autrefois la douceur, ſe couvre d'une modeſte indignation; & que du fond de ce triſte mauſolée : Epargne, me

dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; & ne viens pas fouiller jusques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrettes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jesus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, & que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux Prélats par les loix de l'Eglise, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; & sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son Palais! elle nous rappelloit ces temps heureux où l'Episcopat entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des Fideles; où le faste n'étoit pas devenu une bienséance à un ministere d'humilité; où l'éminence du caractère étoit une raison de modération, & non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du Roi étoit

encore au dedans; & où le Peuple de Dieu n'avoit pour Pontifes, que des Aarons revêtus de justice & de sainteté. Quel détachement de la chair & du sang! Etoit-il de ces Pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition & la vanité de leurs proches, du sang & de la substance des pauvres; qui font servir les trésors du Sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; & par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles mêmes du Tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, & non pas à parer la vanité; à rassasier la faim, & non pas à flatter la volupté; à étancher la soif, & non pas à irriter la cupidité; & le seul vice qu'on lui peut reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel! Prince des Pasteurs! divin Apôtre de notre foi & de notre confession! Jesus-Christ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un Pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons & des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout

ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, & qui sache compâtir aux infirmités de son peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Eglise, dont la naissance a été celle du Christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des Apôtres & des premiers Prophétes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints Pasteurs, & tant de fois illustrée de tout leur sang; si pure dans ses loix, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidele; & qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant?

Pieux Prélat! si dans le sein d'Abraham, (car, ô mon Dieu, sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?) si, dis-je, dans le sein d'Abraham, ame charitable, vous jouissez déja du fruit immortel de tant d'œuvres de vie; si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jettez sur les tendres gémissemens de cette triste Sion, quelques regards favorables: soyez toujours son

époux invisible ; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle, ne périssent jamais; choisissez lui vous-même dans les trésors éternels un Pontife fidéle, & que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher & troubler presque votre repos jusques dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? Prétens-je amuser votre affliction? Rappellons, puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre & constante, cette foi vive & simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, & toujours avec tant de recueillement & de frayeur ; le bain sacré de la pénitence, où il venoit réguliérement avec tant de douleur & d'humilité, laver les souillures de son ame ; ces momens précieux qu'il déroboit, ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui, Meſſieurs, la main du Seigneur s'étendit ſur lui, & elle le frappa; mais ſi légérement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit, ce ſemble, pour tromper notre douleur: le coup fut preſque tout inviſible; l'hiſtoire du ſonge de Daniel s'accomplit une ſeconde fois, & nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles, venir heurter foiblement contre une des jambes de cette ſtatue précieuſe, dont la ſtructure ſembloit nous promettre une ſi longue durée, & la réduire d'abord en poudre. La légéreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un Neveu, que le choix glorieux du Prince & les beſoins de l'État avoient fait paſſer du Rhin en Italie, ſéduit par les mêmes apparences, le laiſſe dans le lit de ſa douleur, & part pour la Cour, où le rappelloit la reconnoiſſance & le devoir. Mais les triſtes circonſtances de cet adieu, les tendres embraſſemens du Vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendreſſe mourante, & d'une ſéparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel aſſou-

piſſement vint nous annoncer le ſommeil de la mort: des préſages de trépas couvrirent ſon viſage, ſon arrêt y parut écrit, & l'affreuſe mort juſques-là cachée dans ſon ſein, ſe laiſſa preſque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur univerſelle ſe répand: les Prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le ſacrifice de la mort de Jeſus-Chriſt une ſource de vie pour le Pontife mourant; la victime adorable eſt expoſée à la douleur publique; les Citoyens en foule rempliſſent nos Temples, & environnent les autels: les pauvres au milieu de nos Places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémiſſemens le Père qu'ils ſont ſur le point de perdre: des Vierges ſacrées gémiſſent tout bas dans le Sanctuaire; & triſtes témoins de la douleur & de la ſoumiſſion chrétienne d'une Abbeſſe à qui de tendres nœuds rendent cette ſéparation ſi cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs ſoupirs & leurs vœux, les font monter juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau, qu'elles doivent un jour ſuivre; & par ce tendre ſpectacle, vont preſ-

que arracher des mains de l'Eternel, le glaive fatal qui doit trancher des jours ſi précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu, ſont ſans repentir, & ſon heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remédes de l'Egliſe; & à leur aſpect, l'aſſoupiſſement ceſſe: ſa foi ſe réveille; ſes yeux s'ouvrent pour voir ſon Sauveur; il demande non-ſeulement à manger ſa Chair, mais encore à boire ſon ſang; & veut ſur le point de ſa mort, comme ſon Maître, s'enivrer de ce Vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le Royaume du Père céleſte. *Matth. 26. 20.*

Cependant le mal gagne: une Famille déſolée fond en larmes autour du lit: un Ami ſage & fidèle, tâche en vain de s'attirer encore la dernière conſolation de quelques paroles mourantes, & l'exhorte de diſpoſer à ſa maiſon terreſtre. Un frein éternel avoit déja été mis ſur ſa langue, & on ne tiroit plus de lui qu'une réponſe de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? Votre palais retentit de leurs plaintes; quelles reſſources voulez-vous

leur laiſſer après votre mort ? Que vois-je ici, mes Frères ? Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots cette ame miſéricordieuſe ſe réveille toute entière pour faire un dernier effort : ſes yeux que la mort avoit déja fermés, ſe rouvrent pour jetter encore, ce ſemble, quelques regards favorables ſur les malheureux : ſes mains défaillantes, depuis ſi longtemps accoutumées à de ſaintes profuſions, vont ſerrer tendrement les mains de cet illuſtre Ami, comme pour ſe plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paroît animer ce corps mourant ; il ſe tourmente, il s'agite ; mille fois il s'eſſaye de redire ſes anciens & pieux deſſeins : mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer ſur ſa langue froide & immobile, & ſe changent en profonds ſoupirs. Que ſe paſſoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu ? Quelles ſaintes inquiétudes ! quels tendres gémiſſemens ! quels nouveaux tranſports ! quels brûlans deſirs ! Ce feu ſacré n'acheva-t-il pas de conſumer les reſtes de ſes foibleſſes ? & ne parut-elle pas ſans tache à vos yeux, lorſque

détachée

détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes & les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre Tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici, mes Frères ? qu'ainsi disparoît tout-à-coup la figure du monde ; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens ; qu'ainsi vient se briser au tombeau le phantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort : que la fleur de l'âge se flétrit ; que les plus vives passions s'éteignent ; que les plaisirs nous lassent par leur vuide, ou nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe & l'éclat ne sont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs ; que les mouvemens les plus éclatans sont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paroissent & se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres ; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie, que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil

& d'amertume ? qui fut jamais plus fécond ſur les abus du monde, que le monde même ? Au milieu des plaiſirs on nous voit diſcourir ſur leur fragilité : nous inſultons le monde en l'adorant. Auſſi quel fruit recueillons-nous de ces ſtériles réflexions ? Quelques projets éloignés de changement, qui ne ſont que nous calmer ſur nos déſordres préſens ; & contens d'avoir connu nos plaies, nous en ſommes, ce ſemble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triſte Sion, & gémiſſez ſur les cendres de l'Epoux ſacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, Prêtres du Seigneur ; & ſi un reſte de fragilité, ſi quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible miniſtère, arrêtoient encore le Prince des Prêtres que nous pleurons, dans cet endroit myſtérieux du Temple où achevoient de ſe purifier les Miniſtres, ah ! diſpoſez l'appareil du ſacrifice ; mettez entre les mains de ce pieux Pontife le ſang de l'Agneau, afin qu'il puiſſe entrer dans le Sanctuaire éternel, & ſe préſenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. *Ainſi ſoit-il.*



ORAISON FUNÉBRE DE *MESSIRE DE VILLEROY*, ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus ..... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in converſatione gentis, & ingreſſum domûs & atrii amplificavit.

C'eſt ici un Pontiſe illuſtre qui a ſu augmenter le bonheur & la puiſſance de la Ville, qui s'eſt acquis de la gloire au milieu de ſa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de ſon miniſtère, dans la maiſon du Seigneur & dans l'enceinte du temple. Au Chap. 50. de l'Eccléſiaſtique, verſ. 5.

AINSI pour conſoler Iſrael de la mort du Grand Prêtre Simon, un Auteur inſpiré d'en-haut immortaliſoit jadis, par des louanges nobles & divines, la mémoire de ce Pontife, & cherchoit dans le ſouvenir de ſes vertus, une triſte reſſource à la dou-

leur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talens, & dont le nom vivra dans la succession de tous les siécles, il va puiser dans la nature mille images vives & brillantes, & célébre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des tems de trouble & de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, & montrer même de loin les sentiers de la justice & de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jettés dans les voies glissantes & ténébreuses de la rébellion & de l'injustice.

Egalement attentif à régler les différends du peuple & des principaux d'Israel, c'est un trait de feu vif & perçant, qui va jusques dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion & de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut & la sureté de Juda,

jusques aux restes mourans d'une vie infirme & défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore & s'éteint à force de se communiquer.

De là, l'Auteur sacré rappellant des spectacles plus saints & plus augustes, le représente au milieu des enfans d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israel, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, & affermissant les fondemens du Temple ; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, & faisant couler sur lui par des canaux purs & fidéles, les graces des Sacremens, & les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines ; oserai-je le demander ici, Esprit saint, quelles furent vos vûes ? Prétendites-vous raconter, ou prédire ? Consoliez-vous la Synagogue sur la mort de ce fameux Pontife ; ou promettiez-vous à l'Eglise la vie de MESSIRE CAMILLE

DE NEUVILLE DE VILLEROY, ARCHEVEQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vû dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du Prince, & tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux besoins de l'Etat, & tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égards pour la Noblesse, & tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté, & tant de zèle pour ceux du sacerdoce; tant de part aux sollicitudes du siécle, & tant de goût pour les choses du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence?

Vous le savez, illustres Citoyens de cette Ville affligée; & le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnoissance, fait assés connoître que vous croyez devoir à la conduite & à la piété de ce grand homme, les

richesses de la terre & celles du ciel, puisque vous les jettez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédiens heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions & des cruelles perplexités! vous, qui l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune: toujours contens de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontens de votre sort! vous, qui malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte & votre misère, & le trouvant toujours également discret & charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur, & soulagés de votre indigence! vous enfin, Ministres du Seigneur, zélés confidens de son amour pour l'Eglise, qui assemblés autour de lui, comme les Esprits *Hebr.* 12. célestes autour du trône de l'Ancien 14.

des jours, en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ; que ne pouvez-vous parler ici à ma place ! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse & d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assés ? Faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interpréte, & que je vienne justifier par un éloge public, une douleur & des larmes publiques ?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, & que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut : *Au reste, mes Frères, ce que l'homme aura semé il le recueillera ; usez de ce monde comme n'en usant pas ; c'est une figure qui passe ; c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents & de l'orage.*

Gal. 6. 8. 1. Cor. 7. 31. Matth. 7. 26. 27.

Je sai quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne : je sai que loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans les airs, on

lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juste : je sai qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophéte les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme : je sai que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste & de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur & d'élévation ; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événemens profanes, qui peut-être ont valu à l'Enfer un riche butin ; & que le Démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jesus-Christ, de la mort même : je le sai. Mais je sai aussi, Seigneur, que vous perdrez *Ps. 11.4* les lévres trompeuses, & la langue qui parle avec orgueil : je sai ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du Temple où réside la gloire du Dieu très-haut ; à la sainte horreur du Sanctuaire, où le Pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du sacrifice terrible que je

suspens; à la présence du Pontife sacré qui va vous l'offrir, & dont je dois respecter le recueillement; à la piété des Fidèles qui m'écoutent; & sur-tout à la mémoire du grand Prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sai; & vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grace.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne, un air & un tour de Chrétien: ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices: laissons là cet art profane, qui selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux & délicats: en un mot, sanctifions dans cet Eloge funébre les qualités que le siécle admire, par celles que la Religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jesus-Christ, & découvrons dans notre illustre Archevêque de grands talens & de grandes vertus: considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'Etat; & comme un grand Evêque établi pour l'utilité de l'Eglise. Il sut ménager les intérêts du Prince

& les intérêts du peuple ; c'eſt l'uſage qu'il fit de ſes talens : il ſut veiller ſur lui-même en ſe rendant utile à l'Egliſe ; c'eſt à quoi ſe réduiſirent ſes vertus. C'eſt-à-dire, il fut un Pontife illuſtre, qui a ſû augmenter le bonheur & la puiſſance de la Ville ; qui s'eſt acquis de la gloire au milieu de ſa Nation, & qui a été honoré par les fonctions de ſon miniſtère, dans la maiſon du Seigneur & dans l'enceinte du temple. C'eſt tout ce que je me propoſe dans cet Eloge.

A QUOI ſe réduiſent ces vaſtes talens qui nous élévent ſi flateuſement ſur le reſte des hommes, & qui ſont comme un caractère de ſouveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu ſur certaines ames, ſi la grace de Jeſus-Chriſt, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui ſont ſortis de ſon ſein, n'en fait elle-même la deſtination, & n'en régle l'uſage, n'en redreſſe les vûes, n'en corrige les diſſipations, n'en marque les routes, n'en ſanctifie les écueils ? Car, Meſſieurs, je le répéte, n'attendez pas ici un Eloge païen, mais une inſtruction chré- I. PARTIE.

tienne. Je me ſouviens que je loue un Oint du Seigneur, & non pas un Héros du ſiécle. Eh ! le monde eſt aſſez ingénieux à ſe ſéduire, ſans que nous lui aidions encore nous-mêmes, Miniſtres du Seigneur, dans un lieu deſtiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des Chrétiens, ces qualités éclatantes, lorſque la foi n'en régle pas l'uſage ? Ce ſont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des reſſources de ſalut qui facilitent notre perte ; des lumières étendues qui nous aveuglent ſur les objets que la foi nous met comme ſous l'œil; des diſtinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchans ; des penchans d'immortalité que nous uſons après des ombres qui périſſent , des ſemences de vérité que nous étouffons par les ſollicitudes du ſiécle; des attentes de grace que la cupidité remplit; des amuſemens brillans qui nous font perdre de vûe notre unique affaire ; un art de ſe damner avec un peu plus de contrainte & de ſolemnité ; des fleurs enfin, qui le matin brillent, & ſéchent le ſoir ſur le tombeau : terme fatal,

où tout aboutit ; abîme éternel, où tout va se perdre ; écueil inévitable, où après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le phantôme qui nous joue & que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées ; & cherchons dans l'histoire de notre Prélat, des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs ; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses Ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux ; rassembler des alliances augustes ; rapprocher une longue suite de siécles passés ; & dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus ? Je le pourrois ; & la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit, sans doute, cet endroit de mon discours : mais je parle d'un Pontife établi selon l'ordre de Melchisédech ; & vous savez que les Livres saints, où nous lisons l'éloge de ce Roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un Prêtre du Très-haut, la gloire

des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome fut le lieu que la Providence choisit, pour donner à son peuple MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE. Il semble que cette grande ame, qui devoit un jour réunir dans sa personne, la science de régir les peuples, & celle de les sanctifier, soutenir le Trône d'une main & l'Autel de l'autre, dispenser les mystères de l'Etat & ceux de l'Eglise, ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette Ville si célébre, où l'autorité de l'Empire & du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison; & dans les amusemens mêmes de son enfance, on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique, qui dans sa mystérieuse petitesse, laissoit entrevoir ces espérances d'accroisse-

Matth. 13. 31. 32.

ment qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes, & dont les branches sacrées devoient même un jour servir d'asyle aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchans, dit le Prophéte, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère, il rendit ses passions dociles à la raison, en un tems où les égaremens du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; & comme ce pieux Roi d'Israel, il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux & les plus traitables.

Ps. 57. 4.

Eccli. 47. 3.

Dans les éloges qu'on entreprend, de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie: on laisse dans un sage oubli un tems où ils se sont oubliés eux-mêmes: on ne leur donne ni enfance ni jeunesse: on ne commence leur histoire, que par où l'on peut commencer leur éloge: & l'on voit l'Orateur habile produire tout-à-coup son héros sur le théâtre du monde, à peu-près comme Dieu y produisit Adam; je veux dire dans la perfection de l'âge & de la raison.

En effet, qu'eſt-ce que la jeuneſſe des perſonnes d'un certain rang ? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité : c'eſt une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux ; où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage ; l'uſage ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puiſſance ; & la puiſſance miſe en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui ſeul appartient la force & la ſageſſe, votre grace a-t-elle des attraits aſſés puiſſans, votre conſeil éternel des reſſources aſſés heureuſes, pour préſerver une ame au milieu de tant de périls ? Vous le pouvez, Seigneur ; mais qu'il eſt rare que vous uſiez de cette puiſſance !

Tel fut le privilége de notre Archevêque. Mais ſur quoi arrêtai-je votre attention ? Il ſemble que j'ai à louer des talens ordinaires ; & je ne m'apperçois pas que ce qui ailleurs ſeroit un ſujet important d'éloge, n'eſt ici qu'un amuſement.

Expofons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la Province, veillant aux intérêts & à la gloire du Prince; préfidant à la fortune & au repos des peuples; toujours occupé, & toujours au-deffus de fes occupations; fe faifant un vrai foulagement de fon devoir, & fe faifant un devoir du foulagement de fon peuple; fi pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider, que le tems qu'il faut pour entendre; fi éclairé, que fes décifions paroiffoient toujours dictées par la fageffe même; fûr de l'avenir, attentif au préfent, habile à prendre des mefures fur le paffé; d'un efprit vif, facile, infinuant; d'un jugement vafte, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaifant; toujours au-deffus de fes dignités & de fa grandeur, toujours à portée de la misère & de l'infortune; ami fincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive & peu inftruite, ne défavoue pas en fecret les louanges que je lui donne. Je refpecte votre pieufe délicateffe, ames zélées qui m'entendez. Je fai avec l'Apôtre, que tout Pontife n'eft choifi *Hebr. 5. 1.* d'entre les hommes, que pour s'ap-

pliquer à ce qui regarde le culte de Dieu ; qu'il ne faut pas introduire dans le repos ſacré du Sanctuaire, le tumulte des occupations ſéculières ;
Pſ. 72. 9. que ceux qui, comme dit le Prophéte, vont placer leur bouche juſques dans le ciel, ne doivent plus laiſſer ramper leur langue ſur la terre ; & qu'enfin le monde entier n'eſt pas digne d'occuper des mains deſtinées à offrir des dons & des ſacrifices. Vérités ſaintes ! vous ne m'êtes pas étrangères ; & je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi ſacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Egliſe eſt-elle donc ſi peu intéreſſée à la proſpérité des Princes, à la ſûreté des Etats, à la tranquillité des peuples, à l'obſervance des loix, qu'elle en regarde le ſoin comme un ſoin profane ? La royauté n'eſt-elle pas le ſoutien du ſacerdoce ? & travailler à l'aggrandiſſement d'un Roi très-Chrétien, n'eſt-ce pas préparer des triomphes à Jeſus-Chriſt ? Le Pontife de la loi, ſouvent au ſortir du Tribunal, d'où il venoit de prononcer ſur la fortune & ſur les biens des enfans d'Iſrael, ne montoit-il pas à l'Autel, pour leur attirer des biens

invisibles & une fortune plus durable ? Samuel n'étoit-il pas également l'interpréte des droits du Roi & des volontés du Seigneur envers le peuple ? Saints Evêques des premiers tems, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité ? & l'application à terminer les différends des Fidèles, ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale ?

Pourquoi donc, lorsque sous un Prince qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, & en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares & excellens, nécessaires pour ménager les intérêts des Rois & la conduite des Royaumes ; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce & ceux de la royauté ? Or, Messieurs, ces dons rares & excellens, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le Prélat dont nous pleurons la perte ?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du Ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude & l'expérience ne sauroient guères remplacer quand

on ne l'a pas; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; & que comme cet habile conducteur du
Act. 7. 22. peuple Juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. Je n'ajoûterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'applanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit; & que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, & qui substitue à la véritable idée des choses, un phantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui: cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talens les plus distingués sont inutiles ou dangereux, lorsque le devoir n'en régle pas l'usage, quel fut son attachement pour la

perſonne du Monarque ! Que ne puis-je rappeller ici ces tems fâcheux, où la minorité du Prince, l'ambition des Grands, les intérêts des Miniſtres, & je ne ſai quelle fureur de révolte & de changement qui ſaiſit en certains ſiécles l'eſprit des Peuples, firent éprouver tour à tour à la France, toutes les calamités des diſſenſions domeſtiques ! Que ne puis-je rapprocher ſur-tout ce moment fatal, ou la capitale du Royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne & la Guienne déja ſéduites, le Dauphiné prêt à les ſuivre, & n'attendant plus que l'exemple de cette Province ; notre illuſtre Défunt, ſollicité de toutes parts, décida preſque par ſa fermeté, de la fortune du Monarque & de celle de la Monarchie !

Mais faut-il pour vous repréſenter le calme & la tranquillité dont la Province fut redevable à ſes ſoins, mêler dans une cérémonie inſtituée pour honorer le paiſible ſommeil des Juſtes, les images affreuſes de la guerre & de la rébellion répandues par-tout ? Faut-il pour vous expoſer tout le mérite de ſa fidélité, faire revivre le ſouvenir de tant de chûtes déplorables, qui

pensèrent traîner après ſoi celles de tout l'Etat ? Faut-il pour le louer ſur des eſpérances mépriſées, ſur des offres rejettées, inſulter aux cendres de ceux qui le ſollicitèrent de ſe déclarer contre ſon devoir, & faire d'un Eloge particulier, une invective pu-
Pſ. 48. 18. blique ? Ah ! que plutôt cette gloire deſcende avec lui dans le tombeau ! Je trouve bien dans les Livres ſaints qu'on doit propoſer les vertus du Juſte
Sap. 16. mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne ſont plus.

Dans ces fatales révolutions, c'eſt une conjoncture bien délicate de ſe trouver pourvû de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On eſt tenté d'entrer, ſans aveu, dans les affaires publiques : on aime encore mieux ſe rendre néceſſaire à l'aſſemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à ſon mérite des moyens de paroître, on procure à ſon ambition des occaſions de crime & de deshoneur ; & ſouvent on abandonne ſon devoir ſans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le rem-

plir avec assés d'éclat & de dignité. Des talens aussi vastes que ceux de notre Prélat, ne devoient guères se borner aux soins d'une Province : mais voyant d'un œil tranquille l'abondance & la gloire des injustes, sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parceque la Cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs? Ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence : parlons sans art; nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse & constante de soins & de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son Prince ! Vigilant, rien n'échappoit à la force de son esprit : intrépide, rien n'ébranloit la fermeté de son cœur : infatigable, rien ne pouvoit abbattre la foiblesse de son corps. Combien de fois par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osoit se promettre ! Tandis que dans les autres Provinces l'hérésie attend des coups pour expirer, & qu'il faut tailler ces pierres spirituelles

pour les faire entrer dans l'édifice ſacré de l'Egliſe ; notre ſage Prélat employe-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ſes raiſons ? Et comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un Temple à la Vérité, ſans employer le fer, ni ſans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vû pendant les déſordres de l'Etat reſpecté même des rebelles, aller à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de ſa conſtance & de ſa fidélité ?

Vous le ſavez, Meſſieurs ; injures de l'air, incommodités des ſaiſons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux préſens, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obſtacles. Ecoutez, ames toutes livrées à vos ſens, & pour qui la ſeule abſence du plaiſir eſt un vrai ſupplice ; du lit même de ſa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un eſprit tranquille & ſerein, régler les beſoins de la Province & les intérêts de la Cour. Et bien différent de ces Dieux dont parle le Prophéte, qui avoient des yeux & ne voyoient pas, des pieds & ne marchoient pas, des mains & ne s'en ſervoient

voient

voient pas:ah! il avoit perdu par ses longues & continuelles fatigues, l'usage des yeux, & il voyoit encore tout; des pieds, & il voloit par-tout où l'appelloit le service du Prince; des mains, & il donnoit le branle & le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs & vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagemens attachoient depuis longtems à sa personne & à son service? Redites tout ce que votre amour pour lui & pour la Province, vous faisoit alors dire de plus tendre & de plus touchant, tout ce que son zèle pour le Prince lui faisoit répondre de plus ferme & de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son ame défaillante; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes; s'arracher comme Moyse à la tranquillité de sa montagne, & venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la san-

té si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paroît, tout se calme : quel est cet homme à qui les vents & la mer font gloire d'obéir ? Mais où m'emporte tout-à-coup l'ordre de ma matiere ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; & en vous rappellant une action glorieuse, je ne m'apperçois pas que c'est la dernière de sa vie, & peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vû sur la scène presque dans tous les siécles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais hélas ! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instrumens de la colère du Seigneur, que comme des Ministres de la puissance du Prince, & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assés de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au Prince, nous endurcit souvent envers le public : c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des

hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnoissez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons ? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous ? Cette muraille funeste de séparation, qu'un usage peu chrétien met entre les Grands & le peuple, ne l'avoit-il pas détruite ? Falloit-il pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues & ennuyeuses assiduités, le moment favorable du maître ? Le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ses yeux ? Et en étoit-il de son cabinet comme du Sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornemens pompeux & une parure magnifique ? Portoit-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance ? N'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité ? Et enfin, en l'abordant, s'apperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorsqu'il accorda des graces ? Ps. 71. 14.

Quelle leçon pour vous, homme vain ! qui à peine échappé de parmi le

peuple où vous avoient laiſſé vos ancêtres, & devenu par une dignité le défenſeur de ſes droits, affectez de ne jamais détourner ſur lui vos regards, comme ſi vous craigniez de n'y retrouver le ſouvenir de votre première baſſeſſe! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles; & le Seigneur fera ſécher la racine de votre orgueilleuſe poſtérité, & entera deſſus une race qui connoîtra la juſtice & fera la miſéricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vaſtes & ſûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événemens, & cette facilité populaire qui ſe délaſſe ſur le détail des familles, rallie des intérêts domeſtiques, & ne ſait ſe refuſer à des beſoins obſcurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude & de fierté, plus accablans que le refus même? Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne ſavoient-elles pas ſe détourner ſur les plus obſcures? Et ſi j'oſois le dire dans un diſcours chrétien, ne nous rappelloit-il pas le ſouvenir de ces Romains tant vantés,

qui après avoir été à la tête des affaires publiques, & ménagé le destin de Rome, de retour chés eux, enveloppés de toute leur gloire, savoient auprès d'un foyer simple & champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs cliens, & se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique, comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de si bas, où on ne le vît descendre avec plaisir, y maintenant par son autorité, la paix & la bonne-foi qui en sont comme les nerfs? N'en régloit-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils, & par l'étendue de ses lumières? Ce nouveau Tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le Royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, & où des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés; n'est-il pas un monument bien tendre & de son crédit auprès du Prince, & de son amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins;

mais les avions-nous tout entiers? Et par l'application qu'il eut toujours à connoître & à régler les plus petits intérêts de la Province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le Magiſtrat particulier de chaque ville de ſon Gouvernement?

Ici, Meſſieurs, vous ajoûtez à ce que je ne dis pas; vous ſuppléez à ce que je ne dis que foiblement; vous rappellez mille circonſtances, ou que je paſſe ou que j'ignore. Chacun de vous ſe retraçant le ſouvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en ſecret de quoi groſſir cet endroit de ſon Eloge. Ah! que n'eſt-il permis à votre douleur & à votre reconnoiſſance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchans & plus énergiques
Pſ. 71. que moi, qu'il avoit délivré le pauvre
12. de la tyrannie du puiſſant; que les Magiſtrats ſubalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public; que ſa plus délicieuſe félicité, étoit de contribuer de ſes ſoins à la félicité publique; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs, que de celui qu'il tenoit dans le Royaume; qu'il ne con-

noiſſoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les ſervices qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois dépoſitaire des vœux & des intérêts publics, il les avoit portés au pied du Trône avec une reſpectueuſe fermeté, & ſans ces timides ménagemens, injurieux au Prince dont ils expoſent la gloire, injuſtes envers le public dont ils ſacrifient les droits; exemple rare & digne lui ſeul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le père, le ſoutien & le protecteur de la Province; l'eſpérance, la joie & les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il diſtingua toujours avec tant de bonté, Nobleſſe illuſtre, & qu'il honora de ſa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établiſſiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animoſités étouffées dans leur naiſſance par ſa ſageſſe! que de querelles invétérées, & ſi ſouvent immortelles parmi les Gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par ſon autorité! que de prétentions injuſtes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par ſa pénétration! Mais quel ami plus ſincere & plus généreux? Vous le ſa-

vez, Chapitre illuſtre de la plus noble Egliſe de France. La grandeur, je le ſai, ne manque guères d'adulateurs ; mais les Grands manquent ſouvent d'amis : comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux : l'amitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, dit le
Eccli. 6. 26. Sage, ce doux lien de la ſociété, cet unique plaiſir du cœur, eſt un lien gênant, un plaiſir ſans charmes pour eux : auſſi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour ſoi. Ici, étoit-ce la perſonne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages? Vous fit-il attendre un ſervice, quand vous l'eutes demandé? Vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu? ſouffrit-il vos juſtes remerciemens, quand il l'eut rendu ? Plaiſir délicat cependant, & qui ſemble être la plus innocente récompenſe du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce-là qu'une vertu de parade : peut-être qu'officieux aux yeux du public, il ſe dédommagea de cette contrainte dans le ſecret de ſon domeſtique. Répondez pour moi, Maiſon déſolée de ce grand homme ; je réveille ici votre douleur,

je m'en apperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre & plus généreux? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune, que sur votre fidélité? Etoit-il de ces hommes vains & bizarres, qui croyent faire grace de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, & qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes! Jamais ame ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs: on auroit dit que tout ce qu'il faisoit de louable, perdoit son prix du moment qu'il étoit loué: c'étoit dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire appercevoir; & en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer

toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardoient?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet Eloge public, non-seulement ses plus chers sentimens, mais encore ces dernières intentions des mourans qui sont comme d'autres restes précieux ausquels il n'est pas permis de toucher, & qu'une espéce de religion civile a rendu presque aussi sacrées pour les hommes, que les cendres mêmes & les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il falloit, ame généreuse & modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, & qu'une juste reconnoissance eût la liberté de vous les donner.

Ah! si après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, ame bienfaisante & généreuse! jettez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux; & venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obséques, la plus douce récompense de vos fatigues, & le plus sincère tribut de leur recon-

noiſſance. Venez voir le plus grand Roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'eſtime & de confiance, & vous recevant avec tant de diſtinction au milieu des Grands de ſa Cour, mais ne pouvant vous refuſer des marques de douleur au milieu des joies & des acclamations de ſes victoires, & paroiſſant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'eſt que de ſes conquêtes.

Il faudroit ici finir ſon Eloge : les regrets de Louis le Grand laiſſent-ils quelque choſe à dire ? Il faudroit même ne pas vous faire ſouvenir de cette glorieuſe Lettre que toute la France a vûe, ſi digne de paſſer dans nos annales, & d'être conſervée à la poſtérité, où l'on voit cette main royale occupée à laiſſer à nos neveux un Eloge digne du grand CAMILLE & de toute ſon illuſtre Maiſon. Je ne puis qu'affoiblir une circonſtance ſi honorable à ſa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en penſe : les paroles des Rois ont je ne ſai quoi d'énergique qu'un diſcours entier ne peut remplacer. Louis le Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre Prélat. Il ſemble que

Hebr. 11. 21. comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le Bâton de commandement entre les mains de Joseph; de même notre glorieux Vieillard devoit rappeller les siennes, en voyant son illustre Neveu honoré du Bâton de Maréchal de France. Ce grand Prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa Cour, & l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, Prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajoûter que ce grand Prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre Gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, & mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, & que la parole de paix, dont je suis le Ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas ajoûter qu'il y honore d'un glorieux souvenir & d'une éternelle reconnoissance, la mémoire de ce sage

& vaillant Maréchal, qui jetta dans ſon ame royale, les premières ſemences de valeur & de ſageſſe, & qui le premier ſut ébaucher Louis le Grand? Quelle gloire pour cette célébre Maiſon!

L'opprobre de Jeſus-Chriſt a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte, * illuſtre Fille qui m'écoutez. Auſſi en vous entretenant de la gloire de votre Famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoiſſance, & vous expoſer plutôt les périls dont la grace vous a délivrée, que vous faire eſtimer de faux biens & de vains honneurs, que vous avez ſi généreuſement mépriſés.

Paſſons à notre dernière Partie. Je vous ai montré comment ſes talens le rendirent néceſſaire au Prince & utile au peuple: montrons qu'il fut fidèle à Jeſus-Chriſt & utile à l'Egliſe par ſes vertus chrétiennes & épiſcopales.

II. PARTIE.

IL eſt glorieux, je l'avoue, à un Pontife ſacré, d'avoir été, ce ſemblé, formé des mains du Très-haut,

* *Madame de Villeroy, Carmélite.*

pour ménager les intérêts des Rois & la fortune des Royaumes : c'eſt ſans doute un endroit éclatant, & l'on peut en faire honneur à ſa mé-
1. Petr. moire. Mais ſi en honorant le Prince,
2. 17. il n'a pas craint le Seigneur; ſi en veillant ſur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés ſur les membres de Jeſus-Chriſt : en vain aura-t-il amaſſé à grands frais une fragile gloire devant les hommes; il n'en a point de
Rom. 4. ſolide devant Dieu : *Habet gloriam,*
2. *ſed non apud Deum.* Que l'homme nous conſidère, diſoit autrefois ſaint
1. Cor. Paul, comme les Miniſtres de Jeſus-
4. 1. Chriſt & comme les diſpenſateurs des Myſtères de Dieu. Or, Meſſieurs, comment diſpenſer fidèlement des myſtères terribles, ſi l'on ne connoît toute leur grandeur & toute ſa misère? & quelle foi vive & pleine ne faut-il pas pour cela? Comment les diſpenſer ſaintement, ſi ces lumières divines ne ſont pas la régle conſtante de nos mœurs? Quelle pureté! De plus, pour être aſſocié au miniſtère de Jeſus-Chriſt, il faut être ingénieux à découvrir les beſoins des Fideles; quelle vigilance! Toujours il faut être prêt à les ſoulager; quelle charité!

En effet, qu'eſt-ce que l'honneur de l'Epiſcopat, ſi l'on s'en tient à ce que la chair & le ſang nous révélent là-deſſus, & ſi l'on en juge par la corruption & le relâchement de ces derniers tems ? C'eſt un poſte éminent qu'il eſt permis de ſouhaiter, auquel il eſt glorieux d'atteindre, & dont il eſt doux de jouir : c'eſt un titre pompeux, mais vuide ; qui retient tous les honneurs du ſacerdoce, & qui en diſtribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'eſt une autorité tranquille, qui à l'ombre du faſte qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur. Mais ſi l'on conſulte le Père des lumières, & ſi nous remontons à ces ſiécles de ferveur & de pureté, c'étoit un poids redoutable & ſaint, qu'on ne deſiroit jamais ſans témérité, dont on ne pouvoit ſe charger ſoi-même ſans profanation, ſous lequel on devoit gémir avec crainte & tremblement : c'étoit une ſervitude pénible, qui nous établiſſant ſur tous, nous rendoit redevables à tous ; un miniſtère d'amour & d'humilité, qui établiſſoit le Paſteur dépoſitaire & des miſéricordes du Seigneur, & des mi-

sères du peuple. Siécles si honorables à la foi ; sainte antiquité si connue en nos jours & si peu imitée ; tems heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand Archevêque, à
Hebr. 5. 5. l'exemple de Jesus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi Pontife ; que les desirs du Prince prévinrent ses desirs, & que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserai-je le dire, & croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? Il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en employent pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le tems qu'on met à le demander : en un mot, il sut être Evêque, après l'avoir refusé.

Ps. 32. 10. Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des Princes, combien de fois répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moyse,
Exod. 4. 13. d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez mar-
Ps. 30. 16. qué dans vos conseils éternels ? Combien de fois mettant entre vos mains

le sort de son ame & celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ? Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumières, il apperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces desirs du siécle, qu'une sainte discipline a bannis du Sanctuaire, & qui blessent, sans doute, l'excellence & la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût son Episcopat ; vous l'oignîtes de l'Onction sainte, & vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos loix en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin & de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un Eloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, & que je vienne insulter la vérité jusques sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eutes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeller sans cesse un souvenir si amer ? Vous vîtes son ame mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte,

par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ; & n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parcequ'elle l'avoit toujours refusée dans le Sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jesus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le desirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal ? Vous, qu'on ne voit assis dans le Sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-tems debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes,
Ps. 65. 12. pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère, lui découvrirent aussi jusqu'où devoit aller la pureté du Ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du Pontife, tantôt levées au Ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences ; tantôt étendues sur des

têtes ſacrées, verſer juſques dans les ames des caractères auguſtes & ineffaçables de puiſſance, & les marquer du ſceau du Seigneur; tantôt trempées dans le ſang de l'Agneau, parmi le bruit ſacré des cantiques, & la fumée des encenſemens, préſenter avec ſolemnité au Dieu ſaint, le ſacrifice redoutable; tantôt lancer ſur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devroit être frappé; tantôt offrir à des pécheurs humiliés, des tréſors dont il eſt lui-même indigne: de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les myſtères terribles, le baiſer ſaint à des Miniſtres purs & irrépréhenſibles; tantôt prononcer les paroles myſtiques, & créer ſur les autels le pain ſacré qui nourrit les Anges, le vin délicieux qui produit les Vierges; tantôt ſanctifier les temples de Sion, & y faire deſcendre la gloire du Seigneur par d'auguſtes dédicaces; tantôt y conſacrer à Jeſus-Chriſt des Vierges innocentes; tantôt y raconter ſes juſtices & les merveilles de ſon alliance.

Auſſi avec quel honneur & avec quelle ſainteté, poſſéda-t-il toujours le vaſe de ſon corps, pour parler avec l'Apôtre? N'avoit-il pas, ce ſemble, 1. Theſſ. 4. 4.

atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Pere, qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle, & qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds?

S. Hyvon. Epist. ad Trid.

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité & aux foiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité & aux amusemens des conversations? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse; une de ces régularités tardives, qui sont les assortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienséance que de grace, & qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hyver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été: ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parcequ'il en avoit amorti les ardeurs naissantes; & dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais apperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

, Qui ne ſait cependant quelles ſont là-deſſus les complaiſances & les adouciſſemens de l'uſage? Hélas! cette foibleſſe a preſque perdu ſon nom & ſa honte parmi nous : c'eſt une lépre qui n'éloigne plus même du Sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir ſans horreur un feu profane s'élever du même autel où repoſe le feu ſacré, & le même cœur qui vient de ſoupirer en ſecret devant l'idole, préſenter publiquement au Dieu ſaint les ſoupirs & les ſupplications de toute l'aſſemblée des Fideles.

Saintes & pieuſes ordonnances, où il pourvoit avec tant de ſoin à la pudeur des Miniſtres de Jéſus-Chriſt, où il renouvelle les plus anciennes loix de l'Egliſe ſur l'âge des perſonnes d'un autre ſexe dont ils peuvent recevoir des ſecours ; de peur que les mêmes ſoins qu'on prend pour la vie de leur corps ne ſoient des ſoins meurtriers pour leurs ames: vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu ſacerdotale.

Ah ! ſi les Livres ſaints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le repréſenterois ici par la ſévérité ſalu-

taire des peines canoniques, foudroyant les Miniſtres ſcandaleux, & mettant des vaſes d'honneur à la place de ces vaſes de honte & d'ignominie; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la ſeule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abîme, & arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la paſſion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; ſouvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces ſépulcres blanchis, dont les crimes ne repoſent, ce ſemble, qu'à l'ombre de la vertu, & faiſant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu juſques-là qu'une odeur funeſte de mort.

Sages & zèlés coopérateurs de ſon Epiſcopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, ſi elles ſont exceſſives: mais plutôt ajoûtez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit juſques aux ſoins de ſa ſépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jéruſalem rendiſſent les derniers devoirs à ſon corps; & qu'il fut jaloux de la

pudeur dans un tems même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un Evêque d'avoir été attentif à soi-même? Ne faut-il pas pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jesus-Christ? *Act. 20. 28.*

Or rappellez, Messieurs, le triste état où se trouvoit ce vaste Diocèse; cette Eglise si vénérable qui va prendre sa source jusques dans les tems apostoliques; qui la première de nos Gaules, reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile; qui vit arriver & recueillir avec allégresse les Photins & les Irénées, ces hommes divins teints encore du sang de Jesus-Christ fraîchement épanché, & qui avec la foi alloient répandre par-tout des esprits de souffrance & de martyre: cette Eglise, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang; & qui encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le Royaume: rappellez, dis-je, le triste état où elle se trouvoit, quand notre illustre Archevêque fut appellé à sa conduite.

Thren. 1. 6. Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obscurci ; ses Prophétes, Ibid. 2. 14. ou n'avoient plus de visions, ou n'en Ibid. 2. 6. avoient que de fausses ; ses solemnités & ses sabbats n'étoient presque plus que des dissolutions superstitieuses ; Ibid. 4. 1. 4. les pierres du Sanctuaire se traînoient indignement dans les places publiques ; la langue de ceux qui devoient distribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leur palais ; l'or & l'argent étoient presque les seuls canaux par où l'eau des Sacremens couloit jusques à nous ; & Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de Provinces, gémissoit dans une manière de triste veuvage, & étoit presque devenue la tributaire Ibid. 1. 1. de Garizim : *Princeps Provinciarum facta est sub tributo.*

Parlons sans figure. Le Prêtre admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le Fidele pendant sa vie dans un oubli profond de nos Mystères & de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance & des déréglemens du Ministre : & l'héréfie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténébres,

ténébres, profitoit de celles-ci pour renverſer ſes murs, & venir lui enlever de vrais adorateurs juſques dans l'enceinte du Sanctuaire.

Depuis long-tems même cette Egliſe n'avoit pas vû ſes Pontifes aller, comme des nuées ſaintes, répandre des roſées ſalutaires ſur les diverſes contrées de ſa dépendance: les Vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la conſolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure ſingulière; & ſi l'on veut me paſſer ce mot, l'apparition & la courſe annuelle de ces aſtres ſaints, étoit devenue un phénoméne preſque auſſi rare & auſſi ſurprenant que les comètes.

A Dieu ne plaiſe cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du Prélat que nous pleurons! Je reſpecte trop les cendres ſacrées de ces grands hommes: je ſai qu'ils ont eu le malheur de vivre en des tems fâcheux; que ces déſordres étoient plutôt les vices de leur ſiécle, que de leurs perſonnes; & que s'ils n'ont pas mieux fait, c'eſt qu'il n'étoit guères alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife. Quelles furent alors nos acclamations & nos tendres réjouiſſances! Temple majeſtueux, où l'Onction ſainte fut répandue ſur ſon chef ſacré, vous vîtes pendant les joyeuſes ſolemnités de cette auguſte cérémonie, nos mains en foule levées au Ciel, porter le doux parfum de nos prières & de notre reconnoiſſance, juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour Evêque à cette Ville, celui que le Prince lui avoit déja donné pour Gouverneur; & le prier de faire revivre les jours & les bénédictions de l'Epiſcopat d'Ambroiſe, puiſqu'il en faiſoit revivre l'hiſtoire & preſque toutes les circonſtances.

En cet endroit, Meſſieurs, je me ſens comme tranſporté dans ce premier âge de ſon miniſtère: j'y vois ce vaſte Diocèſe, comme un cahos informe & ténébreux, ſe développer peu à peu: chaque jour offre à mes yeux de nouveaux ſpectacles.

Ici s'élévent ſucceſſivement des Maiſons de retraite, des ſources publiques de l'eſprit Eccléſiaſtique, des

Ecoles de Sacerdoce & d'Apoſtolat, de pieux Séminaires ſi néceſſaires alors & ſi rares dans le Royaume, où loin du commerce du ſiécle, & ſous les yeux de Directeurs graves & conſommés, on ſauve de bonne-heure l'innocence des Clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes; & où dans les ſemences de doctrine & de vérité qu'on jette dans une ſeule ame, on voit croître l'eſpoir conſolant de la conquête de mille autres.

Là, par les ſoins d'un Miniſtre ſavant & infatigable, les Paſteurs aſſemblés conférent enſemble ſur ce qui regarde le royaume du Ciel; ſe communiquent leurs doutes & leurs lumières; puiſent dans les plus pures régles des mœurs, de quoi régler ſûrement les conſciences; oppoſent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, & ce zèle amer & intraitable, qui, ſans nul égard, achéve de briſer un roſeau déja caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante; & qui par les difficultés extrêmes, dont il inveſtit l'obſervance de la loi, fournit preſque

aux pécheurs de nouvelles raiſons pour la violer ; & cette molle complaiſance, qui, en voulant applanir les voies du Seigneur, creuſe des précipices aux Fidèles.

Ici s'établiſſent d'utiles Retraites, où les Paſteurs accourus de toutes parts, réparent dans le ſilence, dans la prière, les diſſipations inévitables dans leur miniſtère. Là, ſortis de ce nouveau Cénacle, j'en vois des troupes ſacrées qui vont faire dans nos champs des courſes Apoſtoliques, & qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers Diſciples. En cet endroit, on jette les fondemens d'un édifice ſacré, où les pauvres ſont évangéliſés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé juſques-là auſſi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles Communautés de l'un & de l'autre ſexe, attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'apperçois pas que c'eſt ici une hiſtoire plutôt qu'un éloge. Vous repréſenterai-je notre Pontife infatigable, préſidant à tant de pieux établiſſemens ? Tantôt il parcourt ce vaſte Diocèſe, & montre enfin un

Evêque aux peuples de la campagne; tantôt, de ſon Palais Epiſcopal, il fait mouvoir les reſſorts infinis qui pourvoient aux beſoins ſpirituels de cette grande Ville; tantôt jaloux des droits vénérables de ſon Siége, on le voit réſolu de ne point monter à une des premières dignités de l'Etat, plutôt que de dégrader ſon Egliſe du rang & de la dignité de première Egliſe de France.

Vous le repréſenterai-je, tantôt ſoutenant les fatigues des plus nombreuſes Ordinations? Hélas! nous le vîmes il y a peu de tems, malgré la caducité de ſon âge & la vivacité des maux, recueillir ce qui lui reſtoit de forces, pour donner encore à l'Egliſe des Miniſtres, & lui laiſſer, pour ainſi dire, des enfans de ſa douleur: tantôt enfin à la tête d'une aſſemblée de Prêtres prudens, ſelon l'avis du Sage, prendre avec eux de ſaintes meſures pour étendre le royaume de Jeſus-Chriſt; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec eſtime, le ſuivre avec religion; ſoutenir par ſon autorité ce qu'on y délibére par ſa ſageſſe. Oui, Meſſieurs, l'eſprit le plus elevé de ſon ſiécle, le plus vaſte, le plus droit, le

plus riche de ſon fonds, ne peut ſe raſſurer ſur ſes propres lumières, & ne croit pas que dans un miniſtère où les fautes ſont irréparables, les précautions puiſſent être exceſſives.

Sacrés Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui formiez cette ſage & ſavante aſſemblée, puiſſe le Paſteur que la Providence deſtine à la conduite de cette illuſtre Egliſe, avoir la même déférence pour vos ſalutaires avis! puiſſent vos anciennes & ſaintes fatigues, vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un diſcours ordinaire, je vous mettrois comme ſous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement: les Clercs attentifs à leur miniſtère, les peuples inſtruits par leur doctrine, ſecourus par leur zèle, édifiés par leur exemple, tout ce grand Diocèſe, où régnoient avec tant de licence, les abus & les déréglemens de ces derniers ſiécles, renouvellé & rapproché preſque de la diſcipline des premiers tems.

Père des miſéricordes & Dieu de toute conſolation! n'avons-nous pas après cela un juſte ſujet d'eſpérer que vous n'exclurrez pas du feſtin éternel

celui dont vous vous êtes ſervi pour y faire entrer tant d'aveugles & tant de boiteux ? Ah ! il me ſemble que devant votre Tribunal redoutable, où il attend la déciſion de ſon éternité : Il eſt vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre & pouſſière, je n'entreprens pas de me juſtifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, & peut-être que les ſollicitudes du ſiécle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature & vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du Sanctuaire, & peut-être y avois-je introduit un reſte de tumulte & d'amuſement encore un peu ſéculier : mais jettez les yeux ſur cette vaſte Egliſe que je laiſſe ſi affligée de ma perte. Non, je conſens de n'avoir auprès de vous que ce mérite ſeul : *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* *Pſ. 21. 26.*
Je vous offre les ſueurs & les peines de tant de Miniſtres que j'ai formés ; les ſupplications encore toutes ferventes, les précieuſes larmes de componction, de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleſte & les vertus du ſiécle à venir ; les ſcandales & les profanations de tant de

difpenfateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de Chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abîme. Je préfente au Trône de votre miféricorde, les fruits précieux de tant d'établiffemens de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de Maifons faintes que j'ai confacrées, & fur-tout les vœux & l'affliction des Filles du Carmel, où mon corps attend la glorieufe immortalité : ah! quand l'odeur de leurs facrifices montera jufqu'à vous, fouvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux & préparé prefque tout l'appareil.

Mais oubliai-je, Meffieurs, qu'il a raffafié la faim, étanché la foif, couvert la nudité des membres de Jefus-Chrift? Quel plus jufte fujet de confiance! Faut-il que je fois réduit à paffer fi rapidement fur un des plus beaux endroits de fa vie? Publiez-le donc à loifir, vous, dont il foulagea l'indigence, & cette même voix dont fi fouvent vous vous êtes fervis pour lui expofer vos befoins, fervez-vous-en déformais pour raconter fes largeffes.

A combien de familles de Gentils-

hommes presque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables ? Combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, & peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui sont comme les aziles secrets de l'indigence & de la misère; combien de fois l'ont-elles été de ses dons & de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir ? La pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir ? Enfin le revenu de son Archevêché, n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son Diocèse ? & ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du Sanctuaire même ?

Tel fut le grand homme & le charitable Prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes & pompeux devoirs, illustres & affligés Citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce sem-

ble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes & les plus essentielles; sa foi & sa religion, qui se fortifioient par l'affoiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande ame à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, & il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine: & autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siécle se fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui deshonorent la foi; allarmé à la vûe de son Juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Eglise venoit de lui appliquer par ses Sacremens, accompagné des larmes de la Ville & de la Province, des soupirs & des gémissemens des pauvres, de l'élévation des mains de tant de Ministres, honoré des regrets sincères de son Prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jesus-Christ; & laissa dans une seule mort, un sujet commun de deuil & de tristesse, comme le dit

ſaint Ambroiſe à l'occaſion de la mort de ſon frère : *Privatum funus, ſed fletus publicis univerſorum fletibus eſt conſecratus.* *S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris.*

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reſte de force pour exciter votre foi ; & qu'à l'aſpect même de la mort & de ſes dépouilles, je vous faſſe ſouvenir de la triſte néceſſité de mourir : n'attendez pas que ſur un tombeau, où ſe trouve enſeveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus ſolide, ce que la faveur a de plus éblouiſſant, ce que la naiſſance & les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'eſt qu'un nom ; les dignités des diſtinctions vaines ; la faveur un vrai amuſement ; la réputation un ſon qui bat l'air & qui paſſe ; la naiſſance un phantôme que les hommes ſont convenus de reſpecter ; en un mot, que tout ce que nous voyons paſſera, & que les ſeules beautés inviſibles ne paſſeront point. Ah ! j'aime mieux laiſſer à un ſpectacle ſi inſtructif & ſi touchant, le ſoin de vous déſabuſer lui-même, & ne point affoiblir par des réflexions la force

ſecrette qu'ont ſur les cœurs ces ſombres & religieuſes cérémonies.

Montez donc à l'autel, ſaint Miniſtre de Jeſus-Chriſt; achevez d'arroſer ces chères cendres du ſang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau ſacré, afin que l'Ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah ! puiſſe cet Agneau ſaint, cette Victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illuſtre Défunt, comme autrefois pour les enfans d'Iſrael, un paſſage heureux des ténébres de l'Egypte, de ces lieux obſcurs où achévent de ſe purifier les ames des Fidèles, à la terre des vivans & au ſéjour de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.





ORAISON FUNÉBRE DE FRANÇOIS-LOUIS *DE BOURBON*, PRINCE DE CONTY.

Habebo claritatem ad turbas, & honorem apud ſeniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conſpectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem.

Je me rendrai illuſtre parmi les peuples, & je me ferai reſpecter des Sages & des Vieillards, même dès ma jeuneſſe. Les Princes & les Puiſſans admireront l'étendue de mes lumières & la pénétration de mon jugement, & je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'Eſprit de Dieu, ſource de toute vérité, loue lui-même dans un Prince de Juda, ces talens rares & éclatans, qui forment les grands hommes; pourquoi viendrois-je ici, Meſſieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, pouſſant trop loin, ou le devoir de mon miniſtère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funébre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes eſt un vain bruit; que les vertus civiles, qui ſont toute la douceur & toute l'harmonie de la ſociété, ne ſont que des noms; que les vaſtes connoiſſances & l'élévation du génie, ſont de fauſſes lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la mépriſe qui les admire; & qu'enfin les plus grands hommes ne ſont que néant.

Laiſſons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix & tout leur uſage: reſpectons ces grands ſpectacles, dont ſa puiſſance décore de tems en tems l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; & ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'uſage légitime que l'homme en devroit faire.

1. *Mach.* 2. 62. Il eſt vrai que la gloire des pécheurs n'eſt qu'un ver, qui en brillant au dehors, les ronge & les dévore en ſecret par l'injuſtice de leurs deſirs, &

fait de leur grandeur même un supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu : ce qu'ils ont de grand vient de lui : il met en eux ces dons éminens, pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des Etats, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité, & pour les rappeller eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avoit ennoblis, de la bassesse des choses présentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice, & qu'ils trouvent dans ces ressources de salut, la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, Messieurs, si le TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, TRE'S-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les Etrangers regrettent, que nos Ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils dûrent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur & de leurs éloges : si ce Prince n'avoit été qu'un grand homme selon le monde, & qu'il fût mort plein de gloire devant

les hommes, mais vuide de foi & de charité devant Dieu, hélas! que viendrois-je faire ici? Et quelle part la Religion pourroit-elle avoir à son éloge?

℣. 57. 58. Mais graces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vû ses voies; vous l'avez rappellé lorsqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grace les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avoient toujours montré de loin le salut & la vérité, l'en ont enfin rapproché; & vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent.

Ibid. Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la Religion, un Eloge où la religion paroîtra toujours honorée; & qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs; non, si cet Eloge remplit votre attente & toute

la dignité de mon ſujet : eh ! qu'importe à la gloire de ce Prince, qu'un foible diſcours qui ne paſſera point à la poſtérité, ſoit au-deſſous de ſes grandes qualités ? Qui de vous ne les porte gravées dans ſon cœur ? Vous les raconterez à ceux qui vous ſuccéderont : nos hiſtoires & celles de nos voiſins, mais plus encore l'amour des peuples, en conſervera le ſouvenir aux âges les plus reculés, & ſa mémoire toute ſeule fera toujours ſon Eloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un Prince auguſte, qui fait revivre avec le nom, l'eſprit & la valeur du grand Condé ; que l'amitié, encore plus que le Sang, lioit au Prince que nous louons ; & qui par ſa douleur toute ſeule, va juſtifier nos louanges.

Heureux encore ſi ces pieux devoirs que nous lui rendons ſont pour vous une inſtruction, & non pas un ſimple ſpectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de ſon ſiécle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas ;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud ſe-*

niores, juvenis : comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances, & la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio :* comme un Héros, comme un Sage, comme un esprit supérieur & universel. Rassemblons tous ces caractères, de valeur, de sagesse, de lumière ; & cherchons à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie & dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

I. PARTIE. QU'un Prince du sang de nos Rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage & l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres & les couronnes, & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans.

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule auroit embelli son Eloge, & il eût fallu chercher dans la

gloire de ſon Sang, le plus noble de l'univers, les diſtinctions qui auroient manqué à ſa perſonne.

Mais plus grand encore par l'élévation de ſon ame, que par celle de ſa naiſſance; quel puiſſant génie pour la guerre ſa premiere jeuneſſe même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaiſir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vûes! quelles reſſources! quelle ſupériorité dans ſon intrépidité & dans ſon courage!

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes; la vivacité de l'eſprit, la douceur des manières, les charmes de la converſation, les agrémens de la perſonne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire & pour y périr.

Dieu, qui ſembloit lui ouvrir toutes les voies des paſſions, lui fermoit en même-tems celles des ſecours & des remédes.

Le Prince ſon père, dont la pénitence édifioit l'Egliſe, & honoroit la Religion, une mort prématurée le lui ravit

avant presque qu'il pût le connoître ; & s'il ne perdit pas avec lui des instructions, qu'il a pû retrouver dans ses ouvrages, les monumens éternels de ses lumières & de sa piété, il perdit du moins des exemples, qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence ; ô mon Dieu ! peu d'années s'écoulent, & meurt encore la pieuse Princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jesus-Christ. Dieu qui couronne ses vertus, ne paroît pas exaucer ses desirs. Mais laissons croître les deux Princes ses enfans : les momens de la grace viendront ; le dessein de Dieu s'accomplira ; les larmes d'une Mère sainte ne couleront pas en vain, & la race des Justes ne périra pas.

Les grands talens qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours, une matière à sa valeur, & se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israel.

Le goût du PRINCE DE CONTY pour la guerre, fut le premier penchant

que la nature montra en lui; & ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres eſt d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de ſon génie, il ſe fit d'abord de l'art militaire une étude, & non pas un amuſement: il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de ſang-froid, de vivacité, de profondeur, de reſſources, de connoiſſances pour y exceller; & crut qu'un Prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne ſe rendoit digne de commander.

A la lecture des Anciens, & ſur-tout des Commentaires de Céſar, dont il traduiſit les plus beaux endroits, il ajoûta la recherche & la converſation des hommes les plus conſommés dans la ſcience de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ſes amis, pour être plus à portée d'en faire ſes maîtres: il ſe rend propres les talens différens qui les diſtinguent entre eux; perſuadé que ſi la naiſſance peut donner les grandes diſpoſitions, c'eſt l'application toute ſeule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards & des ſouhaits de toute la Cour, au milieu de tout ce fri-

vole, il a des vûes vaſtes & ſérieuſes: il penſe déja qu'un Prince n'eſt aimable qu'autant qu'il eſt grand, & que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ſes actions, que dans les charmes de ſa perſonne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miſéricordes; & en lui formant ce caractère ſage & ſolide, vous le prépariez à ſe déſabuſer enfin de ce qui n'eſt que folie & vanité.

La France jouiſſoit alors d'une paix, que nos victoires & la modération du Roi, venoient de donner preſque à toute l'Europe. La ſeule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes paſſées, menaçoient le nom Chrétien. Le Prince ſon frère y vole. Sur des pas ſi chers, marche celui que nous pleurons: ſes réfléxions cédant à ſa tendreſſe, la complaiſance l'y méne, & la gloire l'y attend.

Un charme ſecret attaché à ſa perſonne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays ſi oppoſé à nos mœurs, ſi ennemi du nom François; au milieu de la rudeſſe Germanique, il trouve

les mêmes applaudiſſemens qu'à Verſailles ; & ſes charmes tout ſeuls vainquent déja la fierté d'une nation, ſur laquelle ſa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette Campagne : voyons-le attaché au Prince Charles de Lorraine, Général des troupes de l'Empire ; ce grand homme dont la France, équitable même envers ſes ennemis, reſpectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célébre Général pour notre jeune Héros ! quelle ſurpriſe de lui trouver à ſon âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires ! quelle joie même de voir couler ſi glorieuſement en lui le Sang de France ! ce Sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs & les enchaînemens de ſa vie lui euſſent formé d'autres deſtinées.

A ſes pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action, dans les conſeils, dans les entrepriſes, dans les ſentimens du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vûe ce grand modèle ; & l'uſage qu'il fait de ſon ſéjour parmi nos ennemis, c'eſt de

s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moyse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil, & humilier leur Empire.

Mais il étoit réservé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va essuyer à Chantilli les larmes qu'il venoit de répandre sur le tombeau du Prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissoit du fruit de sa réputation & de ses victoires; & ayant jusques-là vécu pour la postérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit-là à la source des bons conseils & des grands exemples. Il ne lui falloit que l'histoire du Héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres & respectueuses! que d'aimables artifices, pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple & modeste; & Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parcequ'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Meſſieurs ! La vieilleſſe toujours prête à raconter ſes exploits paſſés, ſe refuſe ici à des inſtructions domeſtiques & néceſſaires ; & le premier âge qui ne ſe prête jamais qu'à regret au ſérieux des leçons & des préceptes, y court ici comme aux plaiſirs, & les ſollicite comme des graces. C'eſt que les grands hommes le ſont dans tous les âges.

Enfin ſa tendreſſe pour ce cher Neveu adoucit la ſévérité de ſa modeſtie. Condé manifeſte ſon ame toute entière : il ouvre à ce jeune Prince les tréſors de ſageſſe, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardieſſe, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre & de vaincre. Vrai & ſimple, il mêle au récit de ſes glorieuſes actions l'aveu de ſes fautes, & montre dans le cours de ſa vie, de grandes régles à ſuivre, & de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le PRINCE DE CONTY ! ſes yeux, ſes oreilles, ſon ame toute entiere peut à peine ſuffire à tout ce qu'il voit & à tout ce qu'il entend. A peine ſorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouies, & ſe rem-

plir en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse & de précision, étoient enfin mis au jour! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel & de si grandes espérances dans ce Neveu si chéri, tiroient des yeux du Prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration & de tendresse: il se voyoit revivre en lui; il y retrouvoit toutes ses rares qualités, (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusques dans la ressemblance de leur visage, celle de leur ame. Il achéve, il embellit en le formant, sa propre image; & comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, & une partie de sa gloire:
Num. 27. 20. *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, & partem gloriæ tuæ.*

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparoit une gloire plus durable au PRINCE DE CONTY; il vouloit le sanctifier par de

longues infirmités, & nous montrer ſeulement ſes talens éclatans & ſa valeur héroïque.

Oui, Meſſieurs, les leçons du Prince de Condé, aidées d'un naturel ſi rare, que pouvoient-elles former que la valeur même?

C'eſt-à-dire une valeur noble dans les ſentimens, tranquille dans les périls, ſûre dans les conſeils, ſupérieure dans les vûes & dans les reſſources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déja ſoutenu en Allemagne le rang dû à ſa naiſſance? & parmi cette foule de Souverains ſi jaloux de leurs droits, quel reſpect n'avoit-il pas fait rendre aux Princes du ſang de France, qui ne ſouffrent au-deſſus d'eux que les couronnes?

Ailleurs la circonſtance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine ſorti de l'enfance, loin de ſa patrie, accompagné de ſa ſeule dignité, au milieu d'une nation fière & jalouſe, entre les mains de ceux ſur qui il prétend des préſéances, ne pas ſouffrir même que l'on conteſte ſon droit! L'expreſſion du Prophéte paroît préparée pour mon ſujet. C'eſt penſer en Prince, en un âge où les autres hom-

mes ne penſent pas, & mériter par la grandeur des ſentimens, les preéminences déja dûes à la naiſſance : *Princeps ea quæ digna ſunt principe, cogitabit, & ipſe ſuper Duces ſtabit.*

Iſa. 32. 8.

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Meſſieurs, que pourrois-je dire qui ne ſoit au-deſſous de ce que vous avez vû la plupart ? S'eſt-il trouvé dans une ſeule action où il ne ſe ſoit attiré les yeux de toute l'armée ; & où ſans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu preſque lui ſeul l'honneur de la victoire ?

Rappellez ſes premieres Campagnes ; on croyoit revoir le grand Condé dans ſa vive & vaillante jeuneſſe.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau Héros aux ennemis & à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des Grenadiers, il monte à l'aſſaut d'un Baſtion l'épée à la main ; & où bleſſé d'un éclat de grenade, & échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie ſi chère.

A Novigrade, où une eſcarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du

Prince qui y vole; & plusieurs Officiers d'un grand nom, doivent à sa valeur & aux périls qu'il court en cette occasion, la vie & la liberté, qu'une audace indiscrette leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les Infidèles jusques sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière & de gloire, il court encore avec l'Electeur de Bavière, rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu; & par l'amitié que l'âge & les belles qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce Prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; & où, si cet Allié généreux & fidele n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne-foi, l'estime de la Nation, l'amour des troupes, & l'affection du Roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier Régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déja tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus

qu'il ne paroît la craindre; porte partout la terreur du Sang de France toujours fatale aux Infidèles; fait déja redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; & montre de loin aux vœux des Polonois, témoins & admirateurs de ses actions, le Héros digne d'être un jour placé sur leur Trône.

A ces traits, le reconnoissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paroître de jour en jour au-dessus de sa valeur même: *David proficiscens, & semper se ipso robustior.* 2. Reg. 31.

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, & le souvenir de ces deux mémorables journées, où le PRINCE DE CONTY parut si grand, est encore trop récent, & trop glorieux à la France, à la mémoire du Maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce régne; trop honorable sur-tout au vaillant Prince qui nous honore ici de sa présence, & qui en a partagé avec tant de distinction la gloire & les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événemens, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires & des batailles! ou plutôt, pourquoi ce Temple & ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix & de réconciliation?

Vous l'auriez vû à Steinquerque rappellant la victoire qui d'abord nous échappe; rétablissant par-tout ce que la première surprise nous a déja fait perdre d'avantages; prenant lui même des mains d'un de nos Officiers blessé, le drapeau qu'il est hors d'état de porter; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse, la gloire du nom François jusques-là accoutumé à vaincre, & de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendart de la France, le signal de la victoire; au centre, à la droite, à la gauche, il est par-tout où la victoire est encore douteuse, & la victoire se déclare dès qu'il paroît: éclairant le Maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils & par la pé-

nétration de ses vûes; enfin l'ame de ce grand Général dans cette fameuse journée, comme ce Général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel & encore plus grand paroît-il peu de tems après à Nervinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort par-tout, en défendent l'approche; nos troupes déja plusieurs fois repoussées, le soldat découragé, le Général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si long-tems aujourd'hui, court au PRINCE DE CONTY: *Grand Prince*, lui dit-il, *tout va manquer, & il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* CONTY paroît; avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le dessus; on le suit, rien ne résiste; les retranchemens sont forcés en plusieurs endroits; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire; il charge jusqu'à six fois à la tête de six Corps differens. L'ennemi qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang & de feu, CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déja, un coup

de ſabre qu'il reçoit ſur la tête eſt ſur le point de la lui ravir ; & le téméraire qui porte le coup, eſt puni à l'inſtant de ſon audace ; & percé de la main du Prince, il expire à ſes pieds. Enfin ſoldat, Général, à meſure que le beſoin du ſervice le demande, ſes conſeils commencent la victoire, & ſa valeur l'achéve.

Je dis ſes conſeils, Meſſieurs ; & le Maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus juſtes & de plus ſolides : le PRINCE DE CONTY étoit ſon oracle.

Ce grand Général en qui la nature avoit formé un ſi beau génie pour la guerre, ſi pénétrant dans ſes vûes, ſi promt à prendre ſon parti, ſi fécond en reſſources, ſi heureux dans ſes entrepriſes, & qui avoit ajouté à la gloire des Montmorencys ſes ancêtres, le bonheur qui ſembloit avoir manqué à la plupart d'entre eux ; ce grand homme diſoit tous les jours que le PRINCE DE CONTY lui apprenoit ſon métier. S'offroit-il des difficultés ? C'étoit avec le Prince qu'il cherchoit des expédiens. Formoit-il des projets ? C'étoit le Prince, ou qui le raſſuroit dans ſes vûes, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entre-

prenoit-il? C'étoit ſur le Prince qu'il ſe repoſoit du ſucces. Enfin le génie du PRINCE DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux Général ; & l'ayant ſous ſes ordres, il ſe ſoumettoit, pour ainſi dire, lui-même à ſes conſeils.

Et de-là, combien de fois lui avoit-on oui dire, *qu'il devoit au PRINCE DE CONTY le principal honneur de ſes victoires.* Par cet aveu il honoroit le Prince, & il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ſes grandes actions lui avoient acquis, & que ſa modeſtie lui aſſuroit.

En dis-je trop, Meſſieurs? Ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoûte-t-il pas à ſon Eloge?

Quel homme juſqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainſi dire, que des eſpérances, a jamais eu à la guerre ce haut dégré de réputation, qu'une longue ſuite de commandemens & de victoires avoient enfin acquis aux Condés & aux Turennes; s'eſt jamais aſſuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des Officiers, l'affection des peuples, les ſuffrages de la Cour, le reſpect des Princes, qui ſembloient oublier leur rang pour

déférer à ſon mérite ; l'admiration des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, l'eſtime de nos ennemis, les applaudiſſemens de toute l'Europe, où ſon nom étoit auſſi célébre que parmi nous ? Quelle ſupériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique, de donner à des eſpérances ſeules, ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours aux ſuccès !

Auſſi, Meſſieurs, ces eſpérances étoient fondées ſur la ſupériorité de ſes talens : la ſageſſe, la grandeur des vûes, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les Commentaires ont immortaliſé les exploits & la capacité, n'écrivoit pas mieux ſur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté !. quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après ſa mort, les fruits de ſon loiſir & d'une ſanté infirme, & où ce grand Prince ſe délaſſoit ſouvent à mettre par écrit ſes vûes ſur les événemens qui ſe paſſoient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions, ou le bonheur a paru ſe déclarer quelquefois contre la juſtice de nos armes ; & où par les conſeils impénétrables de vos jugemens, ô mon Dieu ! la victoire

jusques-là attachée à la sagesse & aux grandes destinées du Roi, a semblé se refuser même à sa piété: dans ces révolutions, où l'amour du PRINCE DE CONTY, pour le Roi & pour l'Etat, montroit en lui une douleur si noble & si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choses humaines: vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace: vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes; qui égalera tous les hommes; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès, où les événemens les plus glorieux, rappellés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes; & où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le PRINCE DE CONTY: un des premiers hommes de son siécle pour la guerre: *Habebo claritatem ad turbas:* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile: *Et honorem apud seniores, juvenis.* Vous avez admiré en lui le Héros, admirez encore le Sage.

LES grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le ſpectacle. II. PARTIE.

Dans ces occaſions rares, les yeux du public & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangère: l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt.

Combien de Conquérans, fameux dans l'hiſtoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroiſſent au-deſſus des Héros; & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes?

C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt comme ſur le théâtre ; il repréſente: mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même; c'eſt lui qu'on voit ; il quitte le perſonnage, & ne montre plus que ſa perſonne.

Auſſi lorſque l'Auteur ſacré loue ces hommes illuſtres, qui ont été riches en vertu, & qui ſe ſont acquis parmi leur peuple une gloire qui paſſera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits: Ils ont

maintenu & embelli au-dehors, l'ordre & la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles ;
Eccli. 44. 6. *Pulchritudinis ſtudium habentes ;* & ils ont été au dedans comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Oui, Meſſieurs, que le PRINCE DE CONTY ait été un grand homme de guerre ; c'eſt une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eus dans tous les ſiécles.

Mais une louange qui lui eſt propre, c'eſt que la vie paiſible & privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laiſſé voir en lui encore plus de vertus eſtimables : c'eſt qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vû plus grand.

Bon ſujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeſte, ſage ; & dans toutes les ſituations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit ſon reſpect & ſon attachement pour le Roi ! Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de Princes qui avoient fait ſervir leur naiſſance à leur ambition ; qui loin de porter aux pieds du

Souverain, les vœux & les respects des peuples, portoient au milieu des peuples le mepris du respect dû au Souverain; loin d'être les liens du Prince & des sujets, en étoient *le mur de séparation*, armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siécles la protége, & n'étoient les premiers sujets, que pour être les premiers rebelles!

LE PRINCE DE CONTY disoit souvent, que la naissance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au Souverain; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre Sang, que de commander à des étrangers; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat, mais qu'elle est dans les Princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes; que les Princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; que l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs Ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; & que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, & donner les premiers

exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Tels étoient les ſentimens du PRINCE DE CONTY ; telle ſa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ſes voies ont été belles, & tous ſes ſen-
Prov. 3. 17. tiers pacifiques: *Viæ ejus viæ pulchræ, & omnes ſemitæ illius pacificæ.* Et nous n'avons pas beſoin ici de recourir aux ménagemens de l'art ; & en louant une partie de ſa vie, de tirer le rideau ſur l'autre.

En cela, ſon inclination ſecondoit ſon devoir. Les vertus du Roi l'attachoient à ſa perſonne, autant que la royauté le ſoumettoit à ſes ordres. Il obéiſſoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en ſe ſoumettant à un Maître. Et arrivé à la rade de Dantzik, déja près du trône, & ſur le point d'y monter, ſa qualité de Sujet lui eſt encore plus chère, que le titre de Roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec ſon cœur, la Couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis: *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, & éclairé par vos lumières.* Son état de Sujet peut changer; ſes ſentimens de reſpect &

de foumiſſion feront toujours les mêmes.

Et de-là, fon attachement tendre & reſpectueux pour MONSEIGNEUR: attachement que l'enfance avoit vû naître, & qui avoit toujours cru avec lui. Malgré l'amitié & la confiance dont ce grand Prince l'honoroit; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile & aimable, qui fait les délices de fa Cour, quelles manières toujours pleines de reſpect, & d'une noble attention, dans le PRINCE DE CONTY! On apprenoit en le voyant à reſpecter fes Maîtres; & fon rang ne paroiſſoit lui donner plus d'accès & de liberté, que pour montrer plus d'égards & plus de retenue aux autres.

Autant qu'il reſpectoit fes Maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte & de reſpect de fes amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de fa confiance: eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher fouvenir vous rappelle dans ce moment; mais les triſtes regrets que je vous vois mêler ici à fon Eloge, & que le reſpect du lieu avoit juſqu'ici fuſpendus, ne

le disent-ils pas assés? & pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

Prov. 18. 24. N'étoit-il pas, *cet homme aimable pour la société*, dont parle l'Ecriture, *& cet ami plus cher mille fois qu'un frère?*

Les Princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié: leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est dûe qu'à la personne: ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au PRINCE DE CONTY? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé? L'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous? Et la supériorité que lui donnoit le rang & le mérite, l'apperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avoit de l'oublier?

Quelle douceur dans les mœurs!

quelle sûreté dans la tendresse ! quelle vérité dans les sentimens ! quelle fidélité dans le secret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ses amis ! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur ? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets, & de ses derniers soupirs ? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son ame ? Sa confiance & son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et si votre douleur vous permettoit ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : Heureux ceux qui vous ont vû, qui ont vécu avec vous, & que votre amitié a comblés d'honneur & de gloire ! *Beati qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati sunt !* Eccli. 48. 11.

Mais il n'étoit pas de ceux qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reste des hommes ; qui renfermant

tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des Grands & du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ſes amis ſont confondues avec les larmes publiques: & ſi le deuil général n'a pas laiſſé à leur amitié le triſte plaiſir de ſe diſtinguer par la douleur de ſa mort; elle leur a du moins laiſſé la conſolation de n'être pas les ſeuls à la pleurer.

En quel homme ſe ſont jamais trouvé raſſemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres: nul intérêt n'étoit jamais entré dans ſa grande ame en concurrence avec la vérité: elle lui paroiſſoit le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſoit aux ames vulgaires, les déguiſemens & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables: toutes ſes paroles étoient dictées par la vérité même: il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité: il ne cher-

choit point ses amis parmi ses flatteurs: son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagemens qu'on s'imposoit devant lui; & on lui a souvent oui dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, & se montrer tels qu'ils sont: plaisir assés inconnu aux Grands, qui ne voyent jamais des hommes que la surface, & qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet amour farouche & outré de la vérité qui dégénere en humeur cinique, & qui est plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord austère & censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, & avec tant de supériorité de génie, tant de bonté & d'affabilité? Vous le savez, Messieurs; & vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air

ſimple & noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenant de ſon rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faiſoit deſcendre ; & raſſurant ſi fort, ou le reſpect, ou la timidité, par un attrait inſéparable de ſa perſonne, qu'au ſortir de ſon entretien, on goûtoit toujours à la fois, & le plaiſir d'être charmé de lui, & le plaiſir de n'être pas mécontent de ſoi-même.

Par-là, il laiſſoit à l'auguſte éclat de ſa naiſſance, la dignité qui la fait reſpecter, & en ôtoit l'humeur & la fierté, qui n'ajoûtent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politeſſe, & les manières ont plus de part, que le ſentiment ; un ſimple uſage plutôt qu'une vertu : c'étoit un fond d'humanité.

La valeur, l'élévation forment preſque toujours un caractere d'inſenſibilité : la gloire des armes eſt toujours teinte de ſang ; & lorſque le rang laiſſe le reſte des hommes ſi loin de nous, il eſt rare que le cœur nous en rapproche.

Un Héros & un Prince humain : voilà, Meſſieurs, ce que le PRINCE DE CONTY allioit enſemble. Il diſoit ſouvent que quand même la Religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il ſuffit d'être né homme pour être touché du malheur de ſes ſemblables.

Et de-là, à la priſe de Neuhauſel, où la place emportée d'aſſaut, ſembloit autoriſer le carnage & la fureur du ſoldat ; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort ? Combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inſpire la ſeule cruauté ? Apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur eſt commune avec nous, à l'humanité qui nous eſt propre.

De-là, le lendemain du combat de Steinquerque, il vient ſur le champ de bataille, encore tout couvert de morts & de mourans ; fait tranſporter tous les bleſſés, ſans diſtinction de François & d'ennemis ; aſſure à une infinité de malheureux, la vie ou le ſalut ; & force les ennemis mêmes de bénir, dans le Héros qui a ſu les vaincre, le Libérateur qui les ſauve.

Et dès-lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il ſauvoit, les graces & les miſéricordes qui lui préparoient le ſalut à lui-même.

En cela, Meſſieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudiſſemens & des éloges : il ne faiſoit que ſe prêter aux mouvemens & à la bonté de ſon cœur.

Jamais Prince ne fut plus éloigné de l'oſtentation & de la fauſſe gloire. Simple, modeſte, ennemi des louanges, attentif à les mériter ; l'admiration de tous, toujours le même à ſes propres yeux, ignorant preſque ſeul, comme Moyſe, la gloire & la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vû donner à peine à ſon rang, l'éclat extérieur que l'uſage y attache ; vivant parmi nous comme un Citoyen ; accompagné de cette dignité toute ſeule qui ſuit par-tout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil & du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorſqu'il paroît tout ſeul, que tant d'autres ne le ſont, enflés de tout le faſte & de toute la pompe qui les environne.

Sa modeſtie prenoit ſa ſource dans

la

la modération naturelle de ſon ame. On l'a vû en garde contre lui-même, ſe refuſer aux goûts les plus innocens; à la curioſité même des peintures, où ſes infirmités auroient pu trouver un délaſſement : & aux inſtances que lui fait là-deſſus la Princeſſe ſon épouſe, toujours attentive à ſoulager l'ennui de ſes maux : que répond-il? *Qu'en ſe livrant à un goût, on s'accoutume à ſe livrer à tous les autres ; & qu'il faut ſavoir, ou ne pas tout deſirer, ou ſe paſſer ſouvent de ce qu'on deſire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne ſuffit, & dont les goûts bizarres & faſtueux ne ſervent qu'à rappeller tous les jours la baſſeſſe de votre naiſſance, l'injuſtice de vos tréſors, & les misères publiques qui en ſont en même-tems & le fruit & la ſource !

Et, caractère admirable, Meſſieurs ! dans toutes ces vertus, quelle égalité ! Ses grandes qualités ne ſe bornoient pas comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraſte, & qui ſont plutôt des ſaillies que des vertus.

Toujours ſupérieur aux événemens, s'il n'avoit pas toujours la gloire du ſuccès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que ſa fortune. Les Couronnes manquées le laiſſent auſſi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à ſe reprocher ſur les meſures que la ſageſſe fournit, il ne croyoit pas devoir ſe reprocher les ſuccès dont la Providence toute ſeule décide. Sur le point déciſif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'eſprit douteux de l'événement, & les vûes différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame, on auroit cru à le voir que tout étoit décidé; & ſa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événemens, toujours plus difficile à ſoutenir que l'événement même.

Oui, Meſſieurs, ce caractère de raiſon l'accompagnoit par-tout. Quelle habileté à ménager les eſprits! quelle dextérité à ſe concilier les intérêts les plus contraires! quelle connoiſſance profonde des hommes! quelles vûes ſur tout ce qui peut aſſurer le bonheur des peuples & des Etats! quel fonds de modération ſur les points mêmes

où la vivacité paroît le plus à sa place ; quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre !

Mais ne seroit-ce point ici de ces images que l'Orateur ne peint que d'après lui-même ; qui expriment ce que le Héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été ; & plus propres à rappeller ses défauts, qu'à servir à son Eloge ?

Vous m'interrompez ici, Messieurs ; & je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour & par la douleur, s'éléve contre moi, & me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives ?

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes ?

Et quand je dis, devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération & de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques ; que lassé de soutenir

en public le perſonnage de grand homme, il vînt porter parmi les ſiens le chagrin de ſa contrainte, & s'y délaſſer, par des vices, des apparences de la vertu?

S'il eut le premier caractère de ces hommes illuſtres, loués dans les Livres ſaints, qui avoient été chacun dans leur ſiécle, l'ornement de la ſociété: *Pulchritudinis ſtudium habentes:* il ne leur reſſembla pas moins par le ſecond, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres Maiſons: *Pacificantes in domibus ſuis.*

Bon mari, bon père, bon maître, mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la Princeſſe déſolée, qu'un lien ſacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne ſent-elle pas aſſés la violence du coup? & faut-il rappeller toute ſa douleur, en lui rappellant tout ce qu'elle a perdu? Ainſi nous échappent, ô mon Dieu! les objets les plus chers: ainſi finiſſent les liaiſons les plus tendres: ainſi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, ſe tourne en amertume; & hors l'eſpérance de la foi, ne nous laiſſe plus qu'un cher ſouvenir, qui en

paroiſſant ſoulager notre douleur, en perpétue le deuil & la triſteſſe.

Le PRINCE DE CONTY, Meſſieurs, pouvoit dire de lui, comme le Roi David, *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur, qu'il marchoit au milieu de ſa Maiſon dans la paix & dans l'innocence.* Pſ. 100. 2. 3. 4.

Quels égards pour la Princeſſe ſon épouſe, dont la conduite & les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions qui ſembloient devoir échapper à la ſupériorité de ſon génie, n'échappoient pas à la bonté de ſon cœur. Quelle tendreſſe pour les Princes ſes enfans! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers ſentimens d'honneur & d'élévation ſi dignes de leur naiſſance; devenant, pour ainſi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour ſages, grands, équitables, humains, modérés; en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de ſon auguſte famille; reſpectant les liens de la Religion & de la nature, les doux titres de père & de mari; & ne connoiſſant pas cet uſage inſenſé, qui fait que la plupart des Grands ſemblent être nés ſeuls ſur

la terre, croyent que tout ce qui renverſe la première inſtitution de la nature, eſt un privilége de la grandeur, & regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les deshonore.

Qu'il faut être né Grand pour ſoutenir juſques dans ces devoirs obſcurs & domeſtiques, où l'homme ſe relâche toujours, & où l'humeur prend ſi aiſément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur & de ſageſſe!

Vous me prévenez ici, Maiſon affligée de ce Prince, & je pourrois en atteſter votre douleur : quel Maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les Grands croyent que tout eſt fait pour eux, & que les autres hommes ne ſont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit ſon autorité que ſur lui-même. Quel fonds de bonté & de douceur envers les ſiens! n'exigeant preſque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en ſouffroit tout ſeul; aimant mieux quelquefois ſouffrir de leur peu d'habileté, que de contriſter leur tendreſſe; jamais d'hu-

meur, jamais un de ces momens de vivacité qui ait pu marquer que sa grande ame étoit sortie de son assiette naturelle: poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire: paroissant leur ami plutôt que leur maître: les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin: les regardant comme les compagnons de sa fortune, & non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions; & faisant voir, chose rare! que les Grands peuvent trouver des amis même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des Princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage, couronnez vos dons: ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie: faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles, des fruits d'immortalité: conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grace: formez de tous ces trésors de l'Egypte, un tabernacle à votre gloire: ne perdez pas la sagesse du

Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles & des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Ajoûtons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances & la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero , & habebo immortalitatem ;* non-seulement un Héros & un Sage , mais encore un esprit supérieur & universel.

III. PARTIE. LA science & la lumière dans un Prince, est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines & frivoles, étrangères aux devoirs & à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le Prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, & n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez, Messieurs, dans les connoissances rares du PRINCE DE CONTY, deux avantages, marqués

d'abord dans mon texte, & fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science & de ses lumières lui attire des extrémités de la terre, non pas une Reine étrangère, mais les vœux d'un Royaume entier. Les Grands & les Puissans de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une Couronne, qui a toujours été le prix de la valeur & du mérite: *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumières, ajoûtez-en un autre: c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort: *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le PRINCE DE CONTY! On eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions: Guerre, Belles-Lettres, Histoire, Politique, Jurisprudence, Physique, Théologie même: il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différens hommes qu'il entretenoit; & en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois sur ce Prince le plus sage & le plus éclairé de

l'Orient: » Quelle abondance de lumière
» & d'érudition dans votre jeuneſſe ! La
» ſcience & la ſageſſe coulent de votre
» bouche comme les eaux d'un fleuve
» majeſtueux : les lumières de votre
» ame ont ſondé tous les ſecrets de la
» terre ; & dans cette gloire pacifique,
» vous avez été les délices des peuples,
» comme la gloire des armes vous en
» avoit rendu l'admiration & le ſoutien:
Eccli. 47. 15. 16. 17 *Quemadmodum eruditus es in juventute tuâ ! & impletus es, quaſi flumen, ſapientiâ ; & terram retexit anima tua.... & dilectus es in pace tua.*

Et dans ces lectures immenſes, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne ſont que le délaſſement de l'oiſiveté, & qui corrompent le cœur ſans inſtruire la raiſon.

Un grand goût pour les Livres ſaints ; beaucoup de reſpect pour les vérités de la foi.

Dans le tems même, ô mon Dieu ! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le Saint & le Véritable : ſa raiſon reſpectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs : ſa bouche rendoit hommage à la vérité de

vos Myſtères, lors même que ſon cœur étoit encore loin de vous; il ne trouvoit dans ſes grandes lumières que les motifs de ſa ſoumiſſion: & s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins, il avoit toujours offert un reſpect religieux à la vérité qui ſoumet & qui captive.

Dois-je le dire ici, Meſſieurs? Dans un ſiécle, où la religion eſt devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fauſſe ſcience: dans un ſiécle, où l'impiété eſt comme la première preuve du bel eſprit: dans un ſiécle, où croire encore en Dieu, eſt preſque la honte, ou de la raiſon, ou du courage: dans un ſiécle, où pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut ſe donner l'affreuſe diſtinction de l'incrédulité: dans un ſiécle enfin, où tant d'hommes ſuperficiels blaſphêment ce qu'ils ignorent; ſe croyent plus habiles à meſure qu'ils ſont plus téméraires; apprennent à douter de la religion avant de la connoître; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les diſciples de la foi; & s'élévent contre la ſcience de Dieu, ſans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du PRINCE DE CONTY, si supérieure en lumières & en connoissances, honore la vérité de la Religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pése les
Is. 40. 23. esprits, & *qui regarde les scrutateurs de ses sécrets comme s'ils n'étoient pas.* Sa curiosité ne va qu'à se convaincre, que la raison ne sauroit aller à tout; que l'homme ne connoît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi; qu'on retrouve en secouant le joug, les mêmes abîmes & les mêmes incertitudes que dans la soumission; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair & de plus intelligible, que les mystères de la Religion; & qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne & s'éclaircisse.

Sentimens dont ce grand Prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumière; que manquoit-il, Messieurs? qu'une Couronne. Content du rang que lui donnoit sa naissance, le

PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais desirée. La gloire de tenir par le Sang au premier Trône du monde ; le zèle qui le lioit au Roi encore plus que le Sang ; le plaisir de vivre sous ses yeux, & d'obéir à ses ordres ; c'est-là que fixé par son cœur, il avoit toujours borné son ambition : & comme cette Princesse dans l'Ecriture, qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que Roi d'une Nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coram te semper!* 3. Reg. 10. 8.

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un Roi qui avoit été la terreur des Infidèles, redemande un Prince du sang de nos Rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une Nation guerrière, un Prince belliqueux ; à une Nation libre, un Prince sage & modéré ; à une Nation zélée pour la foi, un Prince éclairé & religieux, qui sût en même-tems respecter la foi & la défendre ; à une Nation qui se donne

elle-même ſes Rois, un Prince, que l'eſtime générale eût appellé à la royauté, que l'amour eût fait régner, & qui eût regardé ſes ſujets comme ſes bienfaiteurs; enfin à une Nation preſque toujours diviſée par des factions domeſtiques, un Prince d'un génie ſupérieur, habile dans l'art de connoître les hommes & de les gouverner; qui ſût ménager les eſprits, concilier les intérêts, & réunir à la défenſe de la Patrie, les paſſions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux ! ſi Dieu, qui diſpoſe des Rois & des Royaumes, ne l'eût refuſé dans ſa colère à tes premiers vœux; ou plutôt, ſi toi-même, tu n'euſſes conjuré contre ton propre bonheur ! Tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance & dans la gloire : tes loix ſeroient encore ta force & ton ſoutien : ſur tes autels ne s'offriroient que des ſacrifices de joie & d'action de graces : les malheurs des régnes précédens ſeroient oubliés : tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes paſſées, & ta valeur ne ſeroit redoutable qu'à tes voiſins.

Mais une faction ennemie des loix,

de la religion & de la liberté, s'éléve : des ſuffrages ſéditieux traverſent une élection légitime; les droits les plus ſacrés ſont violés; les loix cédent à la force; un vil intérêt prévaut ſur la gloire de la Nation, ſur le bonheur de la Patrie, & ſur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam diviſe les Tribus, s'aſſied ſur un trône uſurpé; & ſous les apparences du culte ſaint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane. Le Roi que Dieu avoit choiſi, eſt rejetté: il ne fait que le montrer dans ſon indignation à la Pologne: il en retire avec lui ſa protection & ſes miſéricordes; & le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, eſt pour elle le ſignal & la ſource de tous ſes malheurs.

Quel ſpectacle de déſolation & d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe! L'eſprit de diſcorde & de fureur ſouffle la guerre & la diſſenſion parmi les Citoyens: la valeur de ſa Nation ſe tourne contre elle-même: l'Idole qu'elle avoit élevée ſur le Trône en eſt renverſée: ſa Couronne devient le jouet des peuples & des Rois: ſes villes la proie de ſes alliés & de ſes en-

Jerem. Orat. ℣. 6. nemis. *Elle donne la main aux Aſſyriens :* le Moſcovite appellé court venger, ſur ceux mêmes qui l'appellent, ſes anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *ſon*
Ibid. ℣. 2. *eſclave, devient ſon tyran.* Ses autels ſont renverſés ; ſes Prêtres arrachés du Sanctuaire, & menés en ſervitude ;
Thren. 1. 6. ſes Vierges deshonorées ; *ſes Princes, comme des brebis timides, marchent ſans force & ſans valeur, devant celui qui les pourſuit ;* ſes campagnes inondées de ſang, refuſent la nourriture à ſon peu-
Ibid. ℣. 20. ple ; *au-dehors le glaive, la mort au-dedans.* Le Seigneur qui les frappe ne ſe laſſe point : il répand d'une main une coupe de venin & de mortalité, & tient élevé de l'autre le glaive de la guerre & de la vengeance : tous les fléaux de ſa colère tombent à la fois ſur cette terre infortunée : toutes *ſes voies pleurent,* & ne ſont plus qu'une triſte ſolitude ; & au milieu de tant de calamités, la fureur de ſes Citoyens n'eſt pas encore aſſouvie. La main qui les frappe & qui les terraſſe, ne les déſarme point : ils achévent de venger ſur eux-mêmes la juſtice de Dieu : la ruine de la Patrie ne peut être la fin de leurs diſſenſions & de

leurs querelles ; & accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, & non pas pour corriger ? Ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham & de Jacob ? Noublierez-vous pas enfin les péchés des enfans en faveur de la piété de leurs pères ? Les Hedwiges & les Casimirs, tant de saints Rois qui ont porté cette Couronne, & qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières & les gémissemens de cette Eglise désolée, ne montent pas jusques à votre Trône ?* & ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes ? Thren. 3. 44.

Voyez, peuple, & considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejetté son Roi & son Christ ;* vous avez éloigné celui que vous aviez appellé ; & le Seigneur vous a rejetté ; & vos Rois sont devenus en même tems, & votre punition & votre crime. Ps. 88. 39.

Mais quoi, Messieurs ? les jugemens

de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté, & d'une couronne terrestre, & le préparer à une couronne immortelle.

Jerem. 9. 23. Car enfin : *Que le Héros, dit le Prophéte, ne se glorifie pas de sa valeur; que le Sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit & en connoissance, ne s'éléve pas des richesses de sa science & de sa lumière.* Talens éclatans que Dieu donne, & qui presque toujours éloignent de Dieu; sources de perdition, si Dieu qui en est l'auteur, n'en est la fin, & n'en régle l'usage; si vous connoître & vous aimer, ô mon Dieu! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui! terrible pour la France, qui le pleure; pour les siens, qui semblent le rappeller par leurs cris du fond de ce tombeau; pour une Princesse désolée, qui le redemande; pour ses amis, qui le perdent, (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé.) Et que me reste-t-il ici, après que ses talens glorieux l'ont conduit

presque sur le Trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le Ciel ?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, & nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remédes, ou plutôt nos desirs, rassuroient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! Les momens de Dieu ne sont jamais les nôtres : le coup est frappé ; la mort que nous croyions encore loin, paroît à la porte, & la lumière d'Israel est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ses yeux & entendre de ses oreilles : tout vient en foule s'en instruire, & tout le publie par sa douleur ; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur ; & il trouve dans le Temple

ſes larmes & ſes oblations, mêlées avec les larmes & les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu ! vous laiſſer fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna ; nos craintes ſe changèrent en eſpérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur paſſagère qui nous montroit la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos deſſeins éternels s'accompliſſent, & le coup ſuſpendu ne trompe notre eſpoir, que pour nous faire encore mieux ſentir la douleur de ſa perte.

Qu'attendez-vous ici, Meſſieurs, de ce Héros, de ce Sage, de ce grand eſprit ? Une pénitence où ſe trouvent tous ces caractères ; conſtante, ſage, éclairée : les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduiſent au ſalut.

Il eſt vrai, ce Héros ne regarde pas la mort d'un œil fier & tranquille. Car, ô mon Dieu ! le vaſe de terre peut-il encore s'enorgueillir ſous la main toute-puiſſante qui va tomber ſur lui & le briſer ? Et qu'eſt-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort ? Qu'une lâcheté de déſeſpoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte

de vos jugemens, trouve plus aiſé de les mépriſer; & n'oſant eſpérer le ſalut, ſe fait un honneur affreux de ſe perdre?

Le PRINCE DE CONTY laiſſe paroître comme le Roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces ſentimens de trouble & de crainte, que tout homme doit à la nature & à la vérité; & tout Chrétien à la foi des jugemens à venir. Il ne veut ni impoſer aux autres, ni s'en impoſer à ſoi-même, ni ſe prêter une fauſſe vertu, ni ſe déguiſer ſes propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte; & la crainte opère l'amour, la réſignation & le ſalut. Dieu prend la place de l'homme dans ſon cœur; & qu'on eſt grand quand on l'eſt avec Dieu!

Dès ce moment, ſon œil fixé dans l'éternité ne la perd pas de vûe. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des paſſions eſt tout, n'eſt plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'uſage peu chrétien qu'il en a pu faire: nul retour vers l'Egypte, hors le ſouvenir des miſéricordes du Seigneur qui l'ont dé-

livré de son joug. Environné de Ministres saints, il marche comme le Tabernacle d'Israel, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; & la manne sacrée & le pain des Anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!) il le porte au-dedans de lui, & y trouve toute sa consolation & toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aigues, le corps exténué, & qui dépérit à chaque instant par la violence des maux & des remédes; il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de Philosophe; une ostentation, plutôt qu'une vertu: il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vû; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai; effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande: c'est la force de la foi; c'est la patience des Saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur & de force: *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.*

Is. 40. 1.

Voilà le Héros que forme la grace: voici le sage. Il appelle au secours de

ſa foibleſſe, la dernière force du Chrétien; la grace de l'Onction ſainte. On n'a pas beſoin de ces timides ménagemens, qui ſemblent ne propoſer au mourant les remédes de la foi, que comme le déſeſpoir de ſes maux; & de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'oſent lui montrer les ſecours de l'immortalité, & les ſources d'une vie meilleure. Le ſang de l'Agneau, qui coule par ces canaux ſacrés, loin de l'effrayer, fait ſa plus ferme eſpérance: il plonge avec une foi vive, les plaies de ſon cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur: *Et vous renouvellerez ſa jeuneſſe comme celle de l'aigle.* *Pſ. 101. 5.*

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoiſſance & de la nature. Il donne à ſes amis les dernières marques de ſa confiance & de ſa tendreſſe: il parle en père à des domeſtiques qu'il a toujours aimés comme ſes enfans: il charge un Prince pieux & illuſtre, de porter aux pieds du Roi les ſentimens de reſpect, d'attachement, de fidélité dans leſquels il a toujours vécu: enfin le Prince ſon fils eſt appellé.

»Mon fils, lui dit-il, je voudrois »vous avoir donné de meilleurs »exemples; & j'espère que si Dieu »m'avoit conservé la vie, je vous en »aurois donné. Souvenez-vous tou-»jours qu'il faut servir Dieu, lui être »fidèle & au Roi; & vivre en hon-»nête homme & en bon chrétien, »pour attirer les bénédictions du Ciel.

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, Prince, la seule espérance de votre auguste nom! & former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siécle, les sentimens & les vertus qui ont sanctifié sa mort.

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens; où la majesté du Dieu, qui est proche & qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'éléve au-dessus d'elle-même.
Prov. 4. 19. *La voie des Justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité.* Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir.

»Seigneur,

» Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, » appesantissez votre » main, redoublez vos coups, brisez-» moi, brûlez, coupez, détruisez ce » corps de péché ; je le livre à votre » justice ; réservez vos miséricordes » pour mon ame : perdez-moi dans le » tems, & me sauvez dans l'éternité.

Ce n'est plus la terreur des jugemens de Dieu, qui le saisit & qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme & qui le console. Et lorsque le Ministre sage & éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséri-* Ephes. 2. *corde, poussé par l'amour extrême dont* 4. 5. 6. *il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jesus-Christ, ressuscité avec lui, & fait asseoir dans le Ciel :* sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi & de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, & se tournant vers le Ministre

ſacré : » Si l'on pouvoit comprendre, » ajoûte-t-il, l'état où l'on ſe trouve » dans ces derniers momens, on ver» roit bien qu'il n'y a de reſſource » pour l'homme que dans la Religion.

A ces mots, la langue ſe refuſe à la foi qui l'anime : les forces manquent ; la parole ceſſe ; mais ſon cœur parle toujours à Dieu : mais ſon ame plus pure & plus libre, à meſure que le corps terreſtre qui l'appéſantit ſe diſſoud, l'invoque, l'appelle, le ſupplie, l'adore, le loue, le poſſéde déja, & ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! ſera-t-elle fruſtrée de ſon deſir ? Vous refuſerez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons & de lumières, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas ſe réunir à leur ſource ? Tant de larmes verſées ſur ces chères cendres, n'achéveront-elles pas de les purifier ? Les gémiſſemens de ſa foi & de ſa pénitence, ſeront-ils montés en vain devant votre Trône ? Le ſang de l'Agneau qui crie vers vous, & qui coule ſur l'autel par les mains d'un Pontife fidèle, *

* *M. de la Berchère, Archevêque de Narbonne.*

ne se fera-t-il pas entendre ? Ne vous sollicitерez-vous pas vous-même en sa faveur ? Vous le sauverez, grand Dieu ! vos promesses s'accompliront, & son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez, Grands, & instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talens, le nom, la sagesse, les lumières ; qu'on le trouve vain & frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événemens, paroît alors vuide sans Dieu, & digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut ! qu'on méprise les lumières & les connoissances qui n'ont pas donné la science des Saints ! Dieu paroît tout alors, & l'homme sans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grace. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talens, les titres ne lient qu'au tems, à un nuage qui se dissipe ; au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le

marbre & ſur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu! ne ſont écrits que ſur la pouſſière:* un
Jerem. 17. 12. ſouffle léger va les effacer: *Recedentes à te in terra ſcribentur.*

L'immortalité n'eſt que pour le Juſte: les noms ſeuls écrits dans le Livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde paſſera avec le monde: vous ſeul, ô mon Dieu! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous ſeul; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours poſſéder; qui ne s'appuye que ſur ce qui ne peut
Pſ. 23. 4. manquer; *qui n'a pas reçu ſon ame en vain*; qui ne vit pas au hazard, & qui des jours de ſa vie mortelle, ſe forme inſenſiblement le jour de l'éternité.

Ainſi ſoit-il.





ORAISON FUNEBRE
DE MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN.

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Erunt accepta opera mea..... & ero dignus ſedium patris mei.

Je plairai à votre peuple, par la douceur de ma conduite, & je ſerai digne du Trône de mon Père. Sap. 9. 12.

AINSI jugeoient les Grands & le peuple : ainſi eſpéroient-ils de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR, LOUIS, DAUPHIN. Nos jugemens étoient juſtes: ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte;

c'eſt l'amour qui les avoit formés. Nos eſpérances étoient bien fondées: le préſent nous répondoit de l'avenir; & tout ce que nous avions vû d'humain & de bienfaiſant dans ſa vie privée, nous faiſoit par avance l'hiſtoire de ſon régne.

Mais, ô Dieu! vous nous l'aviez donné, & vous nous l'avez ôté: vous l'aviez accordé à nos vœux; vous le refuſez à nos crimes: vous l'aviez formé pour le bonheur de la France; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit ſi cher: ſa vie a paſſé comme un nuage;* & ſa mort confond nos jugemens, renverſe nos eſpérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Job. 30. 15.

Quels fléaux réſervés dans les tréſors de ſa colère, pour inſtruire & châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber ſur ſon peuple? *Nous attendions la paix:* le Roi ſacrifioit ſa gloire, ſes intérêts, ſa tendreſſe à nos deſirs; *il étoit pacifique avec ceux qui haïſſoient la paix:* elle s'éloigne encore de nous; *& voilà encore la fureur & la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue ſtérilité: la maladie & la mort ont répandu le

Jerem. 14. 19.

Pſ. 119. 7.

deuil dans nos villes : nous avons vû tomber les cédres même du Liban. Trois Princes du Sang royal (1), dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure encore ; à leurs augustes Enfans, à leurs Epouses désolées ; & en rendant des devoirs lugubres & religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugemens du Seigneur & la vanité des choses humaines. Enfin le Fils & l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtimens de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous ?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès (2) : il chante des chants de joie & de victoire : & la France, la portion la plus pure de l'Eglise ; la région de la vérité & de la lumière ; une Nation choisie, & dont le Roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux & tous les autels étrangers ; la France gémit, son Prince lui est enlevé, & le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

(1) *M. le Prince, M. le Prince de Conty, M. le Duc.*
(2) *Bataille d'Hochstet.*

Qu'avons-nous donc fait ? & comment cette désolation eſt-elle arrivée en Iſraël ? Nous avons abandonné le Seigneur, & il nous a affligés. Nous ne ſommes pas retournés à lui dans notre affliction, & le Prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, ſi en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, ſi ce dernier malheur eſt encore pour nous une leçon inutile ?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfans de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne ſont qu'un jeu & un amuſement puérile ? Tournerons-nous en ſpectacle nos propres malheurs ? & la leçon la plus terrible de la foi, ne ſera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie ?

A la vûe de ce tombeau, où toute la grandeur humaine eſt devenue cendre & pouſſière, nos jugemens & nos eſpérances ſur les choſes d'ici-bas, ſont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enléve un Prince

doux & bienfaiſant ; nous le jugions digne du trône des Rois ſes Ancêtres ; nous en eſpérions des jours tranquilles & fortunés : voilà le ſujet de nos larmes. La mort confond nos jugemens, nos eſpérances, & ne change point notre cœur : voilà le ſujet de nos inſtructions.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature & de la tendreſſe ; & en offrant les prières de l'Egliſe, & le ſacrifice d'expiation, pour ces cendres chères & auguſtes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugemens & de la vanité de nos eſpérances. C'eſt-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui paſſe n'eſt rien, & ne trouvons digne de notre eſpérance que ce qui ne paſſe point.

LES hommes parlent tous les jours ſur le néant des choſes humaines, le langage de la foi & de la vérité ; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le monde n'eſt rien ; & nous ne vivons que pour le monde. Sages ſeulement dans les diſcours ; inſenſés dans les œuvres : phi- I. PARTIE.

loſophes dans l'inutilité des converſations; peuple dans tout le cours de notre conduite : toujours éloquens à décrier le monde ; toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons le genou avec la multitude, devant l'Idole que nous venions de fouler aux pieds; & à nos mépris ſuccédent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, eſt toujours grand pour nous : ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité où notre cœur aſpire : ce qu'il vante, eſt la ſeule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux; & que cette cérémonie de Religion & de triſteſſe, confonde la vanité de nos jugemens, & nous rappelle de l'erreur des ſens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroiſſoit raſſemblé dans le Prince que nous pleurons. Une naiſſance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-deſſus de tous les autres noms : un Sang qui prend ſa première ſource dans le trône, & qui coule ſans interruption depuis tant de ſiécles, & par tant de Souverains : une Maiſon auguſte, qui a vû naître toutes les au-

tres ; qui a donné naiſſance à nos hiſtoires ; qui compte parmi ſes titres domeſtiques, tous les monumens qui nous reſtent des régnes les plus éloignés ; & qui ſeule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de Maiſons ſouveraines qui ont péri, ſemble être, comme celle de Noé, la ſeule dépoſitaire de toute la gloire des ſiécles paſſés, & de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Teſtamenta ſæculi poſita ſunt apud illum.* Eccli. 44. 19.

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN ; l'enfant de tant de Rois, l'héritier de la gloire de tant de ſiécles ; ajoûtez encore, le fils de Louis le Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuſe à la Nation : *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.* Pſ. 71. 3.

L'Eſpagne ſe conſoloit de ſes pertes, en donnant à Louis une Princeſſe pieuſe, qui venoit partager avec lui ſon trône & ſes victoires. La France ſortie des troubles inſéparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le Roi, ſes eſpérances & ſa gloire. Nos Troupes aguerries par nos pro-

pres dissensions; de grands Généraux formés, & en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre: les finances rétablies par les soins d'un Ministre habile; la licence changée en régle; les anciennes maximes presque oubliées, rappellées à leur premier esprit; les arts déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat & leur vigueur; les Lettres que nos troubles & nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les tems, & qui jusques-là n'avoient paru que successivement de siécle en siécle, ou de régne en régne parmi nous, devenus communs, & se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un régne déja si glorieux; l'Etat, comme le Roi, dans une jeunesse vive & florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le DAUPHIN est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la Monarchie, le lien de la succession royale, l'Enfant de la gloire & de la magnificence.

Nos ſuccès croiſſent avec lui: ſes jours ne ſont plus comptés que par les victoires d'un Père triomphant: chaque ſaiſon vient mettre aux pieds de ſon berceau royal des trophées & des dépouilles: les merveilles ſe multiplient, l'abondance embellit le dedans du Royaume, tandis que la valeur en recule les frontières: la pompe des Maiſons royales répond à la grandeur du Roi: de ſuperbes édifices ſortent en un inſtant, comme par enchantement, du ſein de la terre: l'ouvrage de pluſieurs ſiécles devient l'ouvrage de quelques mois: la ſtérilité des lieux ſe tourne en ornement; & le Roi de retour de ſes campagnes, après avoir vaincu ſes ennemis, vient ſe délaſſer chez lui à vaincre encore la nature. Ce ſont les bienfaits de Dieu que nous rappellons, & ſi nous les euſſions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant ſortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur: un naturel heureux commençoit à ſe montrer: les qualités héroïques du Roi, la piété de la Reine, formoient déja ce mélange de douceur & de majeſté,

qui fit toujours ſon caractère, & ces belles eſpérances, qui n'attendoient plus que le ſecours des maîtres.

Mais quel ſoin que celui d'être chargé de former la jeuneſſe des Souverains; de jetter dans ces ames deſtinées au trône, les premières ſemences du bonheur des peuples & des Empires; de régler de bonne-heure des paſſions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inſpirer des vertus, qui doivent être, pour ainſi dire, les vices & les vertus publiques; de leur montrer la ſource de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice; en un mot, d'en former des maîtres & des pères, de grands Rois & des Rois chrétiens? Quel ouvrage! mais quels hommes la ſageſſe du Roi ne choiſit-elle pas pour le conduire?

L'un (1), d'une vertu haute & auſtère ; d'une probité au-deſſus de nos mœurs ; d'une vérité à l'épreuve de la Cour ; Philoſophe ſans oſtentation ; Chrétien ſans foibleſſe ; courtiſan ſans paſſion ; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienſéances ; l'ennemi du faux ; l'ami & le protecteur du mérite ; le zélateur de la gloire de la Nation ; le cenſeur de la licence publique ; enfin un de ces hommes, qui ſemblent être comme les reſtes des anciennes mœurs, & qui ſeuls ne ſont pas de notre ſiécle.

L'autre (2), d'un génie vaſte & heureux ; d'une candeur qui caractériſe toujours les grandes ames & les eſprits du premier ordre ; l'ornement de l'Epiſcopat, & dont le Clergé de France ſe fera honneur dans tous les ſiécles ; un Evêque au milieu de la Cour ; l'homme de tous les talens & de toutes les ſciences ; le Docteur de toutes les Egliſes ; la terreur de toutes les ſectes ; le Père du dix-ſeptiéme ſiécle, & à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers tems, pour avoir été la lumière des Conciles, l'ame des

(1) *M. le Duc de Montauſier.*
(2) *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*

Pères assemblés, dicté des Canons; & présidé à Nicée & à Ephése.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, & qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du Prince qui doit régner, ne nous avoient appris que la France ne fait guères de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles: l'amour multiplioit les éloges: la politesse du siécle les rendoit dignes de passer à la dernière postérité: les Etrangers venoient des Isles les plus éloignées, mêler ici avec nous, leur admiration & leurs hommages. Et que sai-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux, nos trésors & notre magnificence, 4. Reg. 20. 13. comme le Roi des Juifs aux Envoyés de Babylone, & trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de tems ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie

(1) *M. le Duc de Beauvilliers; M. de Fénélon Archevêque de Cambray.*

qui nous assemble, dissipe le phantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène & la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, & la fiction des titres ; & le Souverain comme l'esclave, est rendu à son néant & à sa première bassesse. Les dons de la grace tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité ; & dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit & n'est plus ; une vertu obscure qui nous lioit à Dieu, sort éclatante de nos cendres, & méne le Juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu ! seront seuls grands, parcequ'ils le sont devant vous, & qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* *Judith.* 10. 16, 19. Fausse idée de grandeur ! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort ; & vous avez pourtant toujours été, & vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environ-

ne aura-t-il quelque chose de plus réel. Ecoutons, mes Frères, & détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le Prince, pour qui nous prions, devoit l'être. La tendresse du Roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce Monarque si glorieux, en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires, qui faisoit venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la Royauté, & des maximes de la vertu & de la sagesse. Les Héros peuvent être des pères tendres; & rougir des sentimens de la nature & de l'humanité, comme d'une foiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur, & montrer en même-tems qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du Prince s'avancent, & la tendresse du Roi se change en amitié : ce Fils si cher devient un ami fidèle. MONSEIGNEUR est associé aux secrets du gouvernement, & au mystère des Conseils; de ces Conseils impénétrables, dont la sagesse & le secret faisoient alors la force & la sûreté de la Monarchie, la terreur &

l'admiration de toute l'Europe. Le Roi décharge dans ſon ſein le poids de ſes penſées, & les ſoucis mêmes de la proſpérité & de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'uſage de la confiance ; & MONSEIGNEUR devient le collégue de l'Empire, plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'aſſurer la ſucceſſion dans la Maiſon royale ; & donner, par un mariage auguſte, des Princes à la France & de nouveaux appuis au trône ? Une Maiſon, de tout tems alliée à la Couronne, nous fournit une Princeſſe féconde & ſpirituelle. Mais la Bavière ne ſe donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux Princes (1) croiſſoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu ! à leurs peuples, qui les demandent : le tems eſt venu ; & peut-être les conduiſez-vous, par ces voies de dépouillement & d'oppreſſion, à de plus grandes & de plus hautes deſtinées.

(1) *Les Electeurs de Bavière & de Cologne retirés en France.*

Quels furent nos chants de joie; quand de ce mariage ſacré, nous vîmes naître le premier Prince (1) que nous admirons aujourd'hui? Nous liſions dans l'avenir: nous voyions de loin une jeuneſſe ſainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu & pour les peuples, un eſprit pour les grandes choſes; la piété d'un David; la ſageſſe & l'élévation d'un Salomon; la clémence & l'humanité d'un Joſias; des lumières & des vertus. Et que nous ſommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce Temple (2) ancien & auguſte, le monument éternel de la piété de ſaint Louis, dont il nous rappelle ſi parfaitement tous les jours l'hiſtoire & les exemples!

Quel don pour la France! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuiſés. La fécondité continue dans la Maiſon royale: MONSEIGNEUR devient le père de deux autres Princes (3); & ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événemens.

L'Eſpagne, de tout tems jalouſe de

(1) *Le Duc de Bourgogne.*
(2) *La Sainte-Chapelle de Paris.*
(3) *Le Duc d'Anjou & le Duc de Berry.*

notre gloire, & qui autrefois avoit voulu nous donner des Maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent: les mesures d'une Maison rivale se tournent contre elle: les desseins de Dieu s'accomplissent: la Castille devient le patrimoine d'un fils de France: les anciennes jalousies cessent: les deux Nations se réunissent. Semblables à deux vaillans rivaux, lesquels après avoir long-tems combattu, & tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime & d'amitié qui les unit; & qui employent les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici? L'enfer se déchaîne; les tems de paix sont abrégés; les jours mauvais recommencent: le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle; les deux Couronnes réunies dans la même Maison, répandent la discorde & la fureur dans toute l'Europe. Les Rois des environs, allarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israel, s'entredisent, comme autre-

fois les Rois de Canaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, & engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in noſtris finibus commorantur.* Ils ne voyent pas que notre entrée eſt pacifique, & que nous ne voulons que nous mettre en poſſeſſion de la terre que le Seigneur a promiſe à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume : les Nations conjurées fondent ſur nous : Dieu ſemble même abandonner ſon peuple : il ſemble oublier que l'union des deux Monarchies eſt ſon ouvrage. Nous aurions attribué nos ſuccès à notre puiſſance : il nous affoiblit ; mais c'eſt pour devenir lui ſeul notre bouclier & notre victoire. Les intérêts & les paſſions humaines ne prévaudront pas contre les deſſeins de Dieu. Le ſang de Blanche de Caſtille demeurera ſur le trône : le ſceptre ne ſera point ôté de la maiſon de Juda : Dieu qui fait les Rois, ſaura les protéger. Nos proſpérités & l'orgueil qui les accompagne, l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Num. 22. 4.

Déja le jour arrive : Dieu ſort du nuage où il s'étoit caché ; & je le vois

qui recommence à ſe montrer à nous. Les ſuccès ſont rendus au bon droit : l'Arragon nous venge du Brabant : le Chef de la ligue eſt frappé, & il n'eſt plus (1). Ne chantons pas des chants d'allégreſſe ſur ſon tombeau, nous qui pleurons une perte ſemblable. Le deuil de nos ennemis ne ſera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La religion ne ſait pas ſe réjouir de la mort d'un Souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Egliſe perd toujours un Céſar. Nous ſouhaitons ſeulement des jours plus heureux pour les peuples : nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Deſcendez donc, fille du Ciel ! don du Très-haut ! Que les deux Princes, que l'Egliſe vient de perdre, réunis dans le ſein de Dieu ; & ayant dépouillé avec le corps terreſtre, les intérêts & les animoſités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils ſoient devant Dieu les Miniſtres & les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être juſqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité ſoit conclu dans les tabernacles éternels en préſence des

(1) *Mort de l'Empereur Joſeph, arrivée en même tems que celle de* MONSEIGNEUR.

anges tutélaires des Nations, & apporté par eux ſur la terre ! Que la mort des deux Princes, qui finit tout pour eux, finiſſe auſſi nos diſſenſions & nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte ces deux illuſtres Victimes ! Que leurs cendres ſacrées mêlées enſemble ſoient répandues ſur les deux peuples en ſigne d'alliance; & qu'un malheur commun devienne la ſource d'une joie commune! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos deſirs, & les deſirs ne conſultent pas toujours l'ordre des tems. Ne hâtons pas le triſte ſpectacle de la mort du Prince que nous pleurons, & rentrons dans notre ſujet.

Que paroiſſoit-il manquer au bonheur d'un père tendre comme MONSEIGNEUR, ſi le bonheur étoit donné ſur la terre ? L'amitié du Roi, l'amour des peuples, les plus grandes eſpérances du Prince ſon fils, que la loi du Royaume & l'ordre de la naiſſance, mais plus encore, qu'une prédilection ſingulière de Dieu ſur la France, nous deſtine : le Prince ſon ſecond fils ſur le trône d'Eſpagne, & maître de la plus vaſte Monarchie de l'Europe; ſon autorité affermie con-

tre

tre les efforts d'un concurrent, par un Succéſſeur (1) que Dieu donne à ſa couronne, & par la fidélité inouie de ſes peuples.

Prince heureux devant les hommes! Mais qu'eſt aux yeux de la foi le bonheur humain? Que dure-t-il? & dans ſa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel & d'amertume? Quel privilége ont ici les Princes au-deſſus du peuple? Tout ce qui les environne, les rend-il heureux? Helas! tout ce qui eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors; le dedans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à deſirer, c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur; & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur, qui l'attend & qui le deſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe. Les chagrins montent ſur le trône, & vont s'aſſeoir à côté du Souverain: la félicité les rend plus amers. Le monde étale des proſpéri-

(1) *Naiſſance du Prince des Aſturies.*

tés; le monde ne fait point d'heureux. Les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas. Quel eſt donc l'homme heureux ſur la terre? C'eſt l'homme qui craint le Seigneur; c'eſt le Juſte qui n'eſt pas de ce monde; c'eſt un cœur qui ne tient qu'à Dieu, & à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terreſtre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout tems dreſſé des autels, n'eſt encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au Prince que nous regrettons. Une tréve long-tems deſirée alors de nos ennemis, venoit de déſarmer toute l'Europe. Le Roi au milieu de ſes ſuccès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui ſont toujours *le prix du ſang & le péril des ames :* quand du fond de la Hollande ſort un nouveau vaſe (1) de la colère du Seigneur, deſtiné de Dieu pour détrôner les plus ſaints Rois, & être l'inſtrument de ſes vengeances ſur les

(1) *Le Prince d'Orange.*

Royaumes & ſur les peuples : un Prince profond dans ſes vûes ; habile à former des ligues & à réunir les eſprits ; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le ſecret du cabinet, qu'à la tête des armées : un ennemi que la haine du nom François avoit rendu capable d'imaginer de grandes choſes & de les exécuter ; un de ces génies qui ſemblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples & les Souverains ; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être Roi.

Il parcourt en ſecret toutes les Cours d'Allemagne : il réunit toute l'Europe en faveur de ſon uſurpation. Le Roi demeure ſeul défenſeur des droits ſacrés de la Royauté : la cauſe de tous les Souverains protégée, arme tous les Souverains contre lui. L'orage eſt prêt à fondre ſur nous : le Roi le prévient : déja MONSEIGNEUR, à la tête d'une armée triomphante marche vers le Rhin. C'étoit alors la deſtinée de la France, de prévenir par nos conquêtes, les meſures & les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, eſt le prix des premières armes du Fils de Louis.

Le Rhin encore effrayé du fameux paſſage du Roi, reconnoît dans le Fils, la gloire & la valeur rapide du Père. Manheim, Frankendal, & tant d'autres places, ſuivent la deſtinée de Philisbourg. Le jeune Prince ne trouve rien qui l'arrête: il ſoutient par ſon intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre: il leur rend tout poſſible par ſon humanité & par ſes largeſſes: il ne connoît pas le péril: il veut tout voir de ſes yeux, & tout animer par ſes ordres; & nous en ferions ici honneur à ſa mémoire, ſi la valeur étoit un éloge pour les deſcendans de Charlemagne & de ſaint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos ſuccès firent éclater par tout la guerre déja rallumée dans les cœurs: le feu qui couvoit, s'embraſe & ſe répand par-tout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le Maréchal de Luxembourg nous conſoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condés & des Turennes. MONSEIGNEUR y vole: l'armée ſous ſes ordres déconcerte, par une marche inouie, les deſſeins des ennemis: nos troupes, comme celles que

vit le serviteur du Prophéte, se trou- 4. Reg. 6. 17.
vent par un soudain enchantement,
de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés ; & si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatans font parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas ! que sont les Héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires ? Leur vie est pleine de grands événemens qui passeront dans nos histoires, & vuide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le Livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité ; ont-ils vécu pour l'Eternité ? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; & le Seigneur ne les connoît pas ; *parce-* 2. Tim.
qu'il ne connoit que ceux qui lui appar- 2. 19.

tiennent. Ils ont remporté des victoires; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, & celles que le Juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès & leur valeur héroïque; & souvent leurs succès ont été des crimes, & peut-être l'injustice seule en a fait des Héros. On leur a dressé des statues & des monumens superbes: mais ce ne sont-là que les monumens de la vanité; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu! dans votre Cité éternelle*, & la ressemblance seule de Jesus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem: *In civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges*. En un mot, ils ont été les hommes du siécle présent; seront-ils les hommes du siécle à venir? L'histoire des Conquérans sera effacée: l'histoire des Justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'Eternité. Les passions, qui forment les guerres & les Héros, seront détruites avec le monde; les vertus, qui font les Saints, ne périront jamais.

Ps. 72. 20.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Frères. Ne nous refusons pas à la patrie: la Religion n'autorise

pas la pareſſe; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'Etat: mais ſouvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute ſa gloire, comme nous le verrons à la mort, & comme l'a vû ſans doute dans ce moment, le Prince que nous pleurons. Etudions ſur ce tombeau la terreur de la puiſſance & de la majeſté de Dieu, & le néant de toutes les choſes humaines; & que la mort d'un Prince, que la naiſſance avoit fait ſi grand, & que ſon caractère de bonté avoit rendu ſi aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugemens, confonde encore la vanité de nos eſpérances.

II. PARTIE.

SI le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition préſente; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs: l'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource & ſa ſéduction la plus inévitable: il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de tous ſes bienfaits.

Achevons de nous inſtruire.

Ephes. 5. 9. *Les fruits de la lumière*, dit l'Apôtre, *ſont la bonté, la juſtice, la vérité*; & ces fruits lumineux ne brillèrent dans le Prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos eſpérances, en juſtifiant l'excès de notre douleur & de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un Prince, c'eſt d'être bon; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain; la bonté fait le bonheur de ſes peuples: les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs: c'eſt pour lui qu'il eſt conquérant; c'eſt pour nous qu'il eſt bon: & la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Eſprit de Dieu, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France ſe renouvelle: la plaie ſe rouvre: l'image de MONSEIGNEUR reparoît: les larmes publiques recommencent: & il eſt mal aiſé de rappeller tout ce que nous avons perdu, ſans aigrir & renouveller toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas ſeulement une de

ſes vertus : c'étoit ſon fonds ; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *& ſortie avec lui du ſein de ſa mère.* Job. 31. 18.

Une bonté toujours acceſſible. Il faut étudier les momens favorables pour aborder les Grands ; & le choix des tems & des occaſions, eſt la grande ſcience du courtiſan. Ici, tous les tems étoient les mêmes ; & l'habileté du courtiſan ne trouvoit pas plus d'accès & d'affabilité, que la ſimplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne ſentoit point en l'approchant ces inquiétudes ſecrettes que forme le ſuccès douteux de l'accueil : la bonté ſe montroit d'abord avant la majeſté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à ſa douceur, on ſentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'inſtant des titres de ſouveraineté plus glorieux que ceux que donne la naiſſance. C'eſt l'amour qui fait les Rois : la naiſſance ne donne que les Couronnes ; c'eſt l'amour qui forme les ſujets.

Une bonté ſenſible à l'amour des peuples pour lui. Les Princes ne ſavent pas toujours goûter le plaiſir

d'être aimés : ils n'eſtiment pas aſſés les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoiſſent pas aſſés le prix des cœurs ; & le long uſage des adulations les rend inſenſibles à la véritable tendreſſe.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples; & il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant ſe montrer au milieu de cette ville régnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui ; la tendreſſe publique ſe ranimer ; le peuple oublier ſes misères, & ne plus ſentir que le plaiſir de voir un ſi bon Maître !

Rappellez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon Prince. Hélas ! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour oſe tout. Le peuple, oui le peuple le plus bas & le plus obſcur, court aux pieds du Trône ; & les portes auguſtes de la gloire & de la majeſté, s'ouvrent à l'amour : c'eſt un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon Prince. MONSEIGNEUR ſe laiſſe voir (1) : cette foule

(1) *Les Halles de Paris députent ſix des principales Harangères, qui viennent à Verſailles féliciter* MONSEIGNEUR *ſur ſa convaleſcence, & il veut qu'elles s'approchent de ſon lit.*

obſcure approche du lit de ſa douleur : il ne paroît rendu à la vie que pour ſe rendre à ſon peuple : il reſpecte dans ces démonſtrations populaires, l'amour de la Nation : il croit qu'un Prince, quelque grand qu'il puiſſe être, eſt toujours honoré d'être aimé ; & eſſuye, en ſe montrant, des larmes, toujours plus ſincères dans le peuple, parcequ'il ne ſait pas emprunter la douleur, & qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une Nation, dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ſes maîtres ; qui compte un ſeul de leurs regards comme un bienfait ; & qui dans le tems même de ſes misères les plus triſtes, n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus ſentir la douleur de ſes plaies, & oublier à l'inſtant ſes malheurs & ſes peines.

Une bonté ſage & éclairée. La bonté des Princes autoriſe ſouvent la malice des délateurs. Les meilleurs Rois, diſoit autrefois Aſſuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, ſont moins en garde contre les artifices des méchans. *Eſth. 16, 6.*

Les Cours sur-tout sont pleines de délations & de mauvais offices: c'est-là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer & se détruire: les haines & les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts: il n'y a de constant & de perpétuel, que le desir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs.
Jerem. 9. 4. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, & le frère supplante le frère*. Il semble qu'on soit convenu que la bonne-foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance: l'art de tendre des piéges n'y deshonore que par le mauvais succès: enfin la vertu elle-même souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embuches qu'on nous tend: l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune: & comme
Dan. 14. 12. dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout

paroît pour la divinité; en ſecret & par des voies ſouterraines, on reprend tout pour ſoi-même.

MONSEIGNEUR étoit bon; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations & des impoſtures: le détracteur ſecret ne trouvoit en lui qu'un ſilence d'indignation & de ſévérité. La langue empoiſonnée, loin de lui ſouffler le venin, s'infectoit toute ſeule elle-même: la malice retomboit toujours ſur l'homme méchant. On ſe perdoit en voulant perdre l'innocent: on ſe préparoit à ſoi-même la peine & l'ignominie qu'on lui avoit deſtinée. Il banniſſoit de ſon cœur ces ennemis publics de la ſociété, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le diſoit ſouvent, que les méchans ne décrient pas leurs ſemblables, & que l'impoſture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté univerſelle. Bon pour ſes amis: capable d'attachement & de tendreſſe; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé; ne connoiſſant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des Princes, & n'u-

ſant pas du privilége des Grands, qui eſt de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-tems. Bon père : partageant avec les Princes ſes enfans, la douceur & l'innocence de ſes plaiſirs ; ne leur montrant ſon autorité que dans ſa tendreſſe ; ſenſible à leur gloire, plus ſenſible encore, ce ſemble, à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux ; & ne leur faiſant ſentir d'autre contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces momens d'humeur ſi ordinaires à ceux que rien n'oblige à ſe contraindre : plus on le voyoit de près, plus on ſentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami ; entrant dans tous les beſoins des ſiens ; croyant qu'un Prince n'eſt jamais plus grand que lorſque c'eſt la bonté qui l'abaiſſe ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; perſuadé que les Princes ne ſont nés que pour le bonheur des autres hommes ; & ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être ſeul.

Grand Dieu ! quelles eſpérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puiſ-

que sa course a été si rapide & si précipitée ; mais la mort des bons Princes est toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Frères. La Nation espéroit tout d'un si bon Prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient sur sa bonté & sur son amitié, des vûes sûres & particulières d'élévation & de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un phantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vûes, sans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets : nous nous faisons un nouveau plan de Cour & de mesures : nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent sans cesse, & nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'ave-

nir. Tout nous désabuse du monde, & rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale; & la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de MONSEIGNEUR que la bonté: *In omni bonitate, & justitiâ.* Ephes. 5. 9.

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce Prince, de sa soumission tendre & respectueuse pour le Roi? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos pères; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux; quand ce respect ne seroit pas né avec nous, & formé, pour ainsi dire, avec notre cœur; quel père, quel Roi, est ici offert à la tendresse & à la piété filiale de MONSEIGNEUR! un Roi, la gloire & le modèle de tous les Rois: un père, le plus tendre & le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfans des Grands, que dans ce-

lui des autres hommes : ils regardent les ſentimens du ſang & de la nature, comme le partage du peuple : l'ambition prend chés eux la place de la tendreſſe : leurs pères deviennent ſouvent leurs rivaux. Les hiſtoires des ſiécles paſſés & du nôtre, ſeront toujours ſouillées de ces triſtes exemples ; & David, ce père ſi tendre, ce Roi ſi grand & ſi glorieux, ne laiſſa pas de trouver un Abſalom.

Le reſpect perpétuel & ſincère de MONSEIGNEUR pour le Roi, n'a peut-être point d'exemple, non-ſeulement dans l'hiſtoire des Princes, mais encore dans celle des hommes d'une deſtinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus ſa ſoumiſſion ſembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde preſque comme la vieilleſſe des Rois, on ne l'a jamais vû ſe laſſer un inſtant d'être ſujet. Content de voir couler ſes plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ſes deſirs ne montèrent plus haut ; & né pour régner, il n'a jamais penſé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ſes volontés ſur celles du Roi ; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître ; formant ſes

goûts & ses desirs sur les siens; respectant ses vûes & ses destinations; & par-là, de peur de les gêner, réservé même à demander des graces: apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix & aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils & des secrets de la Royauté; à ne pas s'élever au-dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance & de vanité, devant lequel ils osent citer les Rois de la terre; & à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espéce de religion & de silence.

Les vûes du Roi sur MONSEIGNEUR lui paroissoient toujours le seul parti qu'il eût à prendre: volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appelloient; reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur & l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'Etat le demandoit. Toujours entre les mains du Roi, & toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens: la vie des Princes leur paroît vuide & obscure, & ne les frappe plus dès qu'ils

n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires & ausquelles souvent ils n'ont prété que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, disoient ces enfans de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatans passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siécle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats; qui renversent l'ordre des successions & de la nature ; qui portent par-tout la misère, l'horreur, la confusion, & qui ne ménent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces; & sans doute que les occasions seules en manquèrent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que

Gen. 12. 4.

S. Ambr. de vita Jacob. ce qu'on devoit être! *Grande eſt aliquem intra ſe tranquillum eſſe & ſibi convenire.*

Non, mes Frères, la façon de penſer de la plupart des hommes eſt là-deſſus digne d'étonnement : il ſemble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples & à la tranquillité des Empires, & qu'il nous faut pour le ſuccès de ces diſcours, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR, fut un reſpect & une ſoumiſſion conſtante, & à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette ſoumiſſion lui coûta. Ce n'étoit pas ici ſeulement une vertu de raiſon : il ne donnoit rien aux égards & à la bienſéance ; il ne ſuivoit que les mouvemens de ſon cœur. Occupé ſans ceſſe de tout ce qui pouvoit plaire au Roi ; comblé de joie dès qu'il avoit ſû ſe ménager l'occaſion de lui plaire ; tranſporté lorſqu'il avoit l'honneur

de le recevoir à Meudon; plein d'inquiétudes aimables, & entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du Roi fût égal au sien, & paroissant plutôt un Courtisan empressé, qu'un Héritier de la Couronne.

L'espérance du trône, si douce & si capable d'étouffer les sentimens mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit Roi, la peine de sa témérité & de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, & si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devoit toujours obéir; & si la nature sembloit lui promettre des jours au-delà des jours du Roi, sa tendresse les abrégeoit; & on lui a souvent oui dire: *Que sa plus douce espérance étoit de compter que le Roi lui survivroit, & qu'il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses allarmes sincè-

res durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce Monarque. On auroit cru à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune & ses espérances. La Royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand Roi & d'un si bon père : content d'obéir pourvu que le Roi régnât.

La longue durée des jours devoit, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre ; & ses jours ont été
Is. 38. abrégés; *& il a cherché en vain le reste*
10. *de ses années.* Nous nous le promettions pour nos neveux, & il n'est plus même pour nous.

Quel fonds peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? Ce sont les reflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horison qui borne notre vûe; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, & ne croyant jamais pouvoir y atteindre :

chacun se promet une espéce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés : Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abbattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jetté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à tems pour le salut ; & le tems du salut est aujourd'hui, & nous mourrons avec le seul desir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit. La Religion du Prince, pour qui nous prions, a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du Roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu ; & la vérité avoit fait en lui une sainte alliance avec la bonté & la justice : *In omni bonitate, & justitiâ, & veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici sous l'artifice insipide des louanges, les foiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, & déplorons les fragilités de l'homme : n'excusons pas ce qu'il a condamné : & dans le tems

que l'Eglise offre ici la victime de propitiation, & que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas! qu'est-ce que la jeunesse des Princes? & les inclinations les plus heureuses & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? Nos chûtes se cachent sous l'obscurité de notre destinée: mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur? Ah! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce Prince, l'âge y eut plus de part que le cœur: l'occasion put le trouver foible; elle ne le rendit jamais vicieux; & le reste de ses jours passés depuis dans la régle, montrent assés que l'égarement n'avoit été qu'un oubli, &

qu'en

qu'en se rendant au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, MONSEIGNEUR pouvoit dire comme Salomon, qu'il avoit eu en partage une ame bonne, & un cœur tourné à la vertu : d'une droiture & d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce Courtisan chrétien, qui passa pour l'homme le plus vrai de son siécle. Religieux observateur de la bonne-foi, des sentimens d'honneur & de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zele. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; & en un mot, un de ces hommes dont chacun auroit voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître. *Sap. 8. 19.*

Plus MONSEIGNEUR étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes ! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise-foi de celui qui les donne, & de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, deviennent pour la postérité des censures

qui ne ſervent qu'à immortaliſer nos défauts véritables; & perſuadé qu'un bon Prince eſt toujours aſſés loué d'être aimé.

Mais juſqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juſte & charitable. Et de quoi n'eſt pas capable la bonté naturelle, quand elle eſt aidée d'un fonds de religion, & que la nature donne, pour ainſi dire, les mains à la grace?

Maiſon déſerte & déſolée, qui devenue ſans habitant, comme parle un Prophéte, pleurez votre ſolitude (1), & la gloire de vos anciens jours! vous n'oublierez jamais les pieuſes largeſſes de ce bon Prince: vos pauvres pleureront avec vous: la veuve & l'orphelin viendront vous redemander leur conſolateur & leur père: ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita; & leurs clameurs, en vous renouvellant ſans ceſſe le ſouvenir de ſa perte, vous renouvelleront auſſi l'eſpérance conſolante qu'il n'eſt perdu que pour le tems.

Ses largeſſes ſaintes n'autoriſoient

(1) *Meudon.*

pas l'oubli de ses devoirs religieux ; & il ne croyoit pas, comme la plupart des Grands, que toute l'Evangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les loix de l'Eglise. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des Grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vû se refuser même le morceau pris par oubli ; & comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

Et ce n'étoit pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de foiblesse que de foi ; c'étoit un cœur religieux ; c'étoit un fonds de piété sincere : tout ce qui appartenoit à la Religion, lui paroissoit grand : & c'est ce fonds de religion, qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les Grands, sur-tout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux, qui disent : *Quel est notre Dieu ?* & qui trop foibles pour le servir, croyent paroître forts, en faisant semblant de ne le pas connoî-

tre : ces hommes, qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne ſont impies que par oſtentation ; & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie ſécha toujours devant lui de honte & de confuſion. Il n'uſa de ſon autorité, que lorſqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : ſa douceur n'étoit plus qu'un courroux majeſtueux & digne d'un deſcendant de Clovis : c'étoit la force & la ſévérité, qui ſortoit du doux & du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'Héritier de la Couronne défendre, en défendant la Religion, le plus beau privilége qui illuſtre le trône de ſes Pères ; ne pouvoir ſouffrir que l'impie ôtât à la Maiſon de France le plus ancien patrimoine dont elle ſe glorifie ; & qu'il regardât le titre de la foi & de premier Roi chrétien, dont les Rois ſes ancêtres ſe ſont toujours honorés, comme un titre vain & une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les Souverains, qui doivent ſe ſouvenir que la

Religion aſſure leur autorité ; que l'incrédule, qui a ſecoué le joug de la foi, ſe déſacoutume bientôt du joug de l'obéiſſance ; que ceux qui ne connoiſſent point de Dieu, ne reſpectent pas plus les hommes ; & que les impies ſont toujours mauvais ſujets.

Ainſi la piété ſincère de ce Prince honoroit la Religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en étoit pas digne : vous ne le formiez que pour vous ſeul : il n'a régné que ſur les cœurs, & ſon autre régne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conſeils éternels : l'Ange d'enhaut, Miniſtre des deſſeins & des vengeances du Seigneur, vient marquer la maiſon du premier né : la plaie, qui afflige le peuple, entre juſques dans la maiſon du Prince, & le bien-aimé eſt frappé. Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Le peuple eſt tremblant ; la ville pleure ; les temples ſaints ſont les dépoſitaires de la douleur & de la crainte publique ; toutes les mains ſont levées au Ciel ; la Cour change en deuil ſa majeſté & ſa gloire. Un bon Prince eſt l'héritage

de chaque particulier, & chacun craint, parceque chacun doit perdre.

Le Roi touché du péril de MONSEIGNEUR n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, & se livre à sa tendresse: il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'Etat, & ajoûte au poison de la douleur, dont son cœur tendre & paternel est déja flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs : il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas! tout couvert de sa douleur, & de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes & ses incertitudes ? Il craint pour le Roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *si le Roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger ; & le danger du père devient l'unique dou-

leur du fils mourant. Quelle leçon domeſtique dans les ſiécles à venir, pour les deſcendans de cette auguſte Maiſon ! Et les hiſtoires doivent-elles moins immortaliſer ces exemples touchans d'humanité, que les victoires & les conquêtes, leſquelles n'ont ſouvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux Princes ſes fils, déja accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la ſéparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une Princeſſe auguſte (1), le lien & la joie de la Maiſon Royale, & qui donne ſi heureuſement pour l'Etat des Héritiers à la Couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grace, qu'il lui ſoit permis d'aller partager le péril. Mais la France ſe refuſe à leur tendreſſe: nous devions aſſés perdre, & il ne falloit pas tout riſquer.

Cependant tout flattoit encore nos eſpérances. Une douce ſécurité ſemble toujours précéder les grands malheurs: plus on doit perdre, plus on eſpère. Les apparences du mal ne

(1) *Adélaïde de Savoye, Duchcſſe de Bourgogne.*

sembloient annoncer qu'un danger ordinaire: les conjectures de l'art, que l'affection & l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos desirs: le coup de foudre qui alloit éclater, se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur: hélas! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances: *la parole de mort étoit sortie de sa bouche, & elle ne devoit pas retourner à lui vuide.*

Is 55. 11.

Déja des présages douteux nous l'annoncent: le mal surmonte les remédes: le Prince paroît menacé de plus près: soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe: nulle impatience au milieu de ses douleurs: la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, & ce n'est pas de ses douleurs: il ne sent que le regret de ses fautes: il en trouve l'expiation dans sa patience & dans ses desirs. Une révolution soudaine l'accable: elle répand déja un nuage sur ses yeux, & arréte sur sa langue les paroles de pénitence &

de réconciliation : il tend, par des ſignes de douleur & de repentir, les mains à l'Egliſe ; cette Egliſe, dont il avoit toujours reſpecté les loix, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain myſtérieux qui fait les délices des Rois, & de laquelle ſa naiſſance le deſtinoit à être le protecteur. Sa langue déja immobile ſe délie enfin pour demander les graces des Sacremens ; ces graces dont il avoit toujours uſé avec tant de religion, & auſquelles les derniers myſteres de la Pâque l'avoient vû participer, avec des ſentimens de foi & de piété plus vifs & plus touchans que jamais, comme s'il eût preſſenti que cette Pâque devoit être la veille & l'appareil de ſa mort ; & qu'il ne boiroit plus de ce breuvage myſtérieux, qu'il ne le bût nouveau dans le Royaume du Pere céleſte.

Mais enfin la foi ſupplée au miniſtère des hommes. Le feu du ciel tout ſeul peut allumer, quand il le faut, le ſacrifice, & ſanctifier la victime : ſes deſirs fervens deviennent eux-mêmes la grace qu'il demande : il ne lui en a manqué que la conſolation : il en a eu l'effet & la vertu ; & nous en avons l'eſpérance.

Grand Dieu ! une ame ſi bonne & ſi religieuſe n'auroit-elle pas trouvé ouvert le ſein de vos miſéricordes éternelles ? Un Prince ſi fort ſelon le cœur des hommes, ne ſeroit-il pas ſelon votre cœur ? Recevez, Seigneur, le ſacrifice de nos larmes & de nos prières : regardez du haut du ciel ſur ces offrandes ſaintes : que le ſang de la victime, qui coule ſur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ; conſolez la piété d'un Roi & la douleur d'un père, qui ne demande plus que ſon fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguſte parle lui-même en faveur du ſang de ſaint
Pſ. 71. 1. Louis ! *Donnez votre juſtice au fils du Roi*, ſi ſes juſtices ſe trouvent défectueuſes : placez-le devant vous parmi ces ſaints Rois ſes ancêtres, qui occupèrent le trône que ſa naiſſance lui deſtinoit : que le livre éternel le faſſe rentrer dans la ſucceſſion des Charlemagnes & des ſaint Louis, dont il ſera exclu dans nos hiſtoires ; & rendez-lui dans le ciel la Couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât ſur la terre.

Ainſi ſoit-il.



ORAISON FUNÉBRE DE *LOUIS LE GRAND*, ROI DE FRANCE.

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, & præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt ante me in Jerusalem...... & agnovi quòd in his quoque esset labor, & afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire & en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jerusalem ; & j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avoit que vanité, & affliction d'esprit. Ecclesf. I. 16. 17.

DIEU seul est grand, mes Frères, & dans ces derniers momens sur-tout, où il préside à la mort des Rois de la terre : plus leur gloire & leur puissance

ont éclaté, plus, en s'évanouiſſant alors, elles rendent hommage à ſa grandeur ſuprême : Dieu paroît tout ce qu'il eſt ; & l'homme n'eſt plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le Prince dont le cœur ne s'eſt point élevé au milieu de ſes proſpérités & de ſa gloire ; qui, ſemblable à Salomon, n'a pas attendu que toute ſa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité, & affliction d'eſprit ; & qui s'eſt humilié ſous la main de Dieu, dans le tems même que l'adulation ſembloit le mettre au-deſſus de l'homme !

Oui, mes Frères, la grandeur & les victoires du Roi que nous pleurons, ont été autrefois aſſés publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événemens : les hommes ont tout dit, il y a long-tems en parlant de ſa gloire. Que nous reſte-t-il ici, que d'en parler pour notre inſtruction ?

Ce Roi, la terreur de ſes voiſins, l'étonnement de l'univers, le père des Rois ; plus grand que tous ſes Ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute ſa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le

monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit: ses ennemis ont envié sa puissance: les Etrangers sont venus des Isles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté: ses sujets lui ont presque dressé des autels; & le prestige, qui se formoit autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom: vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints Rois qui devoient gouverner vos peuples: vous l'aviez revêtu de grandeur & de magnificence. Mais ce n'étoit pas assés; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos Elus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations & par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des Cieux; mais il n'y a que l'affliction & la violence, qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes Frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siécles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vû toute la Race royale presque

éteinte : les Princes, l'eſpérance & l'appui du trône, moiſſonnés à la fleur de leur âge : l'époux & l'épouſe auguſte, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, & les cendres de l'enfant ſuivre triſtement & augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le Roi qui avoit paſſé d'une minorité orageuſe, au régne le plus glorieux dont il ſoit parlé dans nos hiſtoires, retomber de cette gloire dans des malheurs preſque ſupérieurs à ſes anciennes proſpérités ; ſe relever encore plus grand de toutes ces pertes, & ſurvivre à tant d'événemens divers pour rendre gloire à Dieu, & s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets paſſent devant nos yeux comme des ſcènes fabuleuſes : le cœur ſe préte pour un moment au ſpectacle ; l'attendriſſement finit avec la repréſentation ; & il ſemble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour ſe jouer dans l'univers, & nous amuſer plutôt que nous inſtruire.

Ajoûtons donc les paroles de la foi à cette triſte cérémonie, qui ſans cela nous prêcheroit en vain : racon-

tons, non les merveilles d'un régne que les hommes ont déja tant exalté ; mais les merveilles de Dieu ſur le Roi qui nous eſt ôté. Rappellons ici ſes vertus plutôt que ſes victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois ſur ſon trône, dans les jours de ſa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand, & par l'éclat inoui de ſon régne & par les ſentimens héroïques de ſa piété, deux réflexions ſur leſquelles va rouler ce devoir de Religion que nous rendons à la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV. DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : ne parlons de la gloire & de la grandeur de ſon régne, que pour en montrer les écueils & le néant qu'il a connu ; & de ſa piété, que pour en propoſer & immortaliſer les exemples.

I. PARTIE.

TOUT ce qui fait la grandeur des Rois ſur la terre, en fait auſſi le danger. Les ſuccès éclatans dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des ſentimens, & la majeſté

dans la perſonne : voilà tout ce que la vanité peut faire ſouhaiter aux Souverains ; & voilà auſſi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le Roi, pour qui nous prions, paſſa, pour ainſi dire, du berceau ſur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au Souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître les hommes, & que les hommes lui apprennent à ſe connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des Rois, & qui en formant leurs premières inclinations, ſemble former les deſtinées publiques, verſa de bonne-heure dans ſon ame ces grandes qualités qui ſuppléent aux inſtructions, & que l'inſtruction toute ſeule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les ſoins d'une Régente vertueuſe & d'un Miniſtre habile, LOUIS au ſortir de ces nuages, commence à ſe montrer à ſes peuples. La jeuneſſe, toujours plus aimable, ce ſemble, dans les Princes ; cet air grand & auguſte, qui tout ſeul annonçoit le Souverain ; la tendreſſe perpétuelle de la nation pour

ſes Rois, tout le rendit maître des cœurs, & c'eſt alors qu'un Prince eſt véritablement Roi, quand l'amour des peuples, ſi j'oſe parler ainſi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état floriſſant, qu'un nouveau régne ſemble toujours promettre aux Empires. Les diſſenſions civiles l'avoient plus aguerrie & purgée de mauvais citoyens, qu'épuiſée. Les Grands réunis aux pieds du trône, ne penſoient plus qu'à le ſoutenir. Les guerres étrangéres, & qui n'étoient encore que de Nation à Nation, occupoient la valeur de ſes ſujets, ſans accabler ſes peuples. Heureuſe ſi elle n'eût pas connu depuis toute ſa puiſſance; & ſi en ignorant combien il lui étoit aiſé de conquérir, elle n'eût pas ſenti dans la ſuite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'Infante d'Eſpagne avec LOUIS, venoit de ſuſpendre les anciennes jalouſies, que le voiſinage, la valeur, la puiſſance formoient entre les deux Nations. Les Pirénées qui les avoient vû tant de fois ſe diſputer la victoire, les virent mener en triomphe ſur les mêmes

lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un Souverain, que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux Empires, ne put encore réunir les cœurs.

La Régente ne survécut pas longtems à la joie d'une cérémonie, qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, & qui couronna sa glorieuse administration. Le grand Ministre, qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, & qui avoit sû sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vû peu auparavant expirer avec lui une autorité, que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

LOUIS se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une Nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets & du plus florissant Royaume du monde; avide de gloire; environné de vieux Chefs, dont

les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; & tandis que les Manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart, que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes devant lesquelles l'intrépidité Espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure Françoise; & LOUIS est sur le point de renverser en une Campagne, l'ouvrage lent & pénible de la valeur & de la politique d'un siécle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis, & plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute

l'Europe ſe ligue, & ſes forces réunies ne ſervent qu'à montrer la ſupériorité des nôtres : les mauvais ſuccès irritent nos ennemis, ſans les déſarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éterniſent : tant de ſang déja répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne ſont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munſter, Nimegues, Riſvic, où toute la ſageſſe de l'Europe aſſemblée promettoit de ſi beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les ſituations changent, & nos proſpérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vû des jours ſi brillans : elle s'étoit relevée autrefois de ſes malheurs : elle a penſé périr & écrouler ſous le poids de ſa propre gloire.

La terre toute ſeule ne ſembloit pas même ſuffire à nos triomphes. La mer encore gémiſſoit ſous le nombre & ſous la grandeur énorme de nos Navires. Nos Flotes, qui ſuffiſoient à peine ſous les derniers régnes pour mettre nos côtes à couvert de l'inſulte des Pirates, portoient par-tout au loin la terreur & la victoire. Les ennemis attaqués juſques dans leurs

Ports, avoient paru céder à l'étendart de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les Isles du Nouveau-Monde, avoient vû leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vû autrefois échouer sur ses côtes, la valeur de saint Louis & toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'azile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, & d'en chercher un aux pieds du trône de LOUIS.

Nous nous élevions de tant de prospérités, & nous ne savions pas que l'orgueil des Empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de LOUIS dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables: jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin: jamais tant de Généraux fameux; & pour ne parler que de ces premiers tems, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus sûr

du ſuccès; un Créqui, plus grand le jour de ſa défaite, que dans les jours de ſes triomphes; un Luxembourg, qui ſembloit ſe jouer de la victoire; & tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Gueſclins & les Dunois de notre ſiécle.

Mais hélas! triſte ſouvenir de nos victoires, que nous rappellez-vous? Monumens ſuperbes élevés au milieu de nos Places publiques, pour en immortaliſer la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorſqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Iſraélites, ce que ſignifient vos maſſes pompeuſes & énormes?
Joſ. 4. 6. *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?* Vous leur rappellerez un ſiécle entier d'horreur & de carnage: l'élite de la Nobleſſe Françoiſe précipitée dans le tombeau; tant de Maiſons anciennes éteintes; tant de mères point conſolées, qui pleurent encore ſur leurs enfans; nos campagnes déſertes, & au lieu des tréſors qu'elles renferment dans leur ſein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger; nos villes dé-

solées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant: vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes: *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du Ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphême, l'abomination, & toutes les horreurs qu'enfante la guerre: vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires: *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jesus-Christ? O glaive du Seigneur! levé depuis long-tems sur les peuples & sur les Nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini! usquequo non quiesces?* Vos vengeances, ô mon Dieu! ne sont-elles pas encore accomplies? N'aurez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste Enfant que vous venez d'établir sur la Nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'ir-

Jerem. 47. 6.

ritent? Regardez-le du haut du ciel, & n'exercez plus ſur nous des châtimens qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à multiplier nos crimes: *O mucro Domini! uſquequo non quieſces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & ſile.*

Un ſi long cours de proſpérités inouies, qui devoit un jour nous coûter ſi cher, éleva bientôt le Royaume à un point de gloire & de magnificence, où les ſiécles paſſés ne l'avoient pas encore vû. La France devint comme le ſpectacle pompeux de toute l'Europe. Que de Maiſons royales s'élevèrent, demeure ſuperbe de LOUIS, où toutes les merveilles de l'Aſie & de l'Italie reſſemblées, ſembloient venir rendre hommage à ſa grandeur! Paris comme Rome triomphante, s'embelliſſoit des dépouilles des Nations. La Cour, à l'exemple du Souverain, plus brillante & plus magnifique que jamais, ſe piqua d'effacer l'éclat des Cours étrangères. La ville l'imitatrice éternelle de la Cour, en copia le faſte. Les Provinces à l'envi marchèrent de loin ſur les traces de la ville. La ſimplicité des anciennes mœurs changea: il ne reſta plus de veſtiges de la modeſtie de nos pères, que dans leurs
vieux

vieux & respectables portraits, qui en ornant les murs de nos Palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens : la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornemens fut un des attributs de la Nation : la bizarrerie devint un goût : nos voisins mêmes à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chés nous le modèle ; & après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le régne de LOUIS. La navigation plus florissante que sous tous les régnes précédens, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un & de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes & en perfectionner les connoissances. Un Edifice célébre (1) s'éleva hors de nos murs, où en observant le cours

(1) *L'Observatoire.*

des aſtres & toute la magnificence des cieux, on marque au Pilote des routes certaines ſur la vaſte étendue de l'Océan ; & on apprend au Philoſophe à s'humilier ſous la majeſté immenſe de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces ſecours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richeſſes du nouveau monde. Hélas! ces nations inſulaires & ſimples, nous envoyoient leur or & leur argent, & nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglemens & nos vices.

Le commerce, ſi étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres & les collines qui les ſéparoient, virent réunir leurs eaux, & porter aux pieds des murs de la Capitale, le tribut & les richeſſes diverſes de chaque Province. Les deux mers, qui entourent & qui enrichiſſent ce vaſte Royaume, ſe donnèrent, pour ainſi dire la main ; & un canal miraculeux, par la hardieſſe & les travaux incompréhenſibles de l'entrepriſe, rapprocha ce que la nature avoit

ſéparé par des eſpaces immenſes.

Il étoit réſervé à LOUIS d'achever ce que les ſiécles précédens de la Monarchie n'auroient même oſé ſouhaiter : c'étoit le régne des prodiges : nos pères ne les avoient pas même imaginés, & nos neveux n'en verront jamais de ſemblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le régne de la paix, de la frugalité & de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire plutôt que de l'acheter au prix des vices & des malheurs, où elle nous a précipités !

Il eſt vrai que les ſoins de LOUIS, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume, ne ſe propoſoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les Nations, & qui raſſemble le choix, comme le rebut de nos Provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitans ſi différens de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un ſeul homme. La Police y ôta au crime la ſûreté que la confuſion & la multitude lui avoient juſques-là donnée. Au milieu de ce cahos régnèrent l'ordre & la paix ; & dans ce concours innombrable d'hommes ſi

inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du Magistrat.

Le Royaume entier changea de face comme la Capitale : la justice eut des loix fixes ; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du Juge, ou du crédit de la partie : des réglemens utiles, & qui deviendront la Jurisprudence de tous les régnes à venir, furent publiés : l'étude du Droit François & du Droit public, se ranima : des Sénateurs célébres, & dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes, qui embelliront l'histoire de la Magistrature, ornèrent nos Tribunaux : l'eloquence, & la science des loix & des maximes, brillèrent dans le Barreau : & la Tribune du Sénat principal devint aussi célébre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortenses & sous les Cicerons, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en serez les monumens éternels, Ecoles fameuses rassemblées autour du trône, & qui en assurez plus l'éclat & la majesté, que les soixante

Vaillans qui environnoient le trône de Salomon ! l'émulation y forma le goût : les récompenses augmentèrent l'émulation : le mérite qui se multiplioit, multiplia les récompenses. *Cant. 3. 7.*

Quels hommes, & quels ouvrages, vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes ? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces ; des hommes & des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la Monarchie se rappellera toujours ? Je vois revivre le siécle d'Auguste, & les tems les plus polis & les plus cultivés de la Gréce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le régne de LOUIS ; & que les époques des Lettres y fussent aussi célébres que celles des victoires.

La France a retenti long-tems de ces pompeux éloges ; & nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici ? En ajoûtant à la science, nous avons ajoûté au travail & à la malice : les arts en flatant la curiosité, ont enfanté la mollesse : le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté & de la

corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs; ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable: la poésie, en nous rappellant tout le sel & tous les agrémens des Anciens, nous en a rappellé les séductions & la licence: la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature: l'éloquence, toujours flateuse dans les Monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs Princes: enfin la science même de la Religion, plus exacte & plus approfondie, & d'où devoient naître la paix & la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, & éternisé les disputes.
Osée, O siécle si vanté! *Votre ignominie s'est*
4. 7. *donc multipliée avec votre gloire.* Mais la gloire appartenoit à LOUIS, & l'abus qu'on en a fait, a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur & la réputation de la France, tandis qu'au-dedans, elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires, se trouvoit réuni autour

de LOUIS. Des Miniſtres ſages & habiles, reſſources des peuples & des Rois : nos frontières reculées, & qui ſembloient éloigner de nous la guerre pour toujours : des forteresses inacceſſibles élevées de toutes parts, & qui paroiſſoient plus deſtinées à menacer les Etats voiſins, qu'à mettre nos Etats à couvert : l'Eſpagne forcée de nous céder, par un acte ſolemnel, la preſſéance qu'elle nous avoit juſques-là diſputée : Rome même déſavouer par un monument public, le droit des gens violé, & l'outrage fait à une Couronne, de qui elle tient ſa ſplendeur & la vaſte étendue de ſon patrimoine : enfin le Souverain lui-même d'une République floriſſante, deſcendre de ſon trône, d'où ſes prédéceſſeurs n'étoient pas encore deſcendus, quitter ſes citoyens & ſa patrie, & venir mettre les marques faſtueuſes de ſa dignité aux pieds de LOUIS, pour fléchir ſa clémence.

Grands événemens qui nous attiroient la jalouſie bien plus que l'admiration de l'Europe ! Et des événemens, qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'hiſtoire d'un régne ; mais ils n'aſſurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces tems heureux à la gloire de LOUIS ? Arbitre de la paix & de la guerre ; maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des Cours étrangères, que celles de ses propres Conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources, qui en tarissant leurs biens, ne pouvoient épuiser leur zèle ; conservant sur les Princes issus de son sang, signalés par milles victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets ; voyant autour de son trône les enfans de ses enfans ; le Père d'une nombreuse postérité ; le Patriarche, pour ainsi dire, de la famille Royale, & élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois régnes suivans. Jamais la succession Royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les Rois de nos enfans & de nos neveux. Hélas ! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes ; & il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israel. Mais ne hâtons pas ces tristes images, que la constance de LOUIS doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient

loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des Rois à nos voisins; & où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire François, & qui depuis si long-tems usurpoit une de nos Couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de LOUIS!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfans Souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de Rois sortis de son Sang; réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples & les Nations; faisant mouvoir du fond de son Palais, les ressorts de tant de Royaumes; & devenu le centre & le lien de deux vastes Monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusques-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes, qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser: les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triste & amère: vos dons éclatans, en flatant notre vanité, ont humilié, & pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire;

l'Eſpagne alliée nous a accablés: nos diſgraces ſeront éternellement gravées autour de la Couronne qu'elle a miſe ſur la tête d'un de nos Princes. Mais ſi la Caſtille a vû notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre eſtime pour ſa valeur & ſa fidelité, & notre reconnoiſſance pour ſon choix, affoiblie.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des événemens, qui embellit un régne, eſt ſouvent étrangère au Souverain: les Rois ne ſont grands que par les vertus qui leur ſont propres: leurs ſuccès les plus éclatans peuvent ne couvrir que des qualités fort obſcures, & prouver qu'ils ſont bien ſervis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller LOUIS de tout cet éclat qui l'environnoit, & de vous le montrer lui-même. Quelle ſageſſe! & quel uſage des affaires! l'Europe redoutoit la ſupériorité de ſes conſeils, autant que celle de ſes armes: ſes Miniſtres étudioient ſous lui l'art de gouverner: ſa longue expérience mûriſſoit leur jeuneſſe, & aſſuroit leurs lumières: les négociations conduites par l'habileté, réuſſiſſoient toujours par le ſecret.

Quel bonheur la réputation ſeule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, ſi nous euſſions ſû nous contenter de la gloire de la ſageſſe? Tous les Rois voiſins qui en naiſſant avoient trouvé LOUIS déja vieilli ſur le trône, ſe fuſſent regardés comme les enfans & les pupiles d'un ſi grand Roi: il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il étoit aſſés grand pour mépriſer les triomphes* (1); & il eût été leur tuteur & leur père.

De ce fond de ſageſſe ſortoit la majeſté répandue ſur ſa perſonne: la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité & les bienſéances de la dignité Royale: jamais Roi ne ſut mieux ſoutenir que lui le caractère majeſtueux de la ſouveraineté. Quelle grandeur, quand les Miniſtres des Rois venoient aux pieds de ſon trône! quelle préciſion dans ſes paroles! quelle majeſté dans ſes réponſes! Nous les recueillions comme les maximes de la ſageſſe; jaloux que ſon ſilence nous dérobât trop ſouvent des tréſors qui étoient à nous; & s'il m'eſt permis de le dire, qu'il

(1) *Jam Cæſar tantus erat, ut poſſet triumphos contemnere.* Flor.

ménageât trop ſes paroles à des ſujets qui lui prodiguoient leur ſang & leur tendreſſe.

Cependant, vous le ſavez, cette majeſté n'avoit rien de farouche: un abord charmant, quand il vouloit ſe laiſſer approcher; un art d'aſſaiſonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes; une politeſſe de diſcours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en ſortions tranſportés, & nous regrettions des momens que ſa ſolitude & ſes occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle nous aimons de tout tems à voir nos Rois, & les Rois gagnent toujours à ſe montrer à une Nation qui les aime.

Et quel Roi y auroit plus gagné que LOUIS? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens & illuſtres ſujets occupés autour de ſa perſonne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand Roi, la terreur de l'Europe, & dont nos yeux pouvoient à peine ſoutenir la majeſté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaiſant, affable: l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que ſa gloire, & vous voyiez toutes ſes vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité, qualités si essentielles aux Rois, & si rares pourtant même parmi les autres hommes: un ami fidele; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagemens, & renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions: un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événemens éclatans de son régne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? Hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes & des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, & qui a fait tant de jaloux ou de flateurs, à quoi méne-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, & par l'ambition qui toujours y conduit, & par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, &

toujours à craindre pour les plus grands Rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; & vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, & qui vont solliciter pour LOUIS, le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine: *Et agnovit quod in his quoque esset labor, & afflictio spiritûs;* & il fut encore plus grand par une foi humble & par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance & de ses victoires.

II. PARTIE. L'ONCTION sainte répandue sur les Rois consacre leur caractère, & ne sanctifie pas toujours leur personne: l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude, que de leur autorité: ils ne sont Rois que pour être les pères & les Pasteurs des peuples: ils ne sont pas nés pour eux seuls; & les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le Souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'é-

loge d'un des plus saints Rois de Juda. Il conserva son cœur fidéle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;* c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété & tous les monumens de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'est le zèle du Souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché & de malice, en l'honorant de ses faveurs & de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem ;* & c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le Pasteur & le père.

Eccli. 49. 3. 4.

LOUIS porta en naissant un fonds de religion & de crainte de Dieu, que les égaremens même de l'âge ne purent jamais effacer. Le Sang de saint Louis & de tant de Rois chrétiens, qui couloit dans ses veines ; le souvenir encore tout récent d'un Père juste ; les exemples d'une Mère pieuse ; les instructions du Prélat irrépréhensible, qui présidoit à son éducation ; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions & les exemples ; tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des Rois ? Une saison périlleuse, où

les paſſions commencent à jouir de la même autorité que le Souverain, & à monter avec lui ſur le trône. Et que pouvoit attendre LOUIS ſur-tout dans ce premier âge? L'homme le mieux fait de ſa Cour; tout brillant d'agrémens & de gloire; maître de tout vouloir, & ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours ſous ſes pas des plaiſirs nouveaux, qui attendoient à peine ſes deſirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop inſtruits à plaire, & qui paroiſſoient tous réunis & conjurés pour plaire à lui ſeul; environné d'apologiſtes des paſſions, qui ſouffloient encore le feu de la volupté, & qui cherchoient à effacer ſes premières impreſſions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une Cour polie, où la molleſſe & le plaiſir ont trouvé de tout tems le ſecret de s'allier, & même d'aller de pair, avec la valeur & le courage; & enfin dans un ſiécle, où le ſexe peu content d'oublier ſa propre pudeur, ſemble même défier ce qui peut en reſter encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du Prince, quel déluge de maux dans le peuple!

Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation toujours sûre de plaire & d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vûes de la fortune, en facilitent les avenues, & en deviennent la plus sûre route : des Ecrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, & chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élévent pour en faire des leçons publiques ; tout devient la passion du Souverain.

O Rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu ! vous, qui assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des Nations ! c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, ô Reges, sunt hi sermones mei.* Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut ; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, & qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Sap. 6. 3. 4. 5. 10.

Mais ici les miséricordes éternelles

préparées à LOUIS commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers Conquérans, que la religion & la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer; que tant de Rois avoient vainement condamné, & qui avoit coûté tant de sang à la Nation, fut aboli; & LOUIS consacra le commencement de son régne, par une action qui assure le repos & la tranquillité de tous les régnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le tems même que LOUIS paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, & qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès-là qu'il étoit connu: la naissance & les services, loin d'assurer l'impunité à l'irreligion, en rendoient le châtiment plus éclatant: les agrémens mêmes de

l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; & l'impie, qui dit anathême au ciel, devenoit à l'instant pour lui, l'anathême de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de LOUIS. Mais sortons de ces tems de ténébres, si inévitables aux Rois, & si ordinaires aux autres hommes; périssent & soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes & par sa piété, & que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premieres années de la jeunesse des Souverains, comme les commencemens de leur naissance, se ressemblent presque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* Sap. 7. 5.
Mais si LOUIS les a suivis dans ces premières voies des passions; où sont les Rois qui ayent marché depuis avec autant de grandeur & de fidélité que lui, dans les voies de la grace? Où sont même ceux de ses sujets, qui vivoient sous ses yeux, & que leur rang approchoit du trône? Hélas! imita-

teurs là plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ſes foibleſſes, ils ont peut-être fini par cenſurer ſa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, conſtante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété ſi inſéparables de l'inconſtance des hommes, que l'uniformité toute ſeule laſſe; que l'ennui du vice attire ſouvent tout ſeul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'uſage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; & qui en repaſſant ſans ceſſe du vice à la vertu, cherchent plus à ſoulager leur inconſtance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que LOUIS eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal & majeſtueux. Un jour inſtruiſoit l'autre jour; & une nuit donnoit des leçons ſemblables à l'autre nuit. L'hiſtoire de ſa piété eſt l'hiſtoire d'une de ſes journées; & hors les événemens inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reſte de ſa vie.

Soins immenſes du gouvernement, dont il portoit preſque tout ſeul le poids, vous n'interrompites jamais l'exactitude de ſes devoirs religieux : jamais la vie de

la Cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; & dans un lieu, où le caprice & le loisir sont si ingénieux à varier les jours & les momens, LOUIS seul étoit le point fixe, où tous les jours & tous les momens se trouvoient les mêmes: vertu rare, dans les Princes sur-tout, que rien ne contraint, & en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix & la multiplicité des ressources.

La piété & la bonne-foi des dispositions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde Religion aux pieds des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du Sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers; & que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des Mystères saints & de cette Viande céleste, qui fait les délices des Rois! Quelle attention à la parole de vie! & malgré les dégoûts & les censures d'une Cour éclairée & difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère & pour les défauts mêmes du Ministre! *Il nous en a dit assés pour nous corriger*, répon-

doit-il à ceux de ſa Cour qui paroiſſoient mécontens de l'inſtruction. Quelle tendreſſe de conſcience ! quelle horreur pour les plus légères tranſgreſſions ! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima, & s'il n'accomplit pas toute juſtice, c'eſt qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'eſt la deſtinée des meilleurs Rois ; c'eſt le malheur du rang, plutôt que le vice de la perſonne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu ſolide, c'eſt l'adverſité. Et quels coups, ô mon Dieu ! ne prépariez-vous pas à ſa conſtance ! Ce grand Roi, que la victoire avoit ſuivi dès le berceau, & qui comptoit ſes proſpérités par les jours de ſon régne : ce Roi, dont les entrepriſes toutes ſeules annonçoient toujours le ſuccès ; & qui juſques-là, n'ayant jamais trouvé d'obſtacle, n'avoit eu qu'à ſe défier de ſes propres deſirs : ce Roi, dont tant d'éloges & de trophées publics avoient immortaliſé les conquêtes, & qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naiſſent du ſein même de la louange & de la gloire : ce Roi, ſi long-tems maître des événemens, les voit par une révolution ſubite, tous tournés

contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux : leurs propres succès les étonnent : la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites : le peuple est consterné ; la Capitale est menacée ; la misère & la mortalité semblent se joindre aux ennemis ; tous les maux paroissent réunis sur nous : & Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore ; Denain & Landreci étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste ; mais l'avoit-elle toujours été ? & que sai-je, si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

Louis le reconnut ; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légérement, & Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la Couronne d'Espagne, & il m'abandonne : il me préparoit*

cette punition que j'ai méritée. Il s'humilia ſous la main qui s'appéſantiſſoit ſur lui : ſa foi ôta même à ſes malheurs la nouvelle amertume que le long uſage des proſpérités leur donne toujours : ſa grande ame ne parut point émue : au milieu de la triſteſſe & de l'abattement de la Cour, la ſérénité ſeule de ſon auguſte front raſſuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du Ciel, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ſes faveurs paſſées : il répara par la plénitude de ſa ſoumiſſion, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à ſa reconnoiſſance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événemens ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la ſoumiſſion & de la conſtance.

Mais le tems des épreuves n'eſt pas encore fini. Vous l'avez frappé dans ſon peuple, ô mon Dieu ! comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ſes enfans : il vous avoit ſacrifié ſa gloire, & vous voulez encore le ſacrifice de ſa tendreſſe.

Que vois-je ici ! & quel ſpectacle attendriſſant même pour nos neveux, quand ils en liront l'hiſtoire ! Dieu répand la déſolation & la mort ſur toute la Maiſon royale. Que de têtes auguſ-

tes

tes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier né: sa bonté nous promettoit des jours heureux; & nous répandîmes ici nos prières & nos larmes sur ses cendres chères & augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées nos larmes; & une Princesse aimable (1), qui délassoit LOUIS des soins de la Royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une Couronne, & à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder & à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes: ses derniers soupirs soufflent la douleur & la mort dans le cœur de son royal Epoux (2). Les cendres du jeune Prince se hâtent de s'unir à celles de son Epouse: il ne lui survit que les momens rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a perdue; & nous perdons avec lui les espérances de sagesse & de piété, qui devoient faire revivre le régne des meilleurs Rois, & les anciens jours de paix & d'innocence.

(1) *Mort d'Adélaïde de Savoye.*
(2) *Mort du Duc de Bourgogne.*

Arrêtez, grand Dieu ! montrerez-vous encore votre colère & votre puiſſance contre l'Enfant qui vient de naître ? Voulez-vous tarir la ſource de la Race royale ? & le Sang de Charlemagne & de ſaint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, eſt-il devenu pour vous comme le ſang d'Achab, & de tant de Rois impies dont vous exterminiez toute la poſtérité ?

Le glaive eſt encore levé, mes Frères ; Dieu eſt ſourd à nos larmes, à la tendreſſe & à la piété de LOUIS. Cette fleur naiſſante, & dont les premiers jours étoient ſi brillans, eſt moiſſonnée (1) ; & ſi la cruelle mort ſe contente de menacer celui qui eſt encore attaché à la mammelle (2), ce reſte précieux que Dieu vouloit nous ſauver de tant de pertes, ce n'eſt que pour finir cette triſte & ſanglante ſcéne, par nous enlever le ſeul des trois Princes (3) qui nous reſtoit encore, pour préſider à ſon enfance, & le conduire ou l'affermir ſur le trône.

(1) *Mort du Duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV. arrivée encore peu de jours après.*

(2) *Le Roi Louis XV. fut alors à l'extrémité.*

(3) *Mort du Duc de Berry, oncle du Roi Louis XV.*

Au milieu des débris lugubres de ſon auguſte Maiſon, LOUIS demeure ferme dans la foi. Dieu ſouffle ſa nombreuſe poſtérité, & en un inſtant elle eſt effacée comme les caractères tracés ſur le ſable. De tous les Princes qui l'environnoient, & qui formoient comme la gloire & les rayons de ſa Couronne, il ne reſte qu'une foible étincelle ſur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de ſa foi ne peut être épuiſé par ſes malheurs: il eſpère, comme Abraham, que le ſeul enfant de la promeſſe ne périra point: il adore celui qui diſpoſe des ſceptres & des couronnes; & voit peut-être dans ces pertes domeſtiques, la miſéricorde qui expie & qui achéve d'effacer du Livre des juſtices du Seigneur, ſes anciennes paſſions étrangères.

LOUIS conſerva donc à Dieu un cœur fidèle: *Gubernavit ad Dominum cor ipſius;* & c'eſt-là le devoir eſſentiel de l'homme. Mais juſqu'où ne porta-t-il point ſon zèle pour l'Egliſe, cette vertu des Souverains, qui n'ont reçu le glaive & la puiſſance, que pour être les appuis des autels & les

défenſeurs de ſa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événemens parlent pour moi; & les plaintes ſéditieuſes de l'héréſie chaſſée du Royaume, qui ont ſi longtems retenti dans toute l'Europe; & les clameurs des faux Prophétes diſperſés, qui ſonnoient par-tout, à l'exemple de leurs pères, le ſignal de la guerre & de la vengeance contre LOUIS, ont fait avant nous l'éloge de ſon zèle.

Spécieuſe raiſon d'Etat, en vain vous oppoſâtes à LOUIS les vûes timides de la ſageſſe humaine: le corps de la Monarchie affoibli par l'évaſion de tant de citoyens; le cours du commerce rallenti, ou par la privation de leur induſtrie, ou par le tranſport furtif de leurs richeſſes; les Nations voiſines, protectrices de l'héréſie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient ſon zéle; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes: il croit même affermir ſon trône en renverſant celui de l'erreur: les Temples profanes ſont détruits; les Chaires de ſéduction abbattues; les Prophétes de menſonge arrachés des troupeaux qu'ils ſédui-

soient; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des Fidèles. Le mur de séparation est ôté; nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré: le tems, la grace, l'instruction achévent peu à peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences; & l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jetté des racines éternelles; & cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain; & l'hérésie, depuis si long-tems redoutable au trône, par la force de ses Places, par la foiblesse des régnes précédens forcés à la tolérer, par un déluge de sang François qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses Partisans, & par la science orgueilleuse de ses Docteurs, par l'appui de tant de Nations, & même par l'ancien souvenir & l'injustice de cette journée sanglante, qui devroit être effacée de nos annales, que la piété & l'humanité désavoueront toujours, & qui en voulant l'écraser sous un de nos derniers Rois, ranima sa force & sa fureur, & fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nou-

veaux diſciples ; l'héréſie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que LOUIS lui porte ; diſparoît, & eſt réduite, ou à ſe cacher dans les ténébres d'où elle étoit ſortie, ou à paſſer les mers, & à porter avec ſes faux dieux, ſa rage & ſon amertume dans les contrées etrangeres.

Heureuſe ſi la ſoumiſſion eût précédé les châtimens ; ſi au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité ; & ſi ſes Sectateurs contens la plupart d'obéir en apparence au Souverain, n'euſſent tiré d'autre avantage du zèle de LOUIS, que de laiſſer à leurs enfans & à leurs neveux, le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Egliſe. Mais enfin la France, à la gloire éternelle de LOUIS, eſt purgée de ce ſcandale ; la contagion ne ſe perpétue plus dans les familles, il n'y a plus parmi nous qu'un bercail & un Paſteur ; & ſi la crainte fit alors des hypocrites, l'inſtruction a fait depuis, de ceux qui ſont venus apres eux, de véritables Fidéles.

Auſſi ſous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zele & la piété de LOUIS. Vaines idées de perfection,

qui ſous prétexte d'élever l'homme juſques à Dieu, le laiſſiez tout entier à lui-même, & lui faiſiez de la pureté ſublime de ſa vertu, la ſûreté de ſon libertinage! nouveau ſyſtême d'oraiſon, ſi inconnu à la ſimplicité de la foi, & qui mettiez l'acquieſcement oiſeux & le fanatiſme de vos prières, à la place des devoirs & des violences de l'Evangile! doctrine impie & ridicule, qui cherchiez à perſuader en ſecret, que la priere, qui ſeule nous obtient la grace de ſurmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y ſuccomber ſans crime! LOUIS eut horreur de vos blaſphêmes; il arma le zèle de l'Egliſe contre les piéges myſtérieux que vous tendiez à la pieté; & le grand Evêque (1), qui pour démêler vos illuſions, s'en étoit preſque laiſſé éblouir; plus ſéduit par ſon amour pour la prière, que par les fauſſes maximes qui en abuſoient, ſe joignit à la voix unanime des Paſteurs contre lui-même, laiſſa un exemple à l'Epiſcopat qui ſauveroit à l'Egliſe bien des ſcandales s'il étoit imité; & changea, par la candeur & la promptitude de ſa ſoumiſſion, les éclairs & les fou-

(1) *M. de Fénelon, Archevêque de Cambray.*

dres de l'Eglise qui le menaçoient, en une pluie abondante de graces & de
Ps. 134. bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.*

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie & du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est
Jerem. point encore venue : *Expectavimus pa-*
8. 15. *cem, & non erat bonum.* Les mystères de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits : les Pasteurs de l'Eglise, qui toujours unis entr'eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts & des espérances différentes : les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble & que confusion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces dissensions funestes ? Un siécle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin rallenti la fureur ? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées

du Dieu vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfans de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mère commune des Fidèles : il suffit à mon sujet de dire que LOUIS n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde & l'union régner parmi les Pasteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les Fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jesus Christ & à son Eglise ; & que c'étoit-là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions : mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son Royaume ! Les malheurs de l'Etat le trouvoient constant : les troubles de la Religion flétrissoient son cœur, & effaçoient l'auguste sérénité de son visage ; & dans le lit même de sa douleur & de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quàm de suis periculis angebatur.* S. Ambr. in orat. funeb. Theod.

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la Religion devenoit un intérêt d'Etat pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il ſon Royaume & ſes tréſors, à un Roi (1) & à une Reine pieuſe, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi ſur le trône de leurs Ancêtres, en avoient été eux-mêmes chaſſés? Une Nation vaillante, mais auſſi orageuſe que la mer qui l'environne, & accoutumée à donner de ſemblables ſpectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, ſe ſouléve, & jette hors de ſon ſein ces ſacrés dépôts. LOUIS ſeul de tous les Souverains, que cet ouvrage intéreſſoit tous, court au-devant d'eux, les eſſuye du naufrage, offre un azile à la Religion & à la Royauté fugitives; s'arme pour venger la majeſté des Rois & la ſainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs perſonnes; attire ſur ſes Etats les fureurs d'une ligue redoutable, & les calamités d'une longue guerre qui n'a penſé finir qu'avec la Monarchie; & s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur Couronne, il a eu le mérite d'expoſer la ſienne.

(1) *Le Roi Jacques II. & la Reine ſa femme, chaſſés d'Angleterre, & réfugiés en France.*

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître & se ranimer avec son grand âge, rappellez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché & de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum ;* & c'est l'exemple que doit le Pasteur & le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères ; la source de la régularité & de la pureté des mœurs publiques, est toujours dans le zèle & dans la sainteté des Evêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier & pour le conduire : aux soins & aux exemples des premiers Pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des Fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de LOUIS a choisir des Ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle delicatesse de conscience ! Les temoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa Couronne, il le regarda comme l'écueil des Rois, & le fardeau le plus pénible & le plus dangereux de la Royauté. Les brigues, la

faveur, la chair & le ſang, n'étoient pas un droit auprès de lui, pour poſſéder les places de l'Egliſe, qui eſt le Royaume de Jeſus-Chriſt. Les ſervices mêmes, la naiſſance, la longue ſuite d'ancêtres ne lui paroiſſoient pas une vocation ſuffiſante au ſacerdoce de Melchiſédec, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement perſuadé que l'Epiſcopat n'étoit pas une faveur temporelle, deſtinée à gratifier les familles; mais un don céleſte deſtiné à honorer l'Egliſe, en lui donnant des Miniſtres capables d'honorer leur miniſtère : & l'exactitude de ſa Religion & de ſon zèle là-deſſus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des régles.

Il vouloit que la puiſſance de ſon régne ne ſervît qu'à établir le régne de Dieu ſur ſes peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de ſa Cour revenir des égaremens des paſſions, & mener une vie conforme à la ſageſſe & à la piété de la ſienne ! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoûtée à ſes anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dériſion à la Cour : c'étoit elle qui rempliſſoit les premières places ; elle

qui étoit comblée d'honneur; elle enfin qui frayoit l'accès au trône & à la confiance du Souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le régne de la piété & de l'innocence: & cependant jamais la malice n'a plus abondé; & les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siécle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le Prince oublie Dieu, il affermit & perpétue les vices: s'il favorise les Justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, LOUIS contraignit les œuvres de ténébres à se cacher, & à ne plus insulter à la lumière: le désordre ne fut plus un bon air; & s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation & le scandale.

La licence d'un theâtre étranger, où à la honte des mœurs publiques & de la politesse de la Nation, les plus grossières obscénités assembloient les Grands & le peuple; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit; & où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solemnelles faites à sa pudeur,

cette licence fut profcrite; & les débris de cette fcène impure, élevèrent à la piété de LOUIS un monument plus immortel que les murs renverfes de tant de villes conquifes, n'en avoient élevé à fa gloire.

En renverfant les écoles du vice, quels aziles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, Edifice augufte (1), ou la valeur réfugiée confacre aux pieds des autels, les reftes tronqués & languiffans d'une vie tant de fois expofée pour l'Etat! Vous l'apprendrez encore, Maifon fainte (2), où la naiffance & la pauvreté dotées, fauvent également l'innocence du fexe des périls, & fa nobleffe de la honte & de l'indigence!

Que d'établiffemens pieux vois-je s'élever fous fon régne, au milieu de la Capitale & dans les Provinces! Le régne de Dieu croît & s'étend avec celui de LOUIS. Les jeunes Miniftres du Sanctuaire reprennent dans des Maifons faintes, que chaque Pafteur éléve à l'envi, ce premier efprit de fcience, de ferveur, de difcipline, fi déchu du tems de nos pères. Les forêts

(1) *Hôtel des Invalides.*
(2) *Maifon de Saint-Cyr.*

mêmes ſe repeuplent de Solitaires; & comme au tems des Machabées, pluſieurs deſcendent dans le déſert (1), pour y chercher le jugement & la juſtice; parceque les maux & la corruption avoient inondé, & que Dieu n'etoit plus connu au milieu des villes: *Tunc deſcenderunt multi quærentes judicium & juſtitiam in deſertum, quoniam inundaverunt ſuper eos mala.* Des ouvrages infinis remplis de doctrine & de lumiere, paroiſſent pour aider à la piété des Fideles. Nos neveux, qui en remontant, retrouveront dans ce ſiécle les premiers monumens de la ſcience & de la piété renouvellées, béniront le régne de LOUIS; recevront la grace que nous avons rejettée; & puiſeront dans ces ſecours, dûs à ſes ſoins & tranſmis d'âge en âge, les régles des mœurs, la juſtice & le ſalut que nous n'avons pu trouver même dans ſes exemples. *1. Macc. 2. 29. 30.*

Qu'étoit-il réſervé à une piété ſi fidele à Dieu, ſi zélée pour l'Egliſe, ſi utile aux peuples, qu'une Couronne de juſtice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ſes Ancêtres, & une mort encore plus glorieuſe à

(1) *La Trappe & Sept-Fons.*

la grace & plus héroïque que sa vie ?

Non, mes Frères, la source du véritable héroïsme & de l'élévation des sentimens, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros ; & la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les deshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible & plus méprisable que leur frayeur, parcequ'elle est plus fausse.

LOUIS meurt en Roi, en Héros, en Saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions & les soins laborieux d'un long régne avoient jusques-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des Rois ; & elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vû naître nos pères, & il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le régne seul ne finit point, & qui avoit déja empreint au-dedans de lui les caractères inef-

façables de la mort, les cachoit encore aux lumieres de l'art & aux vaines espérances d'une Cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare: la mort cachée au-dedans, laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. LOUIS seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens & fideles serviteurs, de la consternation des Princes & des Grands, des larmes de toute sa Cour, LOUIS trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les Rois étoient immortels?*

Ce Monarque environné de tant de gloire, & qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie: il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au

mourant, & qui mêlent du moins aux triſtes ſaiſiſſemens de la crainte, les douceurs de l'eſpérance. Il ſait que ſon heure eſt venue & qu'il n'y a plus de reſſource ; & il conſerve dans le lit de ſa douleur, cette majeſté, cette ſérénité, qu'on lui avoit vûe autrefois aux jours de ſes proſpérités ſur ſon trône : il régle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déja plus, avec le même ſoin & la même tranquillité, que s'il commençoit ſeulement à régner ; & la vûe ſûre & prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, & cette horreur de penſer à ce qu'on va quitter, qui eſt plutôt un déſeſpoir ſecret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les Sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air ſombre & lugubre, qui d'ordinaire les accompagne ; ce ſont des myſteres de paix & de magnificence. Et ce n'eſt pas ici un de ces momens rapides & uniques, où la vertu ſe rappelle toute entière, & trouve dans la courte durée de l'effroi du ſpectacle, la reſſource de ſa fermeté : les jours vuides & les nuits laborieuſes, ſe prolongent, & l'intrépidité de ſa vertu ſemble croître & s'affermir ſur les dé-

bris de ſon corps terreſtre. Qu'on eſt grand, quand on l'eſt par la foi!

La vûe fixe & aſſurée de la mort, ſoutenue durant pluſieurs jours, ſans foibleſſe, mais avec religion; ſans philoſophie, mais avec une majeſtueuſe fermeté, ne voulant exciter, ni l'attendriſſement, ni l'admiration des ſpectateurs; ne cherchant, ni à les intéreſſer à ſa perte par ſes regrets, ni à s'attirer leurs éloges par ſa conſtance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce ſpectacle, cenſeurs frivoles & eternels de ſa vertu, & qui aviez traité peut-être ſa piété de foibleſſe; & voyez ſi la vanité toute ſeule ne ſe feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en LOUIS dans ces derniers momens? Mais la vanité n'a jamais eu que le maſque de la grandeur: c'eſt la grace, qui en a la verité.

Il aſſemble autour de ſon lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires & de vertus, les Princes de ſon auguſte Sang & les Grands de l'Etat. Avec quelle dignité ſoutient-il le ſpectacle de leur deſolation & de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens ſer-

vices : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un Prince enfant ; les intérêts de la Monarchie, dont ils sont l'ornement & le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon & pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son régne. Jamais il n'a paru plus véritablement Roi : c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel ; & que le régne du Juste est encore plus grand & plus glorieux que celui des Rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste Enfant, est appellé. LOUIS offre au Dieu de ses Ancêtres ce reste précieux de sa Maison royale ; cet Enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de Princes, & que ses prières & sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels & pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher

1. Par. 29. 19.

que sa Couronne, les maximes de la piété & de la sagesse. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi ; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, & du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre ; ne suivez pas là-dessus mes exemples ; soyez un Prince pacifique : craignez Dieu, & soulagez vos sujets.* Il leve les mains au ciel, comme les Patriarches au lit de la mort, & répand sur cet Enfant, avec ses vœux & ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le Royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous etiez sortie, ame héroïque & chrétienne! votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs & qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil, est le jour de votre gloire & de vos triomphes. Que les Anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints Rois vos ancêtres, de Charlemagne & de saint Louis.

Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, & essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres: & si, comme nous l'espérons, la sainteté & la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long régne, au mérite de vos œuvres & à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un Royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un Roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître & de mûrir sous vos yeux & sous vos exemples; & obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, & des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jettez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette Monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres Nations; où la foi est aussi ancienne que la Couronne; & où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le Sang même de nos Rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles & des dissensions ausquelles vous livrez presque toujours l'en-

fance des Rois : laiſſez-nous du moins la conſolation de pleurer paiſiblement nos malheurs & nos pertes. Etendez les aîles de votre protection ſur l'Enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cet auguſte Rejetton de tant de Rois ; cette Victime innocente échappée toute ſeule aux traits de votre colère & à l'extinction de toute la Race royale. Donnez-lui un cœur docile à des inſtructions qui vont être ſoutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité & tant d'autres vertus, qui vont préſider à ſon éducation, ſe répandent ſur tout le cours de ſon régne. Soyez ſon Dieu & ſon Père, pour lui apprendre à être le père de ſes ſujets ; & conduiſez-nous tous enſemble à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.





ORAISON FUNEBRE DE MADAME; DUCHESSE D'ORLEANS.

Surrexerunt filii ejus, & beatissimam prædicaverunt; vir ejus, & laudavit eam; & laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfans l'ont appellée bien-heureuse; son époux l'a comblée de louanges; & ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. Prov. 31. 28. 31.

APRE'S ces Eloges publics & domestiques, que nous resteroit-il à dire sur les louanges de TRE'S-HAUTE, TRE'S-PUISSANTE ET TRE'S-EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME, DUCHESSE D'ORLEANS, si nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire?

Nous venons de rendre de tristes & pieux

pieux devoirs à sa mémoire : la Religion les consacre ; la piété les justifie ; & la douleur publique les exige. Mais en vous rappellant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeller à ce moment fatal & peut-être proche, où dégradés devant Dieu de votre rang & de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut, fera seul notre consolation & votre éloge ?

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, & dans ce Temple (1) auguste sur-tout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine ; où les Sceptres & les Couronnes brisées, rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des Souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de Princes que nos yeux ont vus, & qui faisoient nos plus douces espérances, fument encore ; & où le grand Roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière?

(1) L'Eglise de Saint Denis, où sont les Tombeaux de nos Rois.

Quel ſpectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis longtems ne le perdoit plus de vûe : elle ne parut ſurvivre à toutes les pertes de la Maiſon royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, & s'y diſpoſer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout, & ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Egliſe, & à la ſolemnité des ſaints Myſtères, des louanges honorables à l'Egliſe, & dont le vice ſeul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples, qui les publient; au deuil de toute la Nation, qui la regrette ; à la douleur amère d'un auguſte Fils (1), qui la pleure ; aux larmes d'une Maiſon déſolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtreſſe : nous nous les devons à nous-mêmes ; & de tous ceux qui m'écoutent, en eſt-il peut-être un ſeul que la bonté de cette Princeſſe n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance ; & qui dans la perte publique, comme le diſoit ſaint Ambroiſe d'un Empereur, ne pleure en-

(1) *Philippe, Duc d'Orléans, Régent de France.*

core une perte qui lui eſt perſonnelle ? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiiſſe domeſtico fletu doloris illacrymant, ſuaque omnes funera dolent.* *In obit. Valent.*

Épouſe fidèle, mère tendre, maîtreſſe douce & bienfaiſante, Princeſſe Chrétienne; c'eſt-à-dire, devoirs domeſtiques & publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec nobleſſe, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoiſſez à ces traits ſimples & peu recherchés; ils ſuffiſent à la vérité, & ſon caractère eſt ſon éloge. C'eſt par vous ſeul, ô mon Dieu! que ſon éloge peut devenir notre inſtruction.

LA Cour étoit à peine conſolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (1), quand l'Allemagne la remplaça à la France par la Princeſſe que nous pleurons. Née des anciens Souverains du Rhin, elle vint ſe mettre à côté du trône, où ſa naiſſance auroit pu la placer; & les Couronnes étrangères lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un *I. Partie.*

(1) *Première femme de Monſieur, frère unique du Roi Louis le Grand.*

mariage auguſte, à celle de Louis.

De quelle gloire & de quelle magnificence ſe vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la Monarchie? Un Souverain maître de l'Europe ; plus glorieux que tous ſes Prédéceſſeurs ; plus grand par l'amour de ſes peuples, que par le nombre de ſes conquêtes : un Epoux aimable, & qui, aux charmes de la jeuneſſe, ajoutoit l'honneur des victoires & des triomphes: une Cour, où nos guerres avoient formé tant de Héros ; où les largeſſes du Prince attiroient tous les jours les plus grands talens; où de nouveaux plaiſirs ſe ſuccédoient ſans ceſſe; où les monumens les plus ſuperbes de la magnificence excitoient la curioſité, & peut-être la jalouſie de toutes les Nations ; & où l'excès ſeul de nos proſpérités pouvoit nous préparer de loin les diſgraces.

Rappellons, ſans crainte, ces tems heureux. Ils furent effacés, je le ſai, par des jours de tribulation & d'amertume, qui leur ſuccéderent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier ; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-tems ſe diſſipe; la lumiere

reparoît ; un nouveau Soleil se léve sur nos têtes (1) ; une Régence paisible & glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France ; ou plutôt, c'est de tout tems la conduite de Dieu sur une Nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation & de notre gloire.

MADAME se montra à la France dans ces tems les plus heureux du dernier régne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent : nous tournons contre lui ses propres dons ; & les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la Princesse, pour qui nous prions, demeura fidèle ; & Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grace. Livrée à l'erreur par sa naissance & par son éducation, un trait d'élection singulière avoit été la discerner comme un autre Ruth, dans une terre étrangère, pour

(1) *Louis XV. venoit d'être sacré, & alloit être déclaré majeur.*

l'appeller à l'héritage du Seigneur, & l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu! sont fidèles, & vous les multipliez sur vos Elus: les lumières de la foi, en dissipant les ténébres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge & les passions forment autour du cœur: dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie; & la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque par-tout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de MADAME à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble & constant; & de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grace la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au Prince son époux, lui attachèrent en même-tems toute sa tendresse: son cœur & son

devoir ne se séparèrent jamais. La Cour même qui ne pardonne jamais à ses maîtres, & qui outre toujours à leur égard & l'adulation & la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte, les bénédictions promises à la postérité de saint Louis. Un Prince, l'appui du trône ; Philippe (1), le tuteur du Roi & de l'État ; le protecteur éclairé des droits du Sacerdoce & de l'Empire ; le premier exemple d'une minorité pacifique ; le modèle des Princes bienfaisans, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs & nos pertes, & vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une Princesse (2), qui régnoit déja sur tous les cœurs, & que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voyent ! Au milieu du calme & des plaisirs in-

(1) *Le Duc d'Orléans, Régent de France.*
(2) *La Duchesse de Lorraine.*

nocens d'une Cour paiſible & chrétienne, elle fait depuis long-tems les délices de ſes ſujets, & le lien de la Monarchie avec une Maiſon féconde en Héros, & à qui la maiſon de France ſeule peut diſputer la gloire des ſiécles & l'antiquité de l'origine.

Les ſentimens de la Nation perdent ſouvent leurs droits dans le cœur des Princes: élevés au-deſſus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penſer & de ſentir comme nous: nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur reſſembler par l'humanité; & deſtinés par leur naiſſance à être les pères des peuples, ils ſe font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfans. Fauſſe grandeur que MADAME ne connut point: elle crut que les devoirs & les ſentimens de la Nation, étoient les plus nobles, parcequ'ils étoient les plus anciens; que la ſimplicité des premières mœurs avoit plus de dignité & de véritable élévation, que tout le faſte de nos uſages; & la Princeſſe la plus majeſtueuſe que la France ait vûe, fut en même-tems la mère la plus tendre.

Dois-je en atteſter ici les larmes du

Prince affligé qui m'écoute, & ne point ménager sa douleur? Mais ces chères cendres parleroient à ma place; & c'est le consoler, que de rappeller un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de MADAME pour ce Prince auguste? Ses yeux pouvoient à peine suffire à le voir, & son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque, les espérances de ces grands talens, & de cette supériorité de lumieres, que la variété & l'immensité des connoissances cultivèrent depuis; que les victoires ennoblirent, & qu'une Régence mémorable éternisera dans nos annales! Elle le vit, sans l'avoir desiré, comme la mère des enfans de Zébédée, assis par le droit de sa naissance, à la première place du Royaume; dépositaire du Sceptre; maître de nos destinées & de celles de l'Etat: & plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les François, les mêmes sentimens d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils; & toute la Nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant,

dans le tems qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais nous pouvons l'ajoûter ici ; son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ses prières & par ses larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur & de ses lévres, sans lui demander qu'il jettât enfin des regards de miséricorde sur ce cher Enfant. Et que lui restoit-il en effet à desirer pour lui, que la gloire des Saints?

Une Princesse vertueuse l'avoit déja rendu père d'une nombreuse famille : elle voyoit les enfans de ses enfans : un jeune Prince (1) dont les destinées rassurent l'Etat & affermissent le Trône : des Princesses (2) régner dans les plus brillantes Cours de l'Europe : l'Espagne nous envoyer (3) & recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées : le Sang royal

(1) *Le Duc de Chartres.*

(2) *La Princesse de Modéne, la Reine d'Espagne, femme de Louis I. mort depuis.*

(3) *L'Infante d'Espagne destinée à être Reine de France, & retournée depuis à Madrid.*

réuni à sa source ; & par l'habileté d'un Ministre, pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires & de nos pertes, conservé à l'Etat ; & une Couronne qui nous avoit tant coûté, & que la valeur du Prince, que nous consolons, avoit assurée au petit-fils de Louis le Grand, mise sur la tête de la Princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événemens ; & qu'en paroissant ébranler les Empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, & en accroître la domination & la puissance.

Peuples déja si rapprochés par la valeur, & par les guerres mêmes qui vous avoient toujours divisés, & aujourd'hui si unis par le Sang même de nos Maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos Rois, cette alliance sainte aux Races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voyent jamais nos étendarts opposés, & les lys déployés contre les lys ! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux Monar-

chies ! que l'ame de Louis le Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel ! & puissent les deux Nations, pour se soutenir, se préter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire !

Mais faisons-nous honneur ici à MADAME d'une tendresse maternelle, où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Frères, & nous devons cette consolation à la douleur du Prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge ; & ce n'est que par vertu, qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, MADAME aima les Princes ses enfans, en mère, en Princesse, en Chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses deshonorent, & où à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison & au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel ! mais quels exemples encore plus puissans que les leçons ! Vous en conserverez un tendre & éternel souvenir, famille désolée ; & vous honorerez sa mémoire en imitant ses ver-

tus. Et vous, pieuſe Adélaïde (1), qui cachée dès vos plus jeunes ans dans le ſecret du Sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jeſus-Chriſt à tout ce que le ſiécle peut laiſſer eſpérer de plus éclatant, vous ne ceſſerez de demander aux pieds des autels, que vos vœux & les nôtres, ſur les deſtinées de votre auguſte Maiſon, s'accompliſſent.

Rien en effet n'eſt plus rare pour les Grands, que les vertus domeſtiques: la vie privée eſt preſque toujours le point de vûe le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainſi dire, contre eux-mêmes: toujours en ſpectacle, ils repréſentent: ils ne ſe montrent pas tels qu'ils ſont. Dans l'enceinte de leurs Palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domeſtiques & accoutumés, le perſonnage ceſſe, & l'homme prend ſa place & ſe développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, & entrer ſans crainte dans ce ſecret domeſtique, où la plupart des Grands

(1) *Louiſe-Adélaïde d'Orléans, Abbeſſe de Chelles.*

cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé & d'intérieur dans la vie de MADAME, est aussi grand & aussi respectable, que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés & fidèles, de l'humanité, de la douceur & de l'égalité d'une si bonne Maîtresse ! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices ? Votre zèle n'étoit-il compté pour rien ? Vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins & vos peines ? Vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie & à l'humeur d'un maître ? Sentiez-vous votre dépendance que par ses égards & ses attentions à vous l'adoucir ? En satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle ? Votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? Et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre & la douleur de l'avoir perdue ? L'abondance de vos larmes répond pour vous ; & plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge & le vôtre.

Oui, mes Frères, au milieu de sa

nombreuſe maiſon, MADAME n'étoit plus une maîtreſſe ; c'étoit une mère affable & bienfaiſante : dépouillée de ſa grandeur, ſans l'être jamais de ſa dignité, elle deſcendoit avec bonté dans le détail des peines & des beſoins des ſiens. L'élévation eſt d'ordinaire, ou dure, ou inattentive ; & il ſuffit, ce ſemble, d'être né heureux, pour n'être pas né ſenſible. MADAME, avec un cœur élevé & digne de l'Empire, avoit un cœur plus humain & plus compâtiſſant, que ceux mêmes qui naiſſent pour obéir.

L'enceinte de ſa maiſon ne borna pas, vous le ſavez, ſon inclination bienfaiſante : ſon crédit fut toujours une reſſource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice aſſurée : l'accès n'étoit pas même refuſé aux plus inconnus ; & le beſoin, ou la misère ſeule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoiſſance ſont les plus ſincères & les plus ſûrs, quel deuil a jamais dû être plus univerſel ?

L'autorité de la Régence ne lui parut même ſouhaitable pour le Prince ſon fils, que par la poſſeſſion où ce nouveau rang alloit le mettre de faire

des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs, Princesse si digne de nos regrets ! Les faveurs du Prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres Maisons, & en perpétueront les honneurs & les prééminences: chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; & la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME, si sensible aux besoins & aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre & si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croyent ne leur rien devoir eux-mêmes, & que c'est assés payer leurs empressemens, que de les souffrir. L'amitié plus sincère, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance, n'est qu'un goût passager, qui les gêne & les ennuye bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans

amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. MADAME eut pour ses amis, cette confiance & cette fidélité, dont on cherche depuis long-tems des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, & qui honore même les Princes & les Rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance: celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de MADAME dans sa vie privée; caractère connu, respecté, non-seulement de la Nation, mais de toute l'Europe: une épouse fidele, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce & bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous: c'étoit l'éloge public que toutes les Cours ont toujours fait d'elle; & si ces traits paroissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voyent rien de grand dans les devoirs; qui croyent que les vertus domestiques ne sont

faites que pour le peuple ; que les Princes ne ſont dignes de nos eloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compâtiſſant deshonore le rang & la naiſſance, que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & bizarre, pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain, ſi celui qui donne les Princes à la terre puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fuſſent ſemblables ?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? Les Princes ne ſont puiſſans que pour être bons : ils doivent, ſi je l'oſe dire, leur puiſſance & leur grandeur à nos beſoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'eſt par-là que MADAME remplit toute la deſtinée de ſon rang : comblée des louanges de ſon époux ; appellée bienheureuſe par ſes enfans, & par ceux qui attachés à ſon ſervice, l'avoient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, & beatiſſimam prædicaverunt ; vir ejus, & laudavit eam : & domeſtici ejus veſtiti ſunt*

duplicibus. Il nous reſte encore la voix des peuples à écouter. Son hiſtoire publique pourroit fournir des traits plus brillans que ſa vie privée ; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus : & ſi la fidélité d'une épouſe, la tendreſſe d'une mère, la bonté d'une maîtreſſe ont fait ſon éloge domeſtique ; la majeſté, la bienſéance, la piété ſolide & toujours ſoutenue d'une Princeſſe, ſon amour pour le Roi & pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un ſpectacle qui a long-tems honoré notre ſiécle, & qui a toujours fait ſon éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

LES Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes : plus ils ſont Grands, plus ils doivent de grands exemples : ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang ſont le zèle pour l'Etat, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modèles ; la fidélité aux de- II. PARTIE.

voirs de la Religion, que leurs Ancêtres placèrent ſur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la Princeſſe que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au Prince ſon époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épouſé la Nation. Le ſang Germanique, qui couloit dans ſes veines, retrouva pour le ſang François, les penchans & les affections de la même origine ; & deſcendue de ces anciens Conquérans, qui des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une Monarchie, qui a vû depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à ſa Patrie, plutôt qu'en être ſortie. Notre culte étoit devenu ſon culte, & notre peuple fut le ſien; nos Dieux furent ſes dieux ; nos uſages, ſes uſages ; notre gloire ou nos malheurs, ſes malheurs ou ſa gloire; & oubliant ſes premières deſtinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la Monarchie. Liée par le ſang, ou par des commerces d'amitié & de bienſéance, à la plupart des Souverains de l'Europe, elle ne le fut ja-

mais, par le cœur, qu'à la Nation ; & au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ses liaisons avec les Cours étrangères, ne furent jamais que des témoignages éclatans de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur ; & parmi les Princesses étrangères, que les liens du mariage unirent au Sang de nos Rois, & qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis le Grand connut son zèle, & le paya d'une amitié & d'une confiance, qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime & de la tendresse de ce grand Roi pour MADAME. Les Cours sont orageuses; les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée : tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais ; les mêmes flots, qui vous élévent, vous ouvrent le gouffre à l'instant ; & la vicissitude éternelle des événemens est comme le seul événement & le seul point qu'on y voit de fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchiſe, ſi ignorée dans les Cours & qui ſied ſi bien aux Grands, la rendit toujours reſpectable au Roi : il trouvoit en elle, ce que les Rois ne trouvent guères ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de ſon caractère, que par celle de ſa naiſſance, d'une baſſe adulation, elle n'employa jamais pour plaire que ſa droiture & ſa candeur. Les ſoupleſſes & les artifices de la diſſimulation, qui font toute la ſcience & tout le mérite des Cours, lui parurent toujours le ſort des ames vulgaires. C'eſt ſe mépriſer ſoi-même, que de n'oſer paroître ce qu'on eſt. L'art de ſe contrefaire & de ſe cacher, n'eſt ſouvent que l'aveu tacite de nos vices ; & elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Auſſi Louis, plus touché du ſimple & du naturel, que du faſte des hommages, venoit ſe délaſſer des adulations auprès de MADAME. C'étoit-là que ſa Cour prenoit une nouvelle face : le faux en étoit banni ; la vérité y préſidoit, & reprenoit ſes droits ; la confiance & la noble ſimplicité environnoient le trône, & la

tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce Prince, qui avoit élevé plus haut que tous ses Ancêtres, la gloire de la Monarchie, & qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgraces, vit aussi l'amour & le courage de MADAME, croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'Etat. Les plaies de la Nation étoient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce Prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats; & sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déja rappellés, où toute la Famille royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la Couronne attendoit, abbattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand Roi que nous allions perdre, & l'enfance d'un Successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver.

Louis inébranlable, au milieu des débris de sa Maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil & le préparatif des siennes : il avoit assés vécu pour sa gloire ; mais il n'avoit pas encore vécu assés pour nous. Cependant ce régne long & glorieux devoit avoir le destin des choses humaines ; ses jours, comme les nôtres, étoient comptés ; le terme fatal arriva ; les desseins du Ciel sur sa grande ame étoient accomplis ; & la France perdit un Roi, qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami ; & s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, & lui cacha même des espérances flateuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La Cour, que Louis seul remplissoit de sa gloire & de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte & abandonnée ; & ce Monarque si glorieux, qui laissoit en mourant un si grand vuide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zéle seul pour nos Rois survécut

eut à Louis ; & s'attendrissant sur le bas-âge du Prince que tant de morts venoient d'élever sur le trône, en le reconnoissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations & nos espérances ! avec quels transports de tendresse y voyoit-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand du caractère de son auguste Bisayeul ! avec quelle circonspection respectueuse approchoit-elle de ce trône naissant ! L'enfance des Souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect & des hommages moins attentives, redoubloit la bienséance & l'attention de son respect & de ses hommages ; & si une Nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses Rois, avoit eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zèle pour nos Rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté no-

tre deuil? Ses yeux qui voyoient déja de loin la terre des vivans, avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le Roi, dans sa splendeur & dans toute la gloire de son Sacre (1) :
Is. 33. *Regem in decore suo videbunt oculi ejus,*
17. *cernent terram de longè.* Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints Mystères & de cette Viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déja mourans, l'Onction sainte couler sur l'Enfant de tant de Rois : cette Onction qui est le titre le plus ancien & le plus vénérable de la foi de nos Monarques, & des prérogatives de la Monarchie : cette Onction qui consacra les Clovis, les Charlemagnes, les saints Louis, & qui a donné tant de Saints & tant de Héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux

(1) *Voyage de* MADAME *à Rheims, pour voir le Sacre de Louis XV. Elle y alla malade, & mourut peu de jours après son retour.*

de toute la Nation, pour le salut & la gloire d'un Prince, que le Dieu de ses pères venoit de marquer du caractère sacré de la Royauté. Elle parut, comme le saint Vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années & par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vû cet Enfant précieux, qui devoit être la gloire & l'espérance de son peuple, faire dans le Temple, au Maître des Rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! elles couleront long-tems pour vous sur-tout, Princesse affligée (1), que la présence d'une Mere si chérie avoit attirée d'une Cour étrangère, à cette superbe solemnité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassemens, hélas! & vous veniez recevoir ses derniers soupirs: vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressemens, vos tendresses, hélas! & vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliç-

(1) *La Duchesse de Lorraine, fille de* MADAME.

tion par des jours de ſérénité & d'allégreſſe.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triſte ſpectacle. L'amour de MADAME pour le Roi & pour l'Etat, prenoit ſa ſource dans un cœur, pour qui les devoirs étoient devenus des penchans: plus ſon rang l'approchoit de la Majeſté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laiſſer avilir la dignité: elle le rendit plus reſpectable, en le reſpectant toujours elle-même. Quelle bienſéance & quelle majeſté dans les mœurs publiques! Les Grands regardent ſouvent leur naiſſance comme une prérogative, qui en autoriſe les aviliſſemens, & ſe font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Perſuadés qu'ils ne doivent rien au reſte des hommes, ils croyent auſſi ne ſe devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vû de Princeſſe ſoutenir avec plus de décence & de dignité, l'élévation de ſon rang? Les mœurs avoient beau changer; en vain le ſiécle ne connoiſſoit plus l'ancienne gravité de nos pères; en vain la licence avoit pris la place

des régles & des bienféances; en vain la modeftie & la pudeur, n'étoient plus pour le fexe que des ufages furannés; en vain la Cour elle-même, loin de s'oppofer à ces nouvelles mœurs, en fourniffoit fouvent le modèle: MADAME fe reffembla toujours à elle-même. Nous l'avons vûe feule prefque, conferver aux régnes à venir, la bienféance & la tradition des premiers ufages, que l'amour de la pareffe & de la commodité aboliffoit peu à peu; faire paffer aux âges fuivans, ce qui nous refte de grand & d'honorable des anciennes Cours; & fauver l'uniformité à une Nation, que la laffitude feule des changemens pourra fixer un jour.

Majeftueufe fans fafte, elle ne regarda pas la fierté comme une bienféance de fon rang : la majefté qui l'environnoit, étoit affable & acceffible: en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refufer nos cœurs, on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de filence, ou de dédain, qui fait fouvent toute la majefté des Grands: on n'y voyoit pas une Cour tremblante, n'ofer prefque lever les regards jufques

au maître, & craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des Cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'ecouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces momens fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang : tous les momens étoient ceux que nous aurions choisis nous mêmes : en sortant d'auprès d'elle chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; & nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être Grand, & de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguste (1) que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, & destinée à partager avec le jeune

(1) *L'Infante d'Espagne encore alors à Versailles.*

Louis, le trône de vos Ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été sitôt privés d'un si grand exemple ? Puissiez-vous l'avoir assés connue pour l'imiter! que ces vertus douces & bienfaisantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend! Tout ce que la France peut desirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains; les siécles peuvent louer des actions qui honorent les siécles, & qui s'effaceront avec eux; la piété seule survit aux siécles & aux tems, & va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grace, dans les Livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire: hélas! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui: la vie la plus éclatante sans la foi, n'est qu'un songe & un phantôme; & on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive

vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuſe Princeſſe !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, & d'une piété qui portoit tous les traits de ſon caractère; ſimple & ſoumiſe, exacte & réguliere, noble & héroïque !

Les préjugés de l'erreur, qui avoit préſidé à ſon éducation, ne paroiſſoient plus en elle, que par une docilité plus religieuſe aux myſtères de la foi. Ses lumières ſe bornoient à ſes devoirs; elle reſpectoit le nuage qui couvre toujours le Sanctuaire. Les ſaintes ténébres de la Religion fixoient elles-mêmes ſa foi, & affermiſſoient ſa ſoumiſſion : elle croyoit qu'il étoit inſenſé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hazarder*, diſoit-elle ſouvent; *& c'eſt une folie de vouloir chercher dans le doute une ſûreté que la Religion ſeule promet.* Jamais de ces oſtentations, ſi indécentes au ſexe ſurtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout ſavoir quand elle doute de tout; qui ne ſe glorifie du naufrage de la foi, que pour ſe calmer ſouvent ſur celui de la pudeur; & qui ne con-

noît pas même assés ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur, les tristes dissensions, qui dans ces jours de trouble & de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise : elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardens, afin qu'il bénît les soins que le Prince son fils prenoit de les calmer. Mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi & sa soumission : jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parcequ'elle l'avoit quitté volontairement : jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parcequ'elle l'avoit pris avec lumière & par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux la colomne & la baze de la vérité, & l'Arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix & le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu ! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour; de cette Epouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le Sang de votre Fils. C'est de ces tems

de trouble & d'obſcurité, que ſort toujours le calme & la lumière : toujours dans votre colère, vous vous ſouvenez de faire miſéricorde. Quand viendront des jours paiſibles & ſereins, ſuccéder à ces jours malheureux ? Puiſſent nos ſoupirs & nos larmes les hâter! puiſſions-nous en être les heureux témoins ; & ne tranſmettre à nos neveux, que l'hiſtoire déplorable de nos diſſenſions !

Piété de MADAME, ſimple & ſoumiſe ; mais exacte & régulière. La foi veut des œuvres ; & l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle réguliérement des ſaints Myſtères ? Abîmée devant la majeſté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroiſſoient plus qu'un atôme & un néant. Les Livres ſaints étoient ſa conſolation de tous les jours : elle y ſentoit ce touchant, ce ſublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'eſprit de l'homme. Ces vérités ſaintes dans nos bouches, ne lui paroiſſoient pas moins dignes de ſon amour & de ſes empreſſemens ; & nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des Fidèles, venir ſoutenir

par la majesté de sa présence, & la dignité de notre ministère, & le respect dû à la parole dont nous sommes les Ministres.

Ses sentimens ne démentoient pas ces œuvres publiques. Vous le savez, Vierges saintes (1), pieuses dépositaires des plus secrets mouvemens de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifians vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite déja si adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples? Permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disoit-elle souvent: *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité & de sa confiance; les offenses oubliées, & cachées aux pieds de la Croix; une constance chrétienne & une tranquillité même héroïque dans

(1) *Les Religieuses Carmélites de la rue de Grenelle, où* MADAME *se retiroit souvent.*

la durée de ses maux ; une humilité que l'élévation de son caractère & de son cœur rehaussoit encore ; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la Religion, où tout lui paroissoit grand ; une sainte avidité pour le froment des Elus ; une confiance sans réserve pour le Ministre qui la conduisoit dans les voies du Ciel ; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne méne pas à Dieu : c'est l'histoire nue & simple de sa vie ; & tout ce que l'art pourroit y ajoûter deshonoreroit son éloge.

Ne nous abusons pas, mes Frères : ainsi vécut cette pieuse Princesse, & ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparoit sa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-tems par l'épreuve des infirmités & des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deüil : les remédes prolongeoient ses jours & ne calmoient pas nos craintes : son courage sembloit donner une nouvelle force aux remédes, & ne donnoit pas

une nouvelle ſûreté à nos eſpérances : le Ciel touché des vœux & des larmes d'une Maiſon déſolée, ſembloit ſuſpendre quelquefois le cours de ſes maux ; mais ne ſuſpendoit pas l'ordre des deſſeins éternels, & le cours deſtiné aux jours de ſa vie mortelle. Nous avions beau la raſſurer par nos ſouhaits ; l'Eternité s'ouvroit de jour en jour à ſes yeux : plus le Seigneur ſembloit différer, plus elle le voyoit près ; elle le hâtoit même par ſes deſirs : en cela ſeul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, & ſouhaitoit de ne plus vivre. *Je ne croi pas que de vivre plus long-tems me rende meilleure :* c'étoit ſon langage ordinaire. Nous nous flatons tous par des eſpérances de converſion : elle nous apprenoit, que le tems qu'on deſtine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes ; & qu'un vain eſpoir de changer, eſt plutôt un écueil, qu'une reſſource de ſalut.

Enfin, ſourd à nos gémiſſemens, le Ciel ſe rend à ſes deſirs. De retour du voyage où ſa tendreſſe avoit eu plus de part que la pompe du ſpectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent ; nos eſpérances

s'évanouiſſent : la mort, qu'elle portoit depuis long-tems dans ſon ſein, ſe montre à découvert & ſe déclare. Et de quels yeux MADAME la voit-elle approcher? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant? C'eſt elle qui le publie, qui l'annonce à des ſpectateurs déſolés, & qui voudroient ſe le cacher à eux-mêmes. A-t-on beſoin, pour la calmer ſur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fauſſes eſpérances de vie? Au milieu du trouble, de la conſternation, des cris, des ſanglots, qui environnent le lit de ſa mort : *Nous nous retrouverons dans le Ciel*, dit-elle, avec une ſérénité que ſes maux & ſes ſouffrances ne peuvent altérer. Elle conſole notre douleur : elle ſourit à nos clameurs : c'eſt le jour de ſon triomphe, & elle ne veut pas qu'on le deshonore par des larmes. Les larmes mêmes du Prince ſon fils, ce fils, l'objet le plus cher de ſa tendreſſe; ce fils, qu'elle voit à ſes pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur; & pour qui elle avoit ſollicité ſi long-tems aux pieds des autels, les miſéricordes éternelles; les larmes de

ce cher fils touchent ſon cœur maternel, mais n'ébranlent point ſa foi. Ses vœux mourans le préſentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle : en le comblant de ſes bénédictions, elle ne lui ſouhaite pas, comme autrefois un Patriarche au lit de la mort à ſon fils : *Que les peuples lui obéiſſent, que les Tribus l'adorent comme leur Chef, qu'il ſoit le maître de ſes Frères, que les enfans de ſa mère ſe proſternent devant lui.* Elle l'avoit vû jouir preſque de toutes ces vaines proſpérités : ſes deſirs ſont plus hauts & plus dignes de la foi: elle ne lui ſouhaite que le don de Dieu, & ne compte pour rien de ſe ſéparer de lui dans le tems, pourvû qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu & le Roi*, lui dit-elle, *& ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne ferez jamais effacée de ſon ſouvenir, Princeſſe ſi digne de ſes regrets & de ſa tendreſſe ! la grandeur de ſa perte ne nous répond que trop de la durée de ſa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux ſiennes. Et ſi les vœux des Juſtes mourans ſont toujours exaucés, grand Dieu ! puiſſent ceux de la Princeſſe qui expire, être écoutés ! puiſſent les

derniers desirs de sa foi & de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de votre miséricorde : le rendre aussi agréable à vos yeux, qu'il est grand devant les hommes; & écrire son nom dans le Livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires.

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure : ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel, que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainsi soit-il.



PREMIER SERMON
POUR
UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Misit de summo, & accepit me, & assumpsit me de aquis multis; .... & eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel; il m'a choisi, & m'a retiré du milieu des grandes eaux; & il m'a conduit dans un lieu spacieux & assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.

C'EST ainsi qu'un Roi, selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé: & jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de

ses sujets, & de toutes les douceurs d'un régne heureux & florissant; c'est ainsi que rappellant tant de bienfaits à leur source, & sentant croître sa reconnoissance avec sa prospérité, il repassoit sans cesse dans son esprit les merveilles du Seigneur, & ne se lassoit point de publier les miséricordes dont il l'avoit prévenu dès le sein de sa mère.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, se disoit tous les jours à lui-même ce Prince religieux; il m'a choisi sur tous mes fréres; il m'a préféré à tous ceux de ma Tribu; il a rejetté la postérité de Saül; il a dédaigné les Grands & les Puissans; & il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse; moi qui n'offrois encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur, & l'obscurité de mes premières années: *Misit de summo, & accepit me.*

Comment pourrois-je assés publier la magnificence de ses graces, continuoit ce Roi fidèle? Il ne s'est pas contenté de jetter sur moi les regards d'une élection éternelle; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient; de l'insolence de Goliath, des persécutions

de Saül, des embuches des Philistins, de la perfidie d'Absalom, & des piéges mêmes de ma prospérité & de ma gloire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Enfin pour couronner ses miséricordes, il m'a conduit dans la sainte Jérusalem ; & par un pur effet de sa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de sûreté & d'abondance : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chere Sœur, l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame, & les trois points de vûe par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jesus-Christ. Sans cesse desormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoissance, par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel, il a daigné me choisir seule dans la maison de mon père ; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laisse périr dans le monde, sans jetter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée ; *Misit de summo, & accepit me.*

Aussi ce n'a pas été assés pour son amour, de me choisir dans ses conseils éternels ; combien d'ames appellées sont infidèles à l'attrait de leur vocation? Il a brisé tous les liens qui auroient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, & m'a aidé à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, & où le salut est si rare : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint ; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, & m'a placée au milieu des Vierges fidèles qui le servent ; & ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde & de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chère Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui le prend pour son partage : *Misit de summo, & accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis & de la corruption générale du

monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin dernière consolation produite par les sûretés & les avantages de la Religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

LE premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, & sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut; nous a séparés de cette masse de perdition, où depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, & nous a élus avant la naissance des siécles, afin que nous fussions purs & irrépréhensibles à ses yeux, & que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les Saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grace. I. PARTIE.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, & qui renferme le mystère

profond des conseils éternels de Dieu sur nous ; il est des élections visibles & extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolans de la première. Or telle est, ma chère Sœur, la vie Religieuse, où la miséricorde de Jesus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moyse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses pères, voulut consoler & soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise, il se contenta de leur rappeller toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Egypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disoit-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux & plus puissans que vous: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram* ; & voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Egypte, continuoit-il, malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des signes & des prodiges: *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis* ; en voilà les moyens.

Deut. 7. 6.

Ibid. ℣. 8.

Enfin il vous aimera & vous protégera ; il bénira vos terres & vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Egypte, & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit.... auferet à te omnem languorem, & infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tuî est ;* en voilà les secours & les sûretés. Ibid ✝. 13. 15. 21.

Or sur le point où vous êtes, ma chère Sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs graces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs

desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits: ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits, & nous n'y apportons point d'autre mérite, que celui de son choix & de son amour.

Non, ma chère Sœur, ce ne sont, ni ces inclinations heureuses, que vous avez portées en naissant; ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du Sanctuaire, ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous; qui ont attiré la grace de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jesus-Christ: ce sont-là les suites heureuses, & non les causes de votre élection. Hélas! combien d'ames dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence & dans le secret d'un saint azile; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui semblent destiner de bonne-heure un cœur à la piété; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maison du Seigneur; souhaitant dans un premier âge, de renoncer au siécle,

siécle, & de s'ensevelir avec Jesus-Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées, ont senti peu à peu ce desir s'affoiblir; ces premières vûes changer; le monde, vû de plus près, devenir plus aimable; & séduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grace & de vocation, pour suivre les vaines lueurs de fortune & de plaisir, que le siécle faisoit briller à leurs yeux! Qui vous a discernée, ma chère Sœur, de ces ames infidèles dont le monde est si plein? Vous dites, sans doute ici dans le secret de votre cœur: C'est votre miséricorde toute seule, ô mon Dieu! qui m'a prévenue de ses bénédictions: vous m'avez choisie, parceque vous l'avez voulu: ce sont-là les secrets adorables de votre amour, qu'il n'est pas permis à la créature de sonder, & qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges & de mes actions de grace.

Préférence consolante encore par la singularité. Car, ma chère Sœur, jettez les yeux, comme dit le Prophéte, sur toutes les Nations de la terre: *Respicite* *Eccl.* 2. *nationes hominum:* considérez ce qui 21. se passe dans l'univers. Que de peu-

ples encore ensevelis dans les ténébres ! que de nations barbares & à peine connues, qui vivent encore sans Dieu dans ce monde ! que de terres & de contrées, où la lumiere de l'Evangile n'a pas encore paru ! que de Royaumes & de Provinces séparées de l'unité, livrées à un esprit d'erreur & de mensonge ; & qui connoissant Jesus-Christ, ne l'adorent pas comme il faut ! & dans l'enceinte même de la véritable Eglise, que d'impies ! que d'incrédules ! que de pécheurs voluptueux ! que d'ames mondaines & corrompues, qui adorant Jesus-Christ, l'outragent & le deshonorent ! Comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'ames justes & fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errans, de pécheurs, de mondains de tous les pays & de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition & de la colère ; c'est un atôme au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chère Sœur, c'est parmi ce petit nombre même, que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée

d'elles par un bienfait ſingulier; il vous a élue même parmi ſes Elus, comme dit l'Epouſe; il ne s'eſt pas contenté de vous faire croître dans ſon champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie, il vous a coupée avant la moiſſon, pour ainſi dire; il vous a dérobée aux embuches de l'homme ennemi, il vous a miſe de bonne-heure à couvert dans ſes greniers, c'eſt-à-dire, dans le ſecret de ſon Sanctuaire: *Te elegit Dominus de cunctis populis qui ſunt ſuper terram.* Que de graces dans une ſeule grace! que de bienfaits raſſemblés dans le bienfait ſeul de votre vocation! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoiſſent pas encore; ſéparée de tant de peuples, qui le connoiſſant, ſuivent des voies d'erreur, & ne l'adorent pas comme il faut; diſcernée de tant de fidèles mondains, qui en l'adorant, violent ſa loi ſainte; privilégiée encore par-deſſus ce petit nombre d'ames juſtes, qui au milieu des périls du monde, le ſervent, mais ſont obligées de ſe partager entre le monde & lui: ſentez-vous, ma chère Sœur, tout le prix de cette préférence? Voyez-vous de ce point de vûe toute

la grandeur de ce bienfait? & frappée de ce nouveau myſtère de grace, qui ſe développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un ſaint Roi, dont je vous ai déja appliqué les paroles : Venez, vous qui craignez le Seigneur, & qui vous contentez peut-être d'admirer ici en ſecret le courage de mon ſacrifice, & les vains avantages d'un grand nom & d'une fortune éclatante, auſquels je renonce; admirez plutôt les bienfaits & les miſéricordes de Dieu ſur mon ame; & voyez par combien de faveurs ſignalées il me choiſit & me préfère aujourd'hui, pour me conſacrer toute entière à ſon nom & à ſa gloire? *Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.*

Pſ. 65. 16.

Mais ſi des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'eſt ſervi pour vous y conduire, que de nouveaux ſujets de conſolation, ma chère Sœur, vont s'offrir à votre ame! C'eſt le ſecond motif dont Moyſe ſe ſervoit pour ſoutenir les Iſraélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promeſſe. Le Seigneur, leur diſoit-il, vous a fait ſortir de l'Egypte

malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des signes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chère Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés, pour vous retirer du monde, & vous conduire dans ce lieu saint ? Que de secrettes invitations ! que de sollicitations réitérées ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'est pas assés ; que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événemens inattendus ! que de révolutions & de changemens, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! Il bouleverse tout ; il frappe de mort les premiers-nés ; il remplit les Palais de Pharaon & des Grands de l'Egypte, de deuil & de tristesse, pour amollir leur cœur, & afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est-à-dire, au dessein d'une ame choisie, de sortir du monde, & de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chère Sœur, dès le sein de votre mère, toutes les opérations de la grace sur votre ame étoient comme autant de démarches qui vous avançoient

vers la maiſon du Seigneur. Dès-lors tout ce qui vous arrivoit, avoit quelque rapport ſecret avec le ſacrifice que vous allez faire. La ſageſſe de Dieu faiſoit tout ſervir dès-lors à la deſtinée qu'elle vous préparoit; l'ordre de votre naiſſance, la piété de vos proches, les ſoins de votre éducation, les événemens domeſtiques; l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient; la faveur ou le refroidiſſement des Princes de la terre; tout cela ménagé par une Providence attentive, vous frayoit déja les voies à cette ſainte retraite. De ſorte que le Seigneur ne vous a jamais perdu de vûe; & que vous pouvez lui dire avec le Prophète: C'eſt vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le ſein de ma mère, avez mis votre main ſur moi, comme ſur une victime qui vous appartenoit déja, & que vous vous
Pſ. 138. v. 13. réſerviez toute entière: *Tu formaſti me, & poſuiſti ſuper me manum tuam; ſuſcepiſti me de utero matris meæ.*

Telles ſont, mes Frères, les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher Auditeur; vous que la grace a rappellé de l'égarement du monde

& des passions, à une vie régulière & chrétienne; ce qui diminue peut-être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu, c'est que vous n'entrez pas assés dans les routes adorables & secrettes, par lesquelles sa sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur : vous n'étudiez pas assés quelles ont été les voies de la grace sur votre ame: vous ne voyez qu'à demi & comme superficiellement, tout le mystère des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvoient s'ouvrir; mais si vous pouviez parcourir toute l'histoire secrette de ses graces & de sa providence sur votre ame, ah ! vous verriez que tous les événemens de votre vie passée se rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur: vous verriez que ces afflictions, ces contre-tems, que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes, n'étoient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageoit, pour vous préparer à sa grace : vous verriez que ces établissemens, ces alliances, ces situations qui vous paroissoient, ou les suites du hazard,

ou les fruits de vos ménagemens & de vos mesures, n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu assembloit de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie : vous verriez que ces égaremens mêmes de passion, ces sociétés de crime & de débauche, qui auroient dû fermer pour toujours à la grace l'entrée de votre cœur, par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui fait tirer le bien du mal, avançoient votre conversion, & devoient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je? Vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talens, entroient tous pour quelque chose dans ce mystère de grace & de miséricorde, qui commençoit dès-lors à se former; que tout vous conduisoit au moment fortuné de votre pénitence; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la bonté de Dieu le faisoit servir à votre repentir. Vous verriez que tous les momens de votre vie criminelle, étoient, pour ainsi dire, des momens de miséricorde; que le Seigneur délioit peu à peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup: que tantôt il éloignoit un obstacle par une

perte ; tantôt il affoiblissoit une passion par une perfidie ; tantôt il refroidissoit un desir par un contre-tems ; tantôt il inspiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple ; tantôt il réveilloit la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes ; tantôt il rompoit une société de plaisir par des dissensions & des concurrences ; enfin que sa miséricorde commençoit de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Frères, nous ne voyons ici-bas, qu'avec des yeux humains, toute la suite de notre destinée. Nous ne jugeons des événemens, qui ont composé le cours de notre vie, que par les occasions fortuites qui les ont produits : nous ne nous connoissons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette cité invisible, que le souverain Architecte forme depuis la naissance des siécles, qui est la fin de tous les desseins de Dieu ; & à la formation de

laquelle il fait ſervir par une ſageſſe adorable & profonde, toutes les diverſes révolutions & tout l'arrangement de ce monde viſible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence ſur nos deſtinées nous ſera manifeſté, ah! nous verrons que l'ordre de notre naiſſance, la ſuite de nos ancêtres, les diverſes fortunes de nos ayeux, leur proſpérité ou leur décadence, que tout cela ne ſe rapportoit peut-être qu'à nous ſeuls; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miſéricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous ſeuls, ne vouloit que ſe former un Elu; qu'elle raſſembloit de loin tous les événemens qui pouvoient nous placer dans les circonſtances, où ſa grace, quoiqu'indépendante des tems & des lieux, devoit changer notre cœur; & que peut-être dans ce long enchaînement des tems & des ſiécles, qui ont compoſé l'hiſtoire de nos ancêtres, nous ſommes entrés tout ſeuls dans les vûes éternelles de Dieu; nous avons été la fin de tous ſes deſſeins ſur nos pères; & que toutes les circonſtances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens ſecrets de notre élection. Grand Dieu! que les voies de

votre miséricorde sont profondes & adorables ! vous les cachez aux insensés & aux mondains : ils vous font agir comme l'homme, & ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, & dans vos desseins de grace sur les Justes. Mais que les ames qui sont à vous, trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrettes de votre puissance, & les conseils éternels de vos miséricordes sur elles ! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc.* *Ps. 91. 6. 7.*

Voilà, ma chère Sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une ame : il faut y ajoûter les secours & la protection qu'il promet, & qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disoit Moyse aux Israélites, & il vous protégera : il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies, dont il avoit frappé l'Egypte ; & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand & miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te, ac multiplicabit. Auferet à te omnem languorem ac infirmitates Ægypti pessimas.* *Deut. 7. 13. 15. 21.*

Non timebis quia Dominus Deus tuus in medio tui est.

Nouvelle consolation pour vous, ma chère Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous; & que la même miséricorde, qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même-tems les graces propres & spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, & c'est assés: que votre cœur ne se trouble & ne se décourage point des difficultés & des persécutions que je vous prédis, & qui vous attendent: je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer: & vous y recueillerez même des fruits durables & abondans: *Ego elegi vos ut eatis, & fructum afferatis.* Joan. 15. 16.

Tel est l'avantage d'une ame, ma chère Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée: elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse

& les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'allarmer, ni de la répugnance de ses penchans, ni de la médiocrité de ses forces, ni de l'instabilité de son goût, ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte carrière où la grace la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu : & c'est assés : elle peut vous dire avec le Prophéte : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parcequ'il est avec moi.* Ps. 22. 3. 4.

Mais il s'en faut bien, ma chère Sœur, que les ames mondaines puissent se flater de cette espérance : entrées la plupart dans des engagemens de place, de mariage, d'affaires, de dignité, sans vocation du Ciel, & sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles, il les livre à leur propre foiblesse ; il ne les soutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choisies : il laisse élever les vents & les orages sur une mer, où les Jonas infidèles se sont embarqués contre son ordre ; & voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons desirs, se plai-

gnent sans cesse de leur foiblesse; des ames qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère; des ames pour qui tout devient un écueil; que les premières occasions entraînent, & en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah! c'est qu'appellées peut-être à suivre l'Epoux dans le secret du Sanctuaire, & s'étant frayées d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde, où sa main ne les a pas placées: c'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne ne l'ont pas aussi pour soutien: c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait & le principe: c'est en un mot, que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'ames de ce caractère dans le monde! & après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état; se plaindre presque de Dieu même; nous dire qu'elles se trouvent

dans des occasions inévitables, où la vertu la plus austère ne sauroit se soutenir; qu'elles se voyent tous les jours exposées à des périls, où les Saints eux-mêmes auroient succombé; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, & où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions, ce sont leurs passions, & non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées: elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence, & non la voix du Ciel, qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la Religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé, & de regarder comme des transgressions innocentes, celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables! Nous accusons tous les jours la Religion, mes Frères, de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations: mais un jour nous apprendrons que les graces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, & notre foiblesse si extrême que parceque nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avoit marquée dès le com-

mencement; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, & qui ne recevant plus cette vertu secrette qui se répand sur tout le corps, languissent sans force & presque sans mouvement, & se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ainsi ne craignez pas les peines & les difficultés que la vie Religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abbattre; ses assujettissemens consoleront votre cœur, loin de le révolter; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse : vous serez surprise vous-même de votre force & de votre courage ; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissoient incompatibles avec vos penchans; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyiez jamais

pouvoir vous vaincre, & que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuſes de l'état que vous embraſſez. Ce n'eſt pas, ma chère Sœur, que l'élection de Dieu vous aſſure tellement de ſa protection, que perſuadée que le ſecours du Ciel ne ſauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer ſur cette aſſurance, à une ſorte de ſécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, & aboutiroit enfin à quelque chûte déplorable. L'effet propre de la grace eſt de nous rendre fidèles à nos devoirs; mais c'eſt enſuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire & nous mérite de nouvelles graces. Ne laiſſez donc point affoiblir en vous, ma chère Sœur, cette première ferveur de l'eſprit: car ſi vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux; vous ſerez rejettée comme les vierges imprudentes: leur vocation étoit certaine; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'eſt donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle & la plus ſenſible conſolation de votre état. En effet, le ſupplice continuel d'un grand

nombre d'ames mondaines, c'eſt de vivre incertaines de leur condition. Comme elles ſe ſont engagées la plupart dans leur état, ſans précaution, ſans conſeil, ſans prières, elles ont raiſon de douter, ſi c'eſt la grace ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans ceſſe on ſe dit à ſoi-même, qu'on eſt malheureux dans ſa ſituation, parceque peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y ſauroit faire ſon ſalut, que parceque peut-être ce n'eſt pas le Seigneur qui nous y a placé: on rappelle mille deſirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, & la première voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur encore innocent; & l'on croit que c'eſt la voie qu'il nous montroit de loin, & la ſeule que nous aurions dû ſuivre. Il n'eſt pas un ſeul chagrin dans notre état, qui ne réveille ces triſtes idées: ſans ceſſe on ſe redit à ſoi-même: Je ne ſuis pas à la place où Dieu me demandoit; j'aurois fait mon ſalut dans un autre état: je n'y aurois pas trouvé les contre-tems, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de pen-

ſer à l'Eternité. Et là-deſſus, on s'abbat, on ſe dévore ſoi-même, on renonce preſque à l'eſpérance de ſon ſalut, & l'on fait de cet état affreux de découragement & de déſeſpoir, ou le ſupplice continuel de ſon propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité & d'indolence dans ſes crimes.

Et voilà, mes Frères, quel eſt quelquefois le triſte état d'une Vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, & non le choix du Seigneur ont conduite dans le lieu ſaint. Accablée ſous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'eſt point impoſées; trouvant des occaſions de chûte dans les mêmes devoirs, qui pour les autres ſont des motifs de vertu; changeant les ſecours de la piété, dont elle eſt environnée, en des attraits de vice; nourriſſant la corruption de ſon cœur, de tout ce qui devoit en ſoutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces ſpectacles de religion, qui s'offrent ſans ceſſe à ſes yeux, que de nouveaux ſujets de dégoût de la Religion même; ſe faiſant une tentation de la tranquillité de ſa retraite; & de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus

aimable ; elle se dit sans cesse à elle-même, qu'une vertu moins nécessaire & moins contrainte, ne lui eût pas paru si odieuse ; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné ; & que Dieu est trop juste, pour exiger qu'on soit fidéle aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de-là, ô mon Dieu ! que de retours affreux sur soi-même ! que de regards d'envie & de complaisance sur un monde, auquel on n'a renoncé que malgré soi ! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état ! quelles imprécations secrettes peut-être contre les auteurs de son infortune ! quelles réflexions amères sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée & involontaire où l'on se trouve !

Et ici, mes Frères, n'aurai-je pas raison de vous dire en gémissant : Sacrifiez à la bonne-heure au monde ces enfans infortunés que vous y destinez: inspirez-leur de bonne-heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs, & toutes les passions qui peuvent flater votre vanité, & les faire réussir dans ce lieu de dé-

pravation & de déréglement; ce sont-là les enfans de perdition & de colère, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur : mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints aziles; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfans même que vous consacrez à la Religion; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, & qui seuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes; & ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, ou par les contraintes & les amertumes du Sanctuaire.

Ce ne sont pas là, ma chère Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel : les mains qui vous offrent au Seigneur, sont les mains de la foi & de la piété : la chair & le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites : le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice : vous ne tenez de vos parens que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux; & s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne-heure à craindre le Seigneur; & que le Seigneur

vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi quelle consolation pour vous le reste de vos jours, lorsque rappellant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre ame, vous pourrez lui dire avec le Prophéte : C'est vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, & placée dans le lieu saint: j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire à moi-même, que je suis dans la voie que votre bonté me destinoit avant la naissance des siécles, & que
Ps. 72. 24. je n'y courrai point en vain : *Tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tu deduxisti me.* Qu'on est bien payé, ô mon Dieu ! de laisser faire votre volonté toute seule, & de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées. Nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux : nous ne savons que nous former des chaînes accablantes ; & comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité, se trouve toujours la source de nos malheurs & de nos peines. Premiere consolation de la vie Reli-

gieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle : *Misit de summo, & accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

CE fut sans doute une grande consolation pour les enfans d'Israel, lorsque échappés de la Mer rouge, & tournant les yeux vers ces abîmes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, & finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie & de leur reconnoissance : Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrièrent-ils? Que vous êtes terrible dans vos vengeances! & que les merveilles de votre puissance & de votre miséricorde, sont dignes de nos actions de graces & de nos hommages! *Quis similis tuî in fortibus, Domine? magnificus, in sanctitate, terribilis atque laudabilis.*

II. PARTIE.

Exod. 15. 11.

Voilà, ma chère Sœur, le point de vûe où vous devez vous placer au-

jourd'hui. Echappée aux périls & aux orages du siécle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfans d'Adam; & quelles sont les tempêtes & les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la sûreté d'un saint azile, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu: vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui & vous, je vous le montre tel qu'il est, & que je vous le fasse connoître dans un discours, où je ne devrois, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne risquerai rien en vous le rapprochant: pourvû qu'il paroisse tel qu'il est, il n'est pas assés aimable pour se faire regretter; ceux mêmes qui le voyent de plus près, sont ceux qui en sentent plus vivement

ment le vuide & la misère: il n'a de beau que la surface & le premier coup d'œil; & semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger & imposteur anime & fait paroître revêtus d'éclat & d'agrémens, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, & en voir toute l'horreur & toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chère Sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jesus-Christ va vous séparer à jamais? Ce monde, c'est une région de ténébres; une voie toute semée d'écueils & de précipices; c'est le lieu des tourmens & des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténébres: hélas: ma chère Sœur! la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces ames désésperées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi, & cherchent dans l'incrédulité, cette paix affreuse qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même: je ne parle pas de ces ames flotantes & incertaines sur la

Religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout, & qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flotent entre leurs passions & leurs doutes, & qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égaremens, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords & sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde & qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine sainte: je ne parle que des erreurs qui en altèrent les régles & les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère Sœur, ces maximes saintes: depuis les premiers âges de l'Eglise, les Chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière; & cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissemens, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pé-

nitence, ſans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au ſalut, on la regarde comme le partage des cloîtres & des déſerts : la retraite, ſi néceſſaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une ſingularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne ſauroit ſervir d'exemple : la prière, cette reſſource unique de toutes nos misères, on en laiſſe l'uſage aux ames oiſeuſes & inutiles : les afflictions, que les Saints ont toujours reçu comme des graces, on les craint comme des malheurs : les proſpérités, que les Juſtes ont toujours craint comme des malheurs, on les ſouhaite comme des graces : l'ambition démeſurée, ſi oppoſée à l'eſprit & au fonds de la Religion, n'eſt plus qu'un ſentiment noble & légitime de ce qu'on eſt & de ce qu'on doit prétendre : la haine, qui attaque la Religion dans le cœur, & qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juſte reſſentiment, ou une bienſéance de ſon rang, qui ne permet pas d'aller ſe réconcilier avec ſon frère : la vie ſomptueuſe & magnifique, ſi ſouvent frappée d'anathême dans les Livres ſaints, n'eſt qu'un uſage noble de nos biens, & une loi qu'impoſe la condition & la naiſſance : les

plaiſirs les plus dangereux, on les appelle des délaſſemens néceſſaires; les paſſions les plus honteuſes, des foibleſſes inévitables; les médiſances les plus cruelles, des vérités publiques & innocentes : que dirai-je ? La vertu même, la piété véritable, y a perdu ſon nom : ce n'eſt plus un don de Dieu & le ſeul parti néceſſaire ; c'eſt une bizarrerie d'humeur, un goût de ſingularité, une puſillanimité d'eſprit; que ſai-je ? un parti bon à quelque choſe, quand on n'eſt plus ſoi-même bon à rien. O Dieu ! eſt-ce donc-là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile, ou les diſcours de ces nations barbares & infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la ſcience du ſalut & les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt que ce ne ſont pas-là les erreurs de quelques particuliers ; ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes ; c'eſt la doctrine du monde entier ; ce ſont des maximes univerſellement reçues, approuvées, autoriſées, & contre leſquelles il n'eſt plus tems de vouloir s'élever. Nous ſeuls dans ces Chaires chrétiennes, oſons parler un lan-

gage différent : un petit nombre de Justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, & osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une foible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui régle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des Royaumes, des Empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, & qui a passé des pères aux enfans. Les Grands, le peuple; les savans, les ignorans; les sages, les insensés; les jeunes, les vieillards, se conduisent par-tout sur ces fausses régles : ceux même à qui la lumière de la vérité luit encore en secret, croyent se tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrette de leur conscience; & regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme & dissipe à l'instant.

Ainsi marchent, sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténébres: ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit

enfin terminer leur course : ainsi auriez-vous vécu, ma chère Sœur, si la miséricorde de Jesus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténébres, pour vous faire passer à un Royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude : vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres : vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les tems & de tous les pays a consacrées : vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne : vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les régles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabbattre, & où le zèle va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier ! qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, & où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, & que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même, ma chère Sœur, si le nombre des ames fidèles, & qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hazard les nuages, & qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure & ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.* Et encore dans ce petit nombre, combien d'ames molles & indolentes, qui ne paroissent vertueuses, que parceque le monde, à qui on les compare, est extrémement corrompu ? Combien d'ames immortifiées & impénitentes, qui après les égaremens des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes ; & ne s'attirent les éloges dûs à la vertu, que parceque le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices ? Combien d'autres, qui après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foiblesses dans leur vertu, & offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif,

Philipp. 2. 15.

tandis que le monde les canonise? Car le monde, toujours plein de contradictions, & jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable & la confond avec le vice; tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère Sœur, sont dignes d'une reconnoissance, qui ne doit plus finir qu'avec votre vie! Voyez, comme disoit autrefois un Prophéte à la sainte Sion; & je puis vous le dire ici avec plus de justice: voyez, tandis que des ténébres épaisses couvrent toute la terre; qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples; que le mensonge & l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes: *Ecce tenebræ*
Is. 60. 2. *operient terram, & caligo populos:* voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité; ces murs sacrés, ces autels saints, ces Vierges fidèles; ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde & sa vanité; tout vous montrera ici vos de-

voirs ; tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre ; & tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne discernera pas même les vérités les plus communes & les plus palpables du salut, la lumière du Ciel se levera ici sur vous, & vous montrera la perfection même des devoirs, & des secrets inconnus aux Sages du siécle : *Super te autem orietur Dominus, & gloria ejus in te videbitur.* *Ibid.*

Rien n'est donc plus consolant, pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flater d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses & dangereuses qui la font perdre de vûe ; comment auroit-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation & de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dan-

gers, ma chère Sœur, n'attendez pas que j'en faſſe ici un juſte dénombrement. Hélas! tout y eſt danger: dangers dans la naiſſance; elle eſt une eſpéce d'engagement à toutes les paſſions: dangers dans l'élévation; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne: dangers dans les ſoins publics; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la misère des pauvres; allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune: dangers dans l'uſage des grands biens; vous avez ſans ceſſe à vous défendre, ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice: dangers dans les exemples; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent; & nous ſommes raſſurés en trouvant, dans les foibleſſes d'autrui, une excuſe à nos foibleſſes propres: dangers dans les entretiens; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inſpire: dangers dans les amitiés; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs & par les douceurs de la ſociété; on ne peut ſe paſſer de délaſ-

ſement, & le monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il eſt mal aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes ; & l'éloignement d'un lien ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu, avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin

dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le monde, ma chère Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : ſi l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous ſéduit : ſi l'intérêt ne vous touche pas, la gloire & la réputation vous entraînent : ſi vous vous défendez des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne vous trouvent pas inſenſible : ſi l'inclination vous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance vous y jette : ſi vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la ſentez revivre pour vos enfans : ſi vous êtes fidèle à ne pas chercher les occaſions, vous ne ſauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère Sœur, que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domeſtiques de vertu, & la piété comme héréditaire à votre ſang, y auroient peut-être quelque

tems défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu ! on les regarde comme des bienséances de l'âge ; & on renvoye à des tems plus mûrs, des vertus qu'on croit que le tems tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité & d'abondance ; trouvant plus d'occasion de chûte qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang & le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de piéges n'auriez-vous point trouvé sous vos pas ? Vous auriez suivi cette route de tous les siécles, dont parle Job, que les ames mondaines ont toujours suivie: *Semitam sæculorum quam calcaverunt viri iniqui* ; c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons desirs ; mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des ames qui servent Dieu, & qui sont à lui sans réserve ; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, & le monde toujours votre cœur

Job. 22. 15.

& vos affections véritables : vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis & inévitables de votre état ; mais ces périls seroient devenus eux-mêmes une raison secrette, qui vous auroit justifié à vos yeux vos propres foiblesses.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère Sœur, que des prétextes de la part des mondains, sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut ? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver : ils forment mille bons desirs ; mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme, & qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls & des embarras où ils vivent : ils font même quelques efforts ; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nouvelle difficulté les lasse & les abbat : ils voudroient être au fond des déserts, mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même : nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut ; & ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de

la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille ici juſtifier vos vaines excuſes, mes Frères. Il eſt difficile de vivre chrétiennement dans le monde, cela eſt vrai : mais combien d'ames fidèles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux ? Le plus ſûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuſes, que le Seigneur a de bonne-heure ſéparées de la corruption du ſiécle, & conduites dans le ſecret du Sanctuaire ! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miſéricordieuſe, qui les a retirées du milieu des périls, pour les faire entrer dans le lieu de la paix & de la ſûreté ! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation & de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement & du ſilence ! Vos mœurs auroient été innocentes, hélas ! & tous vos jours ont été de nouveaux crimes ! vos premières années euſſent été les prémices pures d'une vie ſainte ; hélas ! & vous n'oſez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs & le tréſor

d'iniquité que vous y avez accumulé ! vos inclinations ſeroient encore celles qu'une heureuſe éducation vous avoit données ; hélas ! & le monde a corrompu en vous les dons de la grace & de la nature ; & il ne vous reſte plus de ces premières eſpérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes ! votre mort finiroit des jours pleins, des œuvres précieuſes, & une vie digne de l'immortalité ; hélas ! & elle ne finira qu'un grand vuide, des paſſions infinies, des agitations ſans nombre, des chagrins amers, des plaiſirs ſouvent dégoûtans, toujours triſtes par le reproche ſecret de la conſcience ; & une vie digne d'une mort éternelle, ſi elle n'eſt purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au Tribunal redoutable du ſouverain Juge.

Mais il ne faut pas que les deſirs d'un état devenu impoſſible, vous calment ſur les dangers de votre état préſent. C'étoit l'erreur de cet ami de ſaint Auguſtin, lequel encore Payen, auroit bien voulu l'imiter dans ſa converſion & dans ſa retraite : mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien ſacré comme incompatible avec

la foi & la sainteté du Batême ; & auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jesus-Christ. Il ne vouloit être Chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il étoit impossible qu'il le fût : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* S. Aug. On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu : on voudroit se retirer du monde, & se cacher pour toujours aux yeux de l'univers : on ne croit pas le salut possible autrement : on nourrit son imagination de ces projets chimériques, qui ne sauroient jamais s'exécuter : & parceque l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, & de nous aller jetter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu : on ne fait pas ce qu'on doit faire, parcequ'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas ; & on ne veut être Chrétien qu'aux seules conditions ausquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse Christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire qu'on ne le veut pas : car il ne s'agit point de soupirer après une situation qui ne sauroit plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes

qui ſont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère Sœur, la deſtinée des ames mondaines ne vous paroît pas ſans doute digne d'envie : mais que ſera-ce, ſi au récit des erreurs & des dangers du monde, nous ajoûtons ici celui de ſes ſoucis, de ſes peines & de ſes chagrins dévorans ?

Oui, ma chère Sœur, on croiroit d'abord que la joie & les plaiſirs ſont le partage de ce monde réprouvé ; & que n'ayant pas de ſon côté le bonheur de l'innocence & de la vertu, il a du moins les douceurs & les réjouiſſances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas ! ſi l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refuſant rien aux paſſions inſenſées, ce ſeroit toujours ſans doute une ivreſſe & une frénéſie digne de pitié, d'acheter, par un inſtant rapide de plaiſir, des peines & des horreurs éternelles ; mais du moins on ne perdroit pas tout ; on auroit du moins quelques momens de bon ; du moins on jouiroit du préſent : mais ce préſent même, cet inſtant rapide, eſt refuſé au pécheur. L'Etre ſouverain & miſéricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puiſſions être un inſtant même heu-

reux ſans lui : il ſe ſert de nos paſſions pour nous punir de nos paſſions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire ſervir à nos plaiſirs, il en fait en ſecret les inſtrumens de nos peines : tous nos deſirs les plus flateurs, & que nous ne formons que pour ſoulager notre cœur, en deviennent les tyrans & le ſupplice : tous nos projets les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent & les aigriſſent : tous les plaiſirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce ſemble, ſatisfaire notre cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. Dieu, pour nous faire ſentir que l'ordre eſt le ſeul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rend malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime ; notre cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain, par une vaine philoſophie, détachons-nous des paſſions tout ce qu'elles ont d'extrême & de fatiguant, pour nous ménager des plaiſirs modérés & tran-

quilles; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui; & ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs & des gouffres; & d'ailleurs tout ce qui souille notre ame, quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême & de plus malheureux
. A. pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, il étoit juste que vous le voulussiez ainsi, que toute ame désordonnée fût à elle-même son suppplice.*

Non, ma chère Sœur, Jesus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde; il ne l'a laissée qu'à ses disciples: ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles ausquels vous renoncez. Hélas! si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes; si vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisir, que pompe & magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît! Vous n'y

verriez que des malheureux : le pere divisé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouse; le frère dresser des embuches au frère; l'ami se défier de son ami; le secret des familles ne cacher aux yeux du public, que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance; les engagemens les plus tendres finir par la haine & par la perfidie; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissemens qu'elles exigent; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut: chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophéte, par leur rang & par leur fortune, jusques au-dessus des nuées; on les perd de vûe, si haut ils sont placés: ils paroissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prof-

périté & la puissance sont toujours ac-
Ps. 106. 26. compagnées : *Ascendunt usque ad cœlos.*
Et par le ver secret & dévorant de leur conscience corrompue; & par la satiété même des plaisirs ; & par la gêne des assujettissemens & des bienséances ; & par la bizarrerie de leurs desirs ; & par l'amertume de leurs jalousies ; & par les bassesses qu'ils employent pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en essuyent, ils sont plus bas que le peuple & plus malheureux que lui :
Ibid. *Descendunt usque ad abyssos.* O fille de Sion ! réjouissez-vous, dit le Seigneur; publiez les merveilles de ma misericorde, parceque je viens pour vous posséder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux, pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, & y établir
Zach. 2. 11. une paix & une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, & habitabo in medio tuî.*

Regardez maintenant, ma chère Sœur ; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls & ses inquiétudes. C'est une terre, dont on vante les fruits & la beauté, & où il semble que coulent le lait & le miel ; mais c'est une terre qui dévore ses habitans par les passions infinies qui l'agitent, & où

les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.* Num. 13. 33.
Regardez encore une fois ; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jesus-Christ : de loin il en impose ; on ne voit que la gloire, les plaisirs & la pompe qui l'environnent ; ce point de vûe lui est favorable ; je vous le rapproche ; je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté ; si sur le point de l'abandonner vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse : voyez si cette grande action que vous allez faire, & que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble ; de la joie aux chagrins dévorans ; de la liberté à la servitude ; d'une douce & sainte société, à l'ennui, à la fausseté & à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chère Sœur, consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint, & ils vous répondront : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Peut-être une ten- Deuter. 32. 7.

dresse naturelle les attriste & les attendrit ici sur votre sacrifice : mais au fond, ils envient votre destinée ; ils soupirent en secret sur la multitude & la pésanteur des liens qui les attachent au monde ; & sentent, après avoir essayé long-tems des plaisirs, des vanités & des espérances humaines, qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur & l'observance de sa Loi sainte : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de Religion : votre foi, votre innocence, votre joie sainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre & sensible ; mais que sai-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes ? Que sai-je si dans ce moment, les vûes de la foi plus vives, ne réveillent pas en eux mille desirs de séparation & de retraite ; & ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jesus-Christ les restes d'une vie, que le monde & les passions ont peut-être jusqu'ici toute occupée ? *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que sai-je si vous voyant mourir

mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux ; & où séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, & vous épargner le crime d'en avoir joui, & le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère Sœur, puisqu'il faut parler ici pour la derniere fois, de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliïez à jamais ? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres Ancêtres, si célébres dans nos histoires par les services rendus à l'Etat, par les premières dignités de la Couronne perpétuées dans leurs descendans, & par tant de monumens de leur gloire élevés au milieu de nous ! que ne pouvez-vous les consulter ! & du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussiere, ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien ; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang ; que les titres &

les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, & ne demeurent écrites que sur nos cendres & sur la vanité de nos tombeaux ; qu'il n'y a d'éternel & de durable que ce que nous avons fait pour le Ciel; & qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son ame : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.*

Heureuse, ma chère Sœur, (puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étois proposé, & d'ajoûter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous choisit, & du côté du monde, d'où il vous retire, le dernier tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls,) heureuse de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paye que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs, & qui jusqu'ici n'a fait que des malheureux & des mécontens! heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu, & de mettre de bonne-heure entre vous & lui un mur de séparation éternelle ! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer ! heureuse de diminuer vos

peines, en diminuant vos attachemens! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous! heureuse enfin de mettre à profit le tems court & rapide de la vie présente, pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reste-t-il présentement, ma chère Sœur, sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les Prêtres & les Citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré. Que le Dieu de vos peres qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grace; qu'il bénisse la pureté de vos intentions; qu'il soutienne par sa force toute-puissante la grandeur de votre entreprise; & qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire: *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, & omne consilium tui cordis suâ virtute corroboret.* *Judith.* 10. 8. Que la sainte Jerusalem, que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes; qui a cultivé en vous depuis un

âge tendre, les dons de la grace & de la piété; & qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces Vierges fidèles, le fruit de ses soins & de ses peines; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie, de consolation, de gloire; non par l'éclat de votre nom & de votre naissance, mais
Ibid. par celui de vos vertus religieuses: *Ut glorietur super te Jerusalem.* Qu'elle soit également édifiée & illustrée, par la sainteté de vos exemples, & par la ferveur & la perfection de toutes vos voies; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces Vierges illustres, de ces saintes Mères, de ces premières Fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint; & dont les noms, déja écrits dans le Ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fer-
Ibid. vent institut: *Et sit nomen tuum in numero sanctorum & justorum.*

Dites donc, ma chère Sœur, sur le point de sacrifier le monde, & d'abbattre à vos pieds cet autre Holopherne; dites, comme cette Héroïne d'Israel, sur le point de lui donner le dernier coup: Frappez-le, Seigneur, par

les paroles qui vont ſortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai conſacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis caritatis meæ.* Donnez-moi cette foi vive & généreuſe ; cette inſenſibilité chrétienne ; cette élévation de cœur & de piété, dont j'ai beſoin pour mépriſer juſqu'à la fin ſes vanités & ſa gloire ; pour voir toujours d'un œil indifférent ſes plaiſirs & ſa vaine félicité ; pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur & l'aveuglement de ceux qui s'en laiſſent éblouir ; & ne jamais introduire dans le lieu ſaint, ſon eſprit & ſes maximes : *Da mihi in animo conſtantiam, ut contemnam illum.* Quelle gloire pour vous, Seigneur ! quel monument éternel de la puiſſance de votre bras ! quel opprobre & quelle confuſion pour les ames mondaines, quand elles verront que vous ne vous ſervez que de la foibleſſe de mon ſexe, d'une fille de Sion, foible & timide, pour fouler aux pieds ſa gloire & ſes plaiſirs ; & qu'il n'eſt pas ſi difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuſer la honte de leur attachement & de leur ſervitude ! *Erit enim hoc memoriale*

Judith. 9. 13.

Ibid. ✝. 14.

Ibid. ✝. 15.

nominis tui, cùm manus fœminæ dejecerit eum.

Recevez, grand Dieu, le ſacrifice de cette hoſtie innocente, comme vous reçutes autrefois celui d'Abel ; & que ce grand exemple de foi & de religion, apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'eſt tout gagner que de tout perdre pour s'aſſurer un bonheur éternel.

Ainſi ſoit-il.





SECOND SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles ſont aimables ! mon ame déſire ardemment d'être dans la maiſon du Seigneur ; & elle eſt preſque dans la défaillance, par l'ardeur de ce déſir. Pſ. 83. 1. 2.

VOILA, ma chère Sœur, à quoi ſe bornoient tous les deſirs d'un ſaint Roi, que le Seigneur avoit comblé de gloire, de proſpérité & d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du Trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ſes victoires, ni la magnificence de ſon régne, qui le touchoient d'une joie vive & continuelle. L'Arche

ſainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il ſe voyoit éloigné par la révolte de ſon fils; la conſolation d'aller dans ce lieu ſaint ſe décharger, pour ainſi dire, aux pieds des autels du poids de la Royauté; d'y répandre ſon âme devant le Seigneur; de chanter en ſa préſence des cantiques d'action de graces; d'y mêler ſes larmes au ſang des victimes; d'y célébrer au milieu des enfans d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favoriſé ſon peuple; d'y méditer les merveilles de ſa loi & les promeſſes faites à ſes pères: voilà tout ce qui lui paroiſſoit digne d'être regretté dans l'élévation & la puiſſance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chère Sœur, les ſaintes diſpoſitions que la grace met dans votre cœur. Ce ne ſont ni les avantages au milieu deſquels la Providence vous a fait naître, ni un nom reſpecté dans le monde, ni tout ce qu'il ſembloit vous promettre de plus flateur & de plus ſéduiſant, qui ont ſû toucher votre cœur. La maiſon du Seigneur; les ſaintes conſolations d'une retraite religieuſe; la joie de venir vous cacher dans le ſecret du tabernacle, & dans

ce Temple nouveau (1), où vous allez être la première Victime qui s'offre sur l'autel, & auquel votre sacrifice va servir comme de consécration & de dédicace solemnelle: voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde & la vanité de ses promesses : *Concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu ! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophéte, heureux ceux qui habitent dans votre maison; & qui à l'abri des périls & des séductions du monde, ne sont nuit & jour occupés qu'à chanter vos louanges & publier vos miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine !* Le monde n'éblouit que ceux qui le voyent de loin, & qui n'en connoissent pas le vuide & l'amertume. Heureuse l'ame, ô mon Dieu ! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, & qui voyant que tout est vanité & affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul ; & de monter de degré en degré, jusqu'à cet état *Ps. 83. 5.*

(1) *C'étoit la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle Eglise de la Visitation de Chaillot.*

ſublime de dépouillement entier; juſqu'à cette perfection religieuſe, d'où les vrais biens ſe faiſant voir de plus près, le monde & toute ſa gloire ne paroiſſent plus qu'un vain atôme! Ibid. ✝. 6. 7. *Beatus cujus eſt auxilium abs te: aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit, in valle lacrymarum in loco quem poſuit!*

Ce n'eſt pas, ma chère Sœur, que la maiſon du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ſes tentations comme ſes conſolations & ſes avantages. Il y a des piéges ſur le Thabor, ſelon l'expreſſion d'un Prophéte, comme dans les plaines de Oſée 5. 1. Samarie: *Rete expanſum ſuper Thabor.* Le lieu ſaint peut avoir ſes déſolations & ſes périls comme le ſiécle. Ce ne ſeroit donc pas aſſés de vous entretenir ici ſeulement des avantages de la vie Religieuſe; il faut encore vous en expoſer les tentations. Il eſt important qu'à l'entrée de cette ſainte carrière, où les reſſources & les conſolations s'offrent en foule, on vous montre auſſi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver ſur vos pas. Il faut, il eſt vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les conſolations que Jeſus-Chriſt vous prépare dans cette

retraite sainte ; & nos foibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons & les richesses de sa miséricorde : mais d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les piéges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction, de vous exposer les tentations & les consolations de la vie Religieuse ; c'est-à-dire, de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

MON fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre ame à la tentation ; & souvenez-vous que les voies même de la sagesse & de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux qu'on s'y croit plus en sureté, & qu'on y marche sans précaution & sans défense : *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* I. PARTIE. *Eccli.* 2. 1.

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les ames qui se consacrent à Jésus-Christ dans la vie Religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand

on a une fois renoncé au monde, & embrassé un état saint; & que les difficultés de cette première démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carriere.

Cependant, ma chère Sœur, la vie Religieuse elle-même, où la grace aujourd'hui vous appelle, cet état divin & qui nous fait être par avance sur la terre ce que les Anges de Dieu sont dans le ciel; cet état a ses écueils & ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidèles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Egypte; ils avoient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils ne fussent tous agréables à Dieu: *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (1. Cor. 10. 5.) D'où vient cela? C'est que cette première ferveur passée, ils commencèrent à regarder derrière eux, & à jetter des regards de complaisance sur l'Egypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie: & c'est ce que j'appelle la tentation du tems. C'est en se-

cond lieu, que laſſés des fatigues du déſert, & ennuyés même du pain céleſte, dont le Seigneur les nourriſſoit, ils commencèrent à ſe dégoûter ; & leur dégoûts furent bientôt ſuivis de murmure : & voilà la tentation du dégoût. C'eſt enfin que ſe laiſſant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux & leurs prières devant le tabernacle ſaint ; & ne furent plus occupés que de danſes & de feſtins autour du veau d'or : & c'eſt ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit-là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous inſtruire : *Hæc autem in figurâ facta ſunt noſtrî.* Et voilà en effet, ma chère Sœur, les trois tentations à craindre dans ce déſert religieux où vous êtes entrée en ſortant du monde, & de toute la corruption de l'Egypte. *Ibid. ℣. 6.*

En premier lieu, la tentation du tems. Oui, ma chère Sœur, les commencemens ſont d'ordinaire fervens & fidèles : on jette les premiers fondemens de l'édifice ſaint avec un zèle & une vivacité qui ſemble ne devoir plus ſe démentir : on ſe diſpute les adouciſſemens les plus permis : on a horreur des infidélités les plus légères :

on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur ; rien ne coûte, rien n'arrête : on dévore toutes les amertumes de l'obéïssance : on ne sent point l'assujettissement des régles : on vole par-tout où le devoir & l'exemple nous appellent : on ajoûte même aux œuvres prescrites, des œuvres de surcroît : enfin rien ne paroît de trop au zèle & à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuse : on regarde tous les adoucissemens & les infidélités, comme le privilége du tems & des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens & de l'amour-propre : on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisoit autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le tems de la ferveur est passé ; & qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les régles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue. Première tentation.

Or pour vous armer contre un écueil, où la grace de la vocation vient souvent échouer & faire un triste nau-

frage ; fouvenez-vous, ma chère Sœur, que l'efprit de la vie Religieufe, que vous embraffez, eft le même pour tous les âges ; que les régles fages & pieufes, que votre faint Fondateur, dont la folemnité concourt fi heureufement aujourd'hui avec votre confécration, & femble vous promettre d'avance la grace de fon efprit, l'abondance de fa charité, & la grandeur de fa foi ; que les régles faintes, dis-je, que votre bien-heureux Pere a laiffées à cet inftitut fervent, font les mêmes pour tous les tems ; toujours égales pour toutes les Epoufes de Jefus-Chrift ici affemblées ; toujours uniformes, & pour celles qui commencent & pour celles qui portent déja depuis longtems le joug du Seigneur : & qu'ainfi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeuneffe, dans les ferveurs du noviciat, comme dans la fuite de votre carrière ; puifque la fainteté de votre état fera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même ; votre zèle jamais fe démentir ; vos difpofitions de foi, d'amour, de facrifice, toujours perfévérer ; & qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carrière heureufe, doit reffem-

bler, du côté de la ferveur & du zèle; au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre & la commence.

Mais que dis-je, ma chère Sœur ? ce ne feroit pas même assés que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la Profession Religieuse, plus vous devez croître dans la grace de votre état, dans le desir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs & de vos régles: plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence; plus vos foiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foiblesses; & qu'ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs & de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; aussi l'Esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un tems où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur & de paresse, il semble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carriere, où la grace encore foible, toutes les

vertus religieuses, encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, & les imperfections plus pardonnables; au lieu que dans la suite, la grace ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime; les inobservances, une manière d'apostasie, qui ne sauroit plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat & infidèle.

Celui qui commence, dit Jesus-Christ, & qui après cela se relâche & regarde derrière lui, n'est pas propre au Royaume de Dieu: *Non est aptus Regno Dei.* Cette parole est terrible, ma chère Sœur; il n'est point propre au Royaume de Dieu: c'est-à-dire, c'est une ame foible & paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin, une ame infructueuse & stérile, laquelle après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure-là, ne donne point de fruit, & ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile: *Non est aptus Regno Dei.* Hélas, ma chère Sœur! si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but; si

Luc. 9. 62.

parmi les ames mêmes, qui paroiſſent les plus ferventes & les plus fidèles, il s'en trouve encore qui ſeront un jour rejettées des noces de l'Epoux, parce-qu'un orgueil ſecret aura corrompu toutes leurs voies & infecté toutes leurs œuvres : quelle deſtinée pourroient ſe promettre celles, qui après les premières démarches, ſe repoſent lâchement, & croyent être quittes du reſte de la carrière !

Non, ma chère Sœur, il n'en eſt pas de la milice de Jeſus-Chriſt, comme de celle des Princes de la terre : dans celle-ci, après un certain tems de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos, le délaſſement, & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées : mais dans la milice de Jeſus-Chriſt, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre. Tout le tems de la vie préſente eſt une milice continuelle, dit Job, eſt le tems des peines & des combats ; le repos ne nous eſt montré qu'au bout de la carrière ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux ; hélas ! plus nos deſirs pour le Ciel doivent s'enflammer ; plus la vûe de la patrie, à laquelle nous touchons,

doit nous transporter ; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachemens ; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance ; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jesus-Christ ; c'est-à-dire, avoir l'œil déja fixé dans le ciel, perdre de vûe la terre, & n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jesus-Christ : *Respicite, & levate capita vestra ; quoniam appropinquat redemptio vestra.* *Luc. 21.*

Et certes, ma chère Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée? Voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, & vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi? Ah! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes ; & que vous étant enrichie des biens spirituels, le Démon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laissera plus paisible dans ces commencemens : semblable à un Pirate qui laisse passer tranquillement les Navires, qui partent pour fournir

une longue carrière, & aller chercher au loin des marchandiſes précieuſes; & ne les attaque qu'au retour, & preſque ſur la fin de leur courſe; parcequ'il les trouve alors chargés de richeſſes, qu'il s'efforce de leur ravir, & de leur rendre inutiles les travaux & les périls au prix deſquels ils les avoient acquiſes.

Mais après tout, ma chère Sœur, croiriez-vous en avoir aſſés fait pour Jeſus-Chriſt, quand vous aurez conſacré quelques années de zèle à ſon ſervice? La vie, cet inſtant rapide, eſt-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grace ineſtimable qu'il nous a faite, en nous ſéparant du monde & de ſa corruption? L'éternité elle-même ne ſuffira pas aux Saints, pour rendre graces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition & de la colère; & une vierge infidèle, après les premières années de zèle & de ferveur, croiroit être en droit de ſe repoſer, comme ſi le tems des combats étoit fini, & qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de graces à rendre au Seigneur miſéricordieux, qui l'a miſe à couvert de la dépravation générale dans le ſecret de ſon Sanctuaire? Que dis-je? Et elle

regarderoit même cette exactitude rigoureuſe, dont elle avoit d'abord fait profeſſion, comme des excès puériles du premier âge, & qu'une raiſon plus mûre doit modérer ? C'eſt-à-dire, que ce ſeroit comme ſi elle diſoit à Dieu : Seigneur, tandis que je ſuivois encore les mouvemens d'un âge peu avancé, & les foibles lumières d'une raiſon peu formée, je vous ſervois avec ferveur ; je me diſputois tout ; je me faiſois un ſcrupule de tout ; je faiſois conſiſter la piété à ne donner rien à ma propre ſatisfaction ; à remplir juſques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petiteſſe que de vertu ; à ſuivre tout ce qui me paroiſſoit le plus parfait dans vos voies, & le plus conforme à l'eſprit de ma vocation. Mais à meſure qu'un âge plus mûr a mûri la raiſon, & que ces premiers tranſports ont paſſé, j'ai compris qu'on pouvoit vous ſervir à moins ; que vous ne demandiez pas des empreſſemens ſi vifs, & une fidélité ſi ſcrupuleuſe ; que vous étiez un Maître aiſé à contenter, & qui ſe payoit de tout ; que c'étoit bien aſſés de ne pas rompre avec vous par des tranſgreſſions manifeſtes ; & qu'on pouvoit

être à vous, ſans ſe faire une guerre ſi importune à ſoi-même. Si ce n'eſt pas-là le langage que la bouche d'une Vierge tient à Dieu, c'eſt du moins réellement le langage de ſon cœur, & l'outrage qu'elle ajoûte à ſes infidélités, & au dégoût où elle eſt tombée de ſon état.

Et voilà, ma chére Sœur, ce que j'ai appellé la ſeconde tentation de la vie Religieuſe: la tentation du degoût.

Comme nous ſommes pleins d'amour-propre, il nous arrive preſque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu; c'eſt-à-dire, de conſulter plus un certain goût ſenſible, qui nous rappelle à Dieu, que la juſtice de ſa loi & les vérités de la vie éternelle. Les commencemens ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe, ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices: la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grace même alors plus vive, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles, qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des régles ſaintes: tout s'applanit alors;

tout paroît aiſé. Or on ſe perſuade aiſément que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût ſenſible, qui nous rend d'abord ſi heureux, & ſi pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'uſe d'ordinaire ; cet attrait paſſe ; rien d'humain, ni de ſenſible, ne ſoutient plus dans la pratique des régles ſaintes : on en ſent le poids ; & les conſolations qui l'adouciſſoient, ſont refuſées. Les penchans d'abord ſi dociles, ſe ſoulévent contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien preſque dans le détail des devoirs, qui le pique & qui l'intéreſſe : les mortifications coûtent ; les obſervances deviennent pénibles ; la prière, loin de conſoler, gêne & captive ; les Myſtères ſaints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin on marche encore à la vérité, mais chaque pas eſt un nouvel effort ; mais on marche ſans goût & ſans conſolation : & de-là vient qu'on ſe décourage ; on ſe traîne dans la voie ſainte ; on cherche dans les relâchemens de l'amour propre,

les consolations sensibles qui manquent à la vertu ; & l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites Religieuses, écoutez, ma chère Sœur, les avis suivans, & ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes & pénibles : on se figure qu'en se permettant mille relâchemens, on rendra le joug plus supportable ; & on le rend plus ennuyeux & plus pésant. Aussi c'est dans les maisons Religieuses où la premiére ferveur régne encore, où l'on vit dans une entière séparation du monde, où l'esprit de silence, de prière, de dépouillement, de mortification, n'est point affoibli ; c'est dans ces maisons heureuses, qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages ; toutes les Epouses de Jesus-Christ porter son joug avec un goût & une allégresse qui surprend ; & qu'on les voit surprises elles-

mêmes

mêmes de ce que le monde eſt étonné de les trouver ſi contentes & ſi heureuſes dans cet état de retraite, de privation & d'auſtérité : au lieu que les dégoûts & les murmures ne régnent que dans ces maiſons infortunées, où le premier eſprit eſt tombé, où la régularité primitive ne s'obſerve plus, ou toutes les obſervances Religieuſes ſont altérées, & où l'on ne connoît plus les anciennes régles, que par les adouciſſemens qui les ont anéanties; c'eſt-là où ſe trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes & malheureuſes dans leur état, portant ce reſte de joug avec une triſteſſe & une répugnance qui les accable. Plus elles conſervent de liaiſon & de conformité avec le monde, plus la Religion leur paroît triſte & affreuſe; & les adouciſſemens mêmes que l'uſage a introduits parmi elles, deviennent la ſource funeſte de leurs dégoûts & de leurs peines.

Non, ma chère Sœur, telle eſt toujours la deſtinée d'une vierge tiéde & infidèle : loin d'adoucir les obſervances de la vie Religieuſe, en ne les accompliſſant qu'à demi, elle ſe les rend plus inſupportables : plus elle ſe relâche,

plus les dégoûts augmentent ; parceque l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit : tout lui pése dans le service de Jesus-Christ, parceque les graces abondantes, qui sont la récompense de la ferveur, n'y sont plus données. La prière n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse & de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue : la retraite ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu & le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vûe des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même : les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose : tout le détail de la vie Religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des misères & des chagrins, qui lui adoucissoient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses, qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis & à leurs in-

quiétudes : elle trouve dans le lieu ſaint toutes les amertumes dont le monde abreuve ſes partiſans ; & c'eſt à elle que le Seigneur fait ce reproche dans ſon Prophéte, en la perſonne de Jéruſalem infidèle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre ſœur ; vous avez imité dans le lieu ſaint, les manières, les relâchemens, le culte tiéde & imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choiſie & prévenue de tant de graces ; *In viâ ſororis tuæ Samariæ ambulaſti.* Auſſi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puiſque vous participez encore à ſon eſprit & à ſes infidélités ; à ce calice d'ennui & de triſteſſe : je changerai les conſolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choiſi, en des dégoûts & des amertumes ſecrettes : ma Maiſon ne ſera plus pour vous qu'une maiſon de deuil & de contrainte ; vos jours, qui devoient être des jours de paix, de conſolation & de lumière, ſeront des jours de trouble, d'inquiétude & de ténébres : vos voies, qui devoient être ſi douces & ſi tranquilles, ſeront ſemées de ronces & d'épines, & Samarie au milieu de ſes abominations,

Ezech. 23. 31.

ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix & Ibid. 33. 34. d'innocence : *Repleberis calice mœroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ ; & bibes illum, & epotabis usque ad fæces.*

Ainsi, ma chère Sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous ; voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchemens ; si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur ; si vous ne tenez pas trop à vous-même ; si vous ne nourrissez pas des antipathies secrettes & des prédilections trop humaines ; si vous ne refusez pas à la grace mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire ; si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachemens légers, qui vous occupent toute entière. Rappellez-vous à votre cœur, remontez à l'origine de vos dégoûts ; & sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chère Sœur, &

c'eſt ici un ſecond avis ; ce n'eſt pas que les dégoûts ne ſe trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente & la plus fidèle, & qu'en vous conſacrant aujourd'hui à Jeſus-Chriſt, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Ce ſont des épreuves dont il ſe ſert pour purifier notre cœur & pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous ſoutient par des conſolations ſenſibles ; c'eſt un lait dont il nourrit notre foibleſſe : comme nous ſommes encore des enfans de la grace & peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous méne par des ſentiers doux & faciles. Mais à meſure que nous avançons il nous traite comme des hommes forts : il ne nous nourrit plus que du pain de la Vérité, qui eſt la nourriture des parfaits, & un pain ſouvent de tribulation & d'amertume : il ne nous laiſſe plus d'autre reſſource que la foi, que les épines de la Croix, que les rigueurs & la ſainte triſteſſe de ſa doctrine : il eſt pour nous un Epoux de ſang, comme Moyſe à l'égard de Séphora : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* Quand Exod. 4. 25.
il a fallu nous arracher de la terre de

Madian, & nous faire oublier notre peuple & la maison de notre père, oh! il a eu pour nous des manières tendres & consolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre: mais dès que nous avons eu marché quelque tems avec lui, & qu'il nous a vû avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux; il n'a plus eu égard à ces consolations humaines qui nous soutenoient, & a laissé notre cœur dans une espéce d'abbattement & de sécheresse: *Sponsus sanguinum tu mihi es*. Mais, ma chère Sœur, ce qui doit alors vous consoler; c'est que le Seigneur ne demande pas de vous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie Religieuse est une vie de mort & de sacrifice, & que cet état de peine & de tristesse, paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la Croix de Jesus-Christ pour son partage; c'est que moins le Seigneur paroît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient, en affermissant notre foi & augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce tems de nuage & d'obscurcissement dure, & que les lumières & les consolations plus abondantes lui succédent tou-

jours ; c'eſt enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'eſt qu'il eſt jaloux de tout notre cœur, & qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis ſenſibles ; c'eſt qu'il veut que nous le ſervions uniquement pour lui ; & que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaiſir de lui être fidèles.

Mais une réflexion encore plus conſolante, ma chère Sœur, c'eſt que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie Religieuſe, ſont bien différens de ceux que vous auriez trouvés dans le monde ; je dis dans le monde, au milieu de ce cahos, qui paroît le centre des plaiſirs & des félicités humaines ; hélas ! & cependant c'eſt la patrie des malheureux : ceux qui l'habitent ſont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs paſſions qui les environnent ; chacun y cherche la paix & le bonheur ; & nul ne peut le trouver ni au-dehors, ni au-dedans de lui-même : les reſſources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux ; les plaiſirs laſſent ; les paſſions fatiguent ; les richeſſes inquiétent ; les honneurs gê-

nent; les ſociétés ennuyent; le crime porte ſon poiſon avec lui dans le cœur; les événemens trompent toujours notre âttente; au milieu d'une vie ſi triſte, ſi vuide, ſi agitée, nulle reſſource au-dedans; la foi éteinte; Dieu retiré; & un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu! que les rigueurs qu'offrent aux ſens ces retraites ſacrées, paroiſſent douces & ſouhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs! & que votre grace change aiſément ce qui paroît de plus triſte & de plus rebutant dans votre maiſon, en un joug doux & agréable, qui va faire toute la joie & tout
Pſ. 29. 12. le bonheur de ma vie: *Convertiſti planctum meum in gaudium mihi, & circumdediſti me lætitia.* Seconde tentation de la vie Religieuſe: la tentation du dégoût.

Enfin la dernière eſt celle que j'ai appellée la tentation des exemples; & c'eſt encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuſe. Oui, ma chère Sœur, quelque ſainte que ſoit la maiſon où la Providence aujourd'hui vous attache; quoique Dieu y ſoit ſervi avec tant de bénédiction, & qu'elle conſerve encore le premier eſprit de

zèle, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux Fondateur; néanmoins parmi tant de Vierges fidèles & ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu; en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, la grace de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres; en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chère Sœur, si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, jusques ici inouis dans cette Maison sainte, on seroit en garde; & ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils meritent: mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence; qui ne nous présentent que des adoucissemens légers & presque nécessaires à la foiblesse humaine; qui s'insinuent même à la faveur de nos penchans, qui pour toute apologie, n'ont besoin que d'une seule de nos Sœurs, qui ose nous les montrer; & qui trouvant au-dedans de nous une secrette conformité qui les autorise,

paroissent plus innocens, parceque c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs comme ces vierges infidèles sont celles d'ordinaire, dont la société est plus douce & plus commode, le caractère plus liant, les manières plus prévenantes; on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple, que leur société nous gagne & nous attire: on forme des liaisons fatales à la régularité: les penchans qui nous unissent, forment bientôt des mœurs semblables, & le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'Epouses de Jesus-Christ, d'abord fidèles & ferventes, ont vû échouer contre cet écueil leur première fidélité, & toute l'édification que promettoient à ces saints aziles, la ferveur & l'exacte régularité de leur commencement?

Mais quel remède, ma chère Sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint? C'est premièrement, de se dire à soi-même, que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui sont

fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; & si tout ce qui nous environne soutenoit la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force & de la résistance. C'est en second lieu, de rappeller souvent l'exemple de ces premières Mères, de ces pieuses Fondatrices, qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent Institut; qui répandirent dans l'Eglise une si grande odeur de sainteté; dont la piété étoit si tendre, si simple & en même-tems si sublime, & qui forcèrent le monde même à les respecter & à admirer les dons de Dieu en elles : c'est de jetter quelquefois les yeux sur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs de ces Maisons saintes; & où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, & nous inspirer le même esprit dont elles furent animées, & par l'extrême différence que vous trouverez entre elles & vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est en troisiéme lieu, sans chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des

Vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidelité dans la voie du Seigneur : c'est de ne point perdre de vûe celles de vos Sœurs, qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état : c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs ; & que de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez par tout sous vos yeux. Mais encore plus que tout cela, c'est en dernier lieu, de jetter vos regards sur cette grande & pieuse Reine (1), dont la présence honore ici votre sacrifice : qui renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une ame fidèle ; anime par son exemple les Vierges saintes au milieu desquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grace, & dans la pratique des saintes observances ; leur montre plutôt ses vertus, que sa grandeur & ses titres ; & vous apprend que plus on est élevé, plus

(1) *La Reine d'Angleterre.*

on voit de près le néant de toutes les choſes humaines.

Ainſi, ma chère Sœur, ſouffrez que je finiſſe cette première Partie de mon diſcours, en vous adreſſant les mêmes paroles que ſaint Cyprien adreſſoit autrefois aux ſaints Confeſſeurs de la foi, leſquels après s'être généreuſement expoſés pour Jeſus-Chriſt, dans le tems de la perſécution, commençoient durant la paix à ſe relâcher de cette première ferveur qui les avoit fait renoncer à tout & courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adreſſe les mêmes paroles, puiſque la démarche que vous allez faire eſt une confeſſion publique & généreuſe de la foi de Jeſus-Chriſt, & un martyre de foi & de pénitence auquel vous courez. Il eſt inutile, leur diſoit ce grand Evêque, & je vous le dis ici de même, il eſt inutile d'avoir renoncé à tout pour confeſſer une fois publiquement Jeſus-Chriſt, ſi en mourant tous les jours au monde & à vous-même, votre vie n'eſt pas une confeſſion continuelle de ſon nom, & comme un martyre perpétuel de foi & d'abnégation. Vous devez après de ſi beaux commencemens, ne trouver plus rien qui

vous attache, & qui vous empêche d'avancer : *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grace, qui vous a fait faire, avec tant de générosité, cette première démarche, aille toujours en croissant : *Et consummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint & glorieux de Confesseur, d'Epouse de Jesus-Christ, en renonçant à tout pour lui; mais ce n'est rien, si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté & l'excellence de ce titre sublime : *Parùm est adipisci aliquid potuisse; plus est quod adeptus es posse servare.*

Cypr. Epist. 15. ad Conf.

Mais c'est assés, ma chère Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez dans la grace d'une vocation singulière, & dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions & tous les remédes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les piéges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs, qui pourroient s'y laisser surprendre. Il est tems de tirer le voile qui cache toutes les beautés & tou-

tes les richesses du Sanctuaire où vous allez entrer ; de vous y promettre, & d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; & de vous entretenir des avantages & des consolations de la vie Religieuse, où la miséricorde de Jesus-Christ vous appelle.

LA terre où vous allez entrer, & qui doit être votre possession éternelle, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Egypte d'où vous venez de sortir : *Terra quam ingredieris possidendam, non est sicut terra Ægypti de qua existi.* Cette terre heureuse est environnée de montagnes & de forêts : *Montuosa & campestris* : le Seigneur l'habite & la visite sans cesse ; & ses yeux ne se détournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, & oculi illius in eâ sunt, à principio anni usque ad finem ejus* : enfin elle n'attend & ne reçoit que du ciel les rosées & les pluies ; qui l'enrichissent & la rendent féconde : *De cœlo expectans pluvias.*

II. PARTIE.

Deuter. 11. 10.

Ibid. ℣. 12.

Ibid. ℣. 11.

Et voilà, ma chère Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la

terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, & les trois avantages de la vie Religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de l'Egypte, c'est-à-dire, du monde misérable & corrompu, d'où vous sortez. Le monde semblable à l'Egypte, est comme une plaine infortunée, où de toutes parts, on est en proie aux traits enflammés de Satan; c'est le lieu des tentations & des chûtes: ici c'est une terre environnée de montagnes & de forêts, inaccessible à l'ennemi, & qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à
Ibid. ses attaques: *Montuosa & campestris*: c'est-à-dire que les tentations y sont moindres; premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse; ses yeux ne s'en détournent jamais, & il y est toujours présent pour protéger les ames qui le servent: *Quam Dominus Deus tuus semper invisit*: c'est-à-dire que les secours y sont plus grands; second avantage. Enfin elle ne reçoit & n'attend que du ciel les rosées & les pluies, qui tempèrent sa sécheresse: elle en reçoit même abondamment; & tandis que l'Egypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses

du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur & toute la richesse de cette terre heureuse : *De cœlo expectans pluvias* : c'est-à-dire que les consolations y sont plus pures & plus abondantes, dernier avantage.

Je dis donc en premier lieu, que les tentations y sont moindres ; parceque les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire.

Et premiérement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chère Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule ! c'est-à-dire en premier lieu, cette complaisance criminelle, qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance & toute sa ressource ; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Évangile, le plaisir de jouir & de ne dépendre de personne ; qui fait que le cœur s'attache & se fixe à la terre ; qu'on la regarde comme sa patrie & son héritage ; que l'or & l'argent deviennent nos idoles,

comme dit l'Apôtre, & notre seule divinité; qu'on ne desire plus les biens éternels; qui fait en un mot, qu'on n'est plus, pour ainsi dire, Chrétien; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive & opérante par la charité, & qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siécle, ma chère Sœur, à couvert de cette malédiction? Jesus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor! A l'attachement aux biens de la terre, ajoûtez l'usage injuste qu'on en fait: nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les régles de la foi; qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime; & qui ne croyent pas qu'ils ne nous sont donnés, que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devroit nous interdire? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas! ma chère Sœur, où sont ceux qui ont les mains pures & innocentes? où sont ceux, qui ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice & d'iniquité? où sont ceux qui ne doi-

vent, ni à des moyens douteux, ni à une induſtrie ſuſpecte, ni à des uſages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des ſervices injuſtes, l'accroiſſement de leur fortune? Combien peu de proſpérités innocentes! que de maximes dangereuſes ne ſe forme-t-on pas pour ſe diſpenſer, ou d'approfondir ſes injuſtices, ou de les réparer! que de régles de bienſéance & d'uſage, pour ne pas ſe dépouiller de ce qu'on poſſéde injuſtement! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, & ne pas ſe retrancher ſur mille profuſions, ou inutiles, ou criminelles; tandis qu'on refuſe à des créanciers malheureux leur pain & leur propre ſubſtance! A tout cela, ma chère Sœur, ajoûtez encore les ſoucis inſéparables des richeſſes, les accidens imprévûs, les fortunes menacées ou renverſées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à ſoutenir; les ſoins mêmes pour conſerver ce qu'on poſſéde, toujours plus pénibles que les ſoins mêmes qu'on a employés pour l'acquérir; autant de tentations & de piéges répandus ſur les voies des enfans d'Adam.

Quel bonheur, ma chère Sœur, que celui d'une Epouse de Jesus-Christ, qui en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvoit avoir sur elle! quel bonheur de ne posséder, pour tout trésor, que Jesus-Christ, & de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, & dont l'usage, qui paroît le plus innocent, est rarement exemt de péché! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grace, que personne ne peut nous ravir, & qui seuls nous accompagneront dans le ciel! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses, & de nous débarrasser de bonne-heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice? enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne desirant rien, & de posséder tout en se contentant de Dieu seul! O mon Dieu! mon unique héritage sera désormais l'observance de
Ps. 118. votre loi sainte: *Portio mea, Dominus,*
ỷ. 57. *dixi custodire legem tuam.* Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place

d'un monde misérable & frivole, que je vous sacrifie! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui : ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre. Mais, ô mon Dieu! que ces discours puériles, que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, & de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* Ibid. ℣. 85.

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, & de tous les périls attachés à leur possession & à leur usage; le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair; second écueil où le monde entier semble s'empresser & se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier : oui, ma chère Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie, dont on a tant de peine à se défendre dans

le monde; dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemtes; qui souillent souvent tout le cours de la vie; & que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse & débordée: j'entends les desirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, & qui forment comme le crime continuel des commerces & des conversations mondaines; ces desirs qui se glissent jusques dans les démarches les plus innocentes; qui souillent tant d'ames à leur insû, & celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage & la bienséance nous forcent de nous trouver, & d'où l'innocence ne sort jamais entière: : tant de piéges pour les yeux; tant de scandales pour la pudeur; tant de discours de licence & de libertinage, pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente: au lieu que dans les asyles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour

de la vertu & l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables ; ces liaisons qu'on forme sans le croire & sans le vouloir : ausquelles on se livre sans scrupule, parceque les commencemens en sont toujours innocens ; mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagemens honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre;& cependant c'est la destinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réserve, & qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empressement, les occasions de plaire & de périr. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des régles, des devoirs, des exercices de pieté, qui nous lie ; & tout ce qui nous lie, nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage ; les abus qu'on en fait ; les dégoûts & les antipathies qui le suivent ; les passions souvent qu'il allume & qu'il réveille, loin de les calmer & de les éteindre : tel est le malheur du monde : les remédes mê-

mes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas! combien peu d'unions chastes & fidèles! que de divorces scandaleux! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtemens & les passions étrangères d'une épouse mondaine & dérangée! O mon Dieu! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider à sortir d'une région souillée, où régnent la mort, la corruption & le péché; & conduisez-moi dans un lieu de paix & d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, & publier les merveil-
Ps. 141. 8. les de votre grace sur mon ame: *Educ de custodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo.*

Que d'inquiétudes! que de périls! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère Sœur, par le sacrifice de votre corps que vous faites à Jesus-Christ, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux! Mais le sacrifice de votre esprit & de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu solemnel d'obéissance, ne vous sauve pas de moins de chûtes & d'embarras, qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté. Car, ma chère

chère Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs; c'est là le supplice des ames mondaines, de vivre sans régle & au hazard; de ne consulter que le goût & les inégalités de l'imagination; d'être incapables de suite & d'uniformité; de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même; où chaque jour améne de nouveaux goûts & de nouvelles occupations; où presque jamais rien n'est à sa place; où l'on se porte soi-même par-tout & où par-tout on est à charge à soi-même: une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pése, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent quel usage faire, où l'on essaye de tout, & où l'on s'ennuye de tout. Non, ma chère Sœur, les hommes sont trop légers, trop inconstans, trop foibles, pour se conduire tout seuls: il leur a fallu des loix pour les fixer dans la société; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie Religieuſe, tout eſt réglé : on n'eſt point ici livré à ſoi-même : chaque moment a ſon emploi marqué ; chaque heure ſon œuvre preſcrite ; chaque journée ſon uſage déterminé. L'inconſtance naturelle eſt ici fixée par l'uniformité des régles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laiſſe toujours inquiets & pleins de nouveaux deſirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéiſſance, qui nous laiſſe toujours tranquilles & contens. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'eſt point ici à craindre : tous les jours ſont pleins ; tous les momens occupés ; toute la vie arrangée : on n'y vit point au hazard, & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même : on y vit ſous la main des régles, pour ainſi dire, toujours ſûres, toujours égales ; que dis-je? ſous la main de Dieu même qui ſe charge de nous, dès que nous nous ſommes dépouillés de nous-mêmes : on n'y traîne pas ſon ennui de lieu en lieu : on y porte par-tout la joie, parcequ'on porte par-tout l'ordre de Dieu qui nous y améne : & quand même le goût ſe refuſeroit quelquefois à la régle, l'ordre de

Dieu nous y ſoutient, & nous paye à l'inſtant par une joie & une conſolation ſecrette de la légère violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion ! s'écrie un Prophéte, hâtez-vous donc de fuir de Babylone : dérobez-vous aux ennuis de cette triſte captivité ; & venez reſpirer dans le lieu ſaint cet air d'innocence & de liberté dont le monde n'a que le nom, & dont vous aurez ici le plaiſir & l'uſage ; *O Sion, fuge, qui habitas apud filiam Babylonis!* Zach. 2. 7.

Mais, ma chère Sœur, quoique les tentations ſoient moindres dans la vie Religieuſe, les ſecours en ſecond lieu, y ſont cependant plus grands. Je dis les ſecours : le ſecours de la retraite. Helas ! ma chère Sœur, quand il n'y auroit ici que ce ſeul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde eſt plein ; de n'y être plus à portée de ſes prétentions, expoſée à ſes agitations & à ſes viciſſitudes, aſſujettie à ſes uſages & à ſes bienſéances ; de n'y voir que de loin ſes dégoûts, ſes chagrins & ſes caprices ; de ne tenir plus à lui par des ménagemens quelquefois juſtes, mais toujours funeſtes à la piété : quand il n'y auroit que ce ſeul avan-

tage ; hélas ! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seroient-elles pas dignes d'une reconnoissance éternelle?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui réglent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls, ou des crimes : tous les devoirs sont des écueils ; toutes les bienséances sont des inutilités ou des piéges. Ici, ma chère Sœur, toutes les occupations sont des vertus, ou des secours qui y conduisent : tous les pas tendent vers le ciel ; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite par l'obéissance qui les régle : tout soutient au-dehors, & l'on n'y peut trouver d'écueil que dans soi-même.

Le secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir ; qui nous le rendent aimable ; qui nous soutiennent dans nos découragemens ; qui nous animent dans nos dégoûts ; & qui portant le joug avec nous, en adoucissent la pésanteur ! Dans le monde, il faut sans cesse se

défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui eſt autour de nous, nous inſtruit : quelque vîte que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent ; & dans ces momens de dégoût, où les forces ſemblent nous manquer, nous ſommes comme portées par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fourniſſent la même carrière.

Les ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs. Quelle douceur d'avoir à paſſer le reſte de ſes jours, au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut ; qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables dans nos foibleſſes ; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effuſions du nôtre, & de nous faire trouver dans la ſincérité de leur tendreſſe & de leur charité, toute la reſſource & la plus grande conſolation de notre vie ! Il s'en faut bien, ma chère Sœur, qu'on ne puiſſe ſe flatter d'un ſemblable bonheur dans le monde : hélas ! on y vit au milieu de ſes ennemis ; ceux-mêmes que l'amitié nous lie, ne

tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'interêt, de bienſéance, ou de caprice : on s'y plaint ſans ceſſe qu'il n'y a point d'ami véritable, parceque ce n'eſt pas la charité & la vérité qui lie les cœurs. Ici tous les cœurs ſont à nous, parcequ'ils ſont tous au même maître que nous : c'eſt le même intérêt qui nous lie, la même eſpérance qui nous unit ; & nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans nous aigrir ; qui nous guériſſent ſans nous faire une nouvelle plaie ; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent auſſitôt le reméde. Dans le monde, on ne trouve, ou que des flateurs qui nourriſſent nos foibleſſes, ou que des cenſeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compâtit & les cache ; & ſi nous n'avons pas le bonheur de vivre exemts de défauts, nous avons du moins la conſolation de vivre exemts d'erreur, & de ne pas ignorer ce que nous ſommes.

Que dirai-je enfin ? le ſecours des prières & des gémiſſemens de nos

Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités; pour remplacer nos momens d'infidélité & de paresse; qui joignant leurs vœux & leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu & un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces secours extérieurs, ajoûtez, ma chère Sœur, les graces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse; & qui non-seulement adoucissent son joug & les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, & en font toute la douceur & toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chère Sœur, la miséricorde de Jesus-Christ vous prépare dans ce saint azile! que de soutiens pour votre foiblesse! que de sûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remédes pour tous vos maux! que de ressources pour tous les événemens de votre vie! Et tandis que tant d'ames dans le monde vivent au milieu

des éceuils & des précipices, sans défiance, sans secours, en proie à tout ce qui les environne; exposées au dehors à tous les ennemis de leur salut; vuides au dedans de ces dons singuliers de foi & de grace, qui rendent tous les efforts de Satan & tous ses piéges inutiles; que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère Sœur, sont uniques & admirables! lui, comme dit le Prophéte, qui délivre votre ame de mille morts que le monde vous
Ps. 102. 4. & seq. préparoit: *Qui redimit de interitu animam tuam;* lui qui vous comble & vous couronne de ses dons & de ses graces: *Qui coronat te in misericordiâ & miserationibus;* lui qui vient au-devant même de vos desirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes sacrées, & qui semble prodiguer en votre faveur ses biens & tous les trésors de ses richesses: *Qui replet in bonis desiderium tuum;* lui enfin qui renouvellera ici sans cesse votre force, & qui prolongera jusqu'à la vieillesse la plus avancée, toute la ferveur & toute la sainte vivacité de votre premier âge: *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Revêtez-vous donc, ma chère Sœur,

avec un cœur pénétré de reconnoissance, de ce voile religieux qui va vous mettre désormais à couvert des séductions du monde & des attaques de l'ennemi : regardez les vêtemens sacrés dont la Religion vous revêt aujourd'hui, & qui vont succéder aux dépouilles du siécle, regardez-les comme les signes éclatans de votre délivrance, & les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous; & si l'on vous demande un jour comme aux Juifs, ce que signifient ces marques extérieures de consécration & de sacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid sibi volunt testimonia hæc?* Deuter. 6. 20. répondez hardiment comme eux : Nous étions esclaves en Egypte, & nous gémissions sous le joug de Pharaon; & le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, & nous conduire dans une terre sainte, où nous célébrons sans cesse le souvenir de ses merveilles & la gloire de son nom: *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, & eduxit nos Dominus in manu forti.* Ibid. ℣. 21.

Et voilà, ma chère Sœur, les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie Religieuse; der-

nier avantage dont je devois vous entretenir: mais il faut finir. Oui, ma chère Sœur, que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte, où la grace aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & que le monde ne sauroit donner, cette joie qui sort du fond d'une conscience pure : ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul, ne desirant que Dieu seul, & ne s'étant réservée que Dieu seul. Quel repos, ma chère Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchans réglés ; tous les desirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jesus-Christ ; l'imagination pure, les goûts innocens, l'esprit soumis & paisible, l'ame toute entière dans la paix & dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie Religieuse, & l'accomplissement des promesses que le Seigneur dans son Prophéte fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidèles & ferventes, à ce peuple nouveau & choisi. Il habitera dans un séjour de

paix : *Et sedebit in pulchritudine pacis ;* Is. 32. 18.
premier avantage ; les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté & de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ ;* second avantage ; les secours y sont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richesses & des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulentâ ;* dernier avantage ; les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes Frères, qui avez le malheur de vivre dans le monde ? (car ces cérémonies Religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction ;) que pourrois-je vous dire ici ? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu & les devoirs de votre état vous retiennent ? non, mes Frères : mais de tâcher de vous faire des périls mêmes, des embarras & des amertumes du monde, une voie de salut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés ; mais tout est possible à la grace. Vous enviez le calme & l'heureuse tranquillité, où vivent ces Epouses de Jesus-Christ : vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de

paſſions, de devoirs, de bienſéances, qui ne vous laiſſent pas un moment tranquilles. Mais, mes Frères, ce n'eſt pas la retraite préciſément qui donne la paix du cœur, c'eſt l'innocence de la vie ; ce ſont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien, & vous ſerez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parceque vous le cherchez où il n'eſt pas ; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaiſirs, ſouvent même dans le crime ; tout cela trouble, laſſe, ronge, remplit le cœur de poiſon & d'amertume ; vous le ſavez : cherchez-le en Dieu ſeul, & vous le trouverez : lui ſeul eſt un Dieu de paix & de conſolation. Le crime n'a point fait juſqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez pas une deſtinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies triſtes & amères de l'iniquité. Notre cœur n'eſt fait que pour la vertu & pour l'innocence : tout ce qui le tire de-là, le tire de ſa ſituation naturelle & primitive, & le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, de ne pouvoir abandonner Dieu ſans qu'il nous en coûte, ſans que notre cœur ſe révolte contre nous-mêmes !

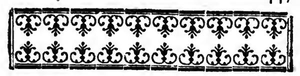
Et ne ſommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ? que tardai-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par ſon inquiétude dans le crime, qu'il n'eſt fait que pour vous ? pourquoi m'obſtinai-je à chercher dans les créatures cette paix & cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver juſqu'ici ? pourquoi ſoutenir plus long-tems des dégoûts & des remords affreux, qui empoiſonnent toute la douceur de ma vie; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu ! pour voir commencer mon bonheur & finir ma miſère ? Des Vierges ſimples & innocentes raviſſent le ciel à mes yeux, & ſans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'aſſurer vos promeſſes éternelles; & depuis tant d'années que je gémis ſous le joug du monde & des paſſions, & moi déja bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, & vous conſacrer les reſtes d'une vie infortunée, que le monde & les paſſions ont juſqu'ici toute occupée ! O mon Dieu ! laiſſez-vous tou-

cher à mes malheurs & à ma foibleſſe : répandez toujours des amertumes ſur mes paſſions inſenſées ; & ne vous laſſez pas de me pourſuivre & de me rendre malheureux, juſqu'à ce que je me ſois laſſé moi-même de vous fuir, & d'aimer mon infortune ; afin que revenu à vous, ô mon Dieu : je puiſſe enfin poſſéder mon cœur dans la paix & dans la joie, & attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainſi ſoit-il.





TROISIEME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Hæc eſt voluntas Dei, ſanctificatio veſtra.

La volonté de Dieu eſt que vous ſoyez ſaints. 1. Theſſ. 4. 3.

La ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidèles : il faut être ſaint pour être chrétien ; & la vie éternelle que nous attendons tous, n'eſt promiſe qu'à la ſainteté à laquelle nous ſommes tous appellés.

Il n'eſt là-deſſus aucune exception : le libre & l'eſclave, le puiſſant & le pauvre, la vierge conſacrée au Seigneur & la femme partagée entre Jeſus-Chriſt & les ſollicitudes du ſiécle, tous ont la même eſpérance & la même vocation : la régle eſt ici commune ;

& nul ne peut prétendre au ſalut, s'il n'eſt ſaint.

Il ne s'agit donc, ma chère Sœur, que d'examiner en quoi conſiſte cette ſainteté, ſans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu, & ce que la ſainteté de la vie Religieuſe, que vous embraſſez, ajoûte à la ſainteté de la vie chrétienne.

La ſainteté de l'homme conſiſte à rentrer dans l'ordre & dans la beauté de ſa première inſtitution, & à réparer, autant qu'il eſt poſſible, tous les dommages que le péché avoit d'abord faits en lui, à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme ſoit ſaint, il faut, pour ainſi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait: or le péché, qui a fait déchoir l'homme de ſa ſainteté, a été en lui la ſource de trois déſordres, que ſaint Jean appelle trois concupiſcences.

Premiérement, il a révolté la chair & les ſens contre l'eſprit: l'ame, ſupérieure au corps & maîtreſſe de ſes mouvemens, en eſt devenue comme l'eſclave; de ſorte que nous ne faiſons pas toujours le bien que nous voulons; mais que ſouvent même, comme dit l'Apôtre, nous faiſons le mal

que nous ne voudrions pas ; & c'eſt ce que ſaint Jean appelle la concupiſcence de la chair.

Secondement, en chaſſant Dieu de notre cœur, qui le rempliſſoit tout entier, le péché y a laiſſé un vuide affreux & une indigence extrême ; de ſorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vuide, a appellé toutes les créatures dans ſon cœur ; en a fait ſes divinités & ſes idoles ; s'eſt attaché ſucceſſivement à tous les faux biens qui étoient autour de lui & qui l'éblouiſſoient, & a cru ſoulager ainſi la privation du bien ſouverain & l'indigence intérieure, où le péché l'avoit d'abord laiſſé : & voilà ce que le même Apôtre appelle la concupiſcence des yeux.

Enfin ſa propre misère a rendu l'homme vain & orgueilleux : plus il a ſenti ſa baſſeſſe, ſa corruption & ſon impuiſſance, plus, pour s'étourdir ſur un ſentiment ſi humiliant, il a affecté au-dehors de force, de grandeur, d'indépendance ; plus il a voulu exhauſſer ſa baſſeſſe par tout ce qui étoit hors de lui : au défaut de l'innocence, qui faiſoit ſa véritable & ſa première grandeur, il a appellé à ſon ſecours

les titres, les dignités, la gloire, la naissance : de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même ; & comme les ténébres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré & applaudi ; & a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres, que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son ame ; troisiéme désordre que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres ; parceque plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice & d'innocence, où nous avions été créés. Les Philosophes, qui n'avoient pas connu ces trois plaies, n'avoient garde d'en prescrire les remédes aux hommes ; & leurs préceptes n'étoient que comme des vétemens pompeux & inutiles, qui couvrent un malade tout cangréné. Jesus-Christ tout seul, le souverain médecin des ames, pouvoit les guérir : sa doctrine seule nous en montre les remédes spécifiques ; & comme les trois vœux de notre Batême ne sont qu'un précis de ses préceptes & de toute sa doctrine, ils

renferment auſſi tous les remédes, qui ſeuls peuvent guérir les trois déſordres du péché, & rétablir les hommes dans leur premier état de ſainteté & de juſtice.

Car premiérement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre Batême; nous nous engageons à ne plus ſuivre ſes deſirs, qu'autant qu'ils ſeront conformes à la loi de Dieu, & à la tenir ſans ceſſe ſoumiſe à l'eſprit; & voilà dans le premier engagement de notre Batême, le reméde qui répare le premier déſordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde & à ſes pompes, ſecond vœu de notre Batême, nous promettons que le monde & tout ce qu'il renferme, ne partagera plus notre cœur avec Dieu; & que nous uſerons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui paſſent & qui n'y mettent pas leur affection; ſecond reméde du ſecond déſordre du péché dans la ſeconde promeſſe de notre Batême.

Enfin, en diſant anathême à Satan, qui eſt le premier modèle de l'orgueil & de l'indépendance, dernier vœu de notre Batême, nous nous reconnoiſ-

ſons pécheurs & miſérables : nous confeſſons à la face des autels, que loin d'être ſemblables aux Dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers pères, nous ſommes même déchûs de l'excellence de la nature humaine, & que nous avons beſoin d'un Libérateur qui nous délivre de tous nos maux : par cet aveu nous nous ſoumettons à Jeſus-Chriſt, comme à notre réparateur & à notre maître ; & nous promettons de ne plus chercher notre grandeur & notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos miséres ; troiſiéme déſordre du péché réparé par le troiſiéme engagement de notre Batême.

Voilà, ma chere Sœur, dans ces trois vœux, tous les engagemens de la vie chrétienne, & l'unique voie de ſanctification marquée à tous les hommes. La vie Religieuſe, que vous embraſſez, n'ajoûte de nouveau à ces trois obligations eſſentielles à tous les Chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'obſervance. Auſſi les ſaints Inſtituteurs ont renfermé tous les engagemens de votre état, dans les trois vœux de Religion, qui répondent aux trois vœux de votre Batême ; qui

n'en ſont, pour ainſi dire, qu'un renouvellement & une nouvelle profeſſion, & qui renferment ſeulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car premiérement, en conſacrant votre corps à Jeſus-Chriſt par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'obſervance de la première obligation de votre Batême, par laquelle vous avez renoncé à la chair & à ſes œuvres. Secondement, la pauvreté & le dépouillement Religieux, n'eſt preſcrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde & à ſes pompes; ſeconde promeſſe de votre Batême. Enfin le ſacrifice de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance, n'eſt exigé que pour anéantir l'orgueil dans ſa ſource, & détruire tout ce que ce vice laiſſoit encore de commun entre vous & Satan qui en eſt le père; troiſiéme engagement de votre Batême.

Or comme ſouvent les perſonnes du monde croyent que les devoirs de leur état ſont bien moins rigoureux, & plus aiſés à remplir que ceux de l'état Religieux; & que dans la Religion ſouvent on ſe croit en ſûreté dans une vie de tiédeur & de relâchement, parcequ'on ſe compare en ſecret aux

personnes du monde, & qu'on se trouve encore plus de regularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles; il est bon, pour instruire les uns & les autres, de marquer ici ce que les engagemens de la vie Religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne; ce qu'ils y ajoûtent de plus; & s'il est vrai, comme on le pretend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie Religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagemens solemnels que vous allez contracter, ma chère Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

I. REFLEX.

PAr le premier engagement de la vie Religieuse, ma chere Sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jesus-Christ pour votre Epoux : vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination : vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui & la créature : vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein & d'autre reméde à la foiblesse de la chair, que dans la mortification & dans la priè-

re : vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des ſens ; de ſorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier, c'eſt l'entière ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fideles. Le ſecond, les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Je dis, premiérement, la ſoumiſſion de la chair à l'eſprit ; devoir qui vous eſt commun avec tous les Fidèles. Oui, ma chere Sœur, la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne ſe borne pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux, que ſaint Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout chrétien a renoncé à la chair dans ſon Batême ; & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de Jeſus-Chriſt, & temple de l'Eſprit-ſaint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il ſe regarde comme un homme céleſte, conſacré par l'onction de la divinité qui réſide en lui, & par l'union étroite & ſpirituelle,

qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jesus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit : non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jesus-Christ à l'ignominie ; non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilège & un outrage fait au corps de Jesus-Christ ; mais tout ce qui flate encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche & qu'il se permet, tous les goûts & tous les desirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent & profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair ; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchans, son imagination à la foi, & que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la sainteté de votre Batême vous rend commun avec tous les Fidèles : la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais pour y parvenir, les saints Fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état Religieux,

Religieux, est la consécration entière de votre corps à Jesus-Christ, par le vœu de continence perpétuelle. Le second, la mortification & la prière; moyen prescrit & nécessaire à tous les Chrétiens, comme à vous, pour affoiblir l'empire de la chair, & la tenir assujettie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jesus-Christ, qui est propre de l'état Religieux, ce n'est pas, ma chère Sœur, comme je l'ai déja remarqué, que le corps de tout Chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit saint répandu sur nous dans le Batême, & séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqués du signe de salut. Aussi l'Eglise regarde les corps des Fidèles, après leur mort, comme des restes saints & précieux; comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux, & qui est le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu saint; elle les environne de lumière; elle leur rend des honneurs publics, & fait brûler devant eux des parfums précieux, & la fumée des encensemens. De-là vient que

le Chrétien est obligé de respecter son propre corps, & de le posséder avec honneur ; que le lien même d'un Sacrement honorable établi pour la consommation des Elus, est un lien de pudeur & de sainteté ; que l'union mutuelle, qui le rend indissoluble, est une union pure & sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jesus-Christ avec son Eglise ; & que le Chrétien, qui deshonore son propre corps, est, comme nous l'avons dit, un profanateur & un sacrilége.

A cette obligation générale, ma chère Sœur, vous ajoûtez l'engagement particulier de la sainte virginité, qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jesus-Christ, d'une manière encore plus spéciale ; c'est-à-dire, que pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre Batême, les saints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de lui interdire tous les plaisirs, que d'en régler l'usage. Aussi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage, renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jesus-Christ : tout doit être pur & chaste dans une Vierge consacrée à la chas-

teté Religieuſe : vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel ; votre bouche que pour chanter des cantiques céleſtes ; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur & les vérités de la vie éternelle ; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures & ſaintes, & les ſpectacles du ſiécle à venir ; votre eſprit ne doit plus s'occuper que de l'eſpérance des biens futurs & des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame. Voilà, ma chère Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la ſainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde & de la vanité, quelque innocens qu'ils puiſſent être, bleſſent déſormais la pureté de vos regards : les diſcours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne ſeroient qu'oiſeux & inutiles, ſouillent la ſainteté de vos lévres : les récits des affaires & des amuſemens du ſiécle que vous écouterez, deſhonorent la pudeur de l'innocence de vos oreilles ; les ſoins ſur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaiſance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la conſécration : l'attachement charnel à vos proches, ou les

liaisons trop humaines avec vos Sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux: on lui souffre ce partage que le devoir & la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Epouse de Jesus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul; tout ce qui partage son cœur, la rend infidèle; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet Epoux céleste, & à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, & donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée; en un mot, ma chère Sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacer à Jesus-Christ: & voilà pourquoi les premiers Instituteurs de la vie Religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification & l'oraison, comme des devoirs inséparables de la sainte virginité; ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révol-

tes; si la prière n'en purifioit les desirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre & fervente; de vigilance infatigable sur les sens; ce n'est que par ces sacrifices journaliers, que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'Epoux céleste : l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des superfluités & des aises, sont comme des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté; parcequ'ils en violent l'étendue, & que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chère Sœur, l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur; de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penser à des objets défendus, dont ils sont sans cesse environnés : de s'interdire tous les desirs qui pourroient souiller l'ame; quoique tout ce qu'ils voyent, & tout ce qu'ils entendent, les réveille & les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, ils sont obligés, comme vous & encore plus que vous, de se mortifier sans cesse;

de veiller continuellement sur les séductions des sens; de ne point cesser de prier & de gémir, pour appeller le Seigneur au secours de leur foiblesse, & afin qu'il ne les laisse pas à eux-mêmes au milieu des tentations & des périls innombrables qu'ils trouvent partout sur leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui nous conservent purs & sans tache, & sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchans; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas! ma chère Sœur, la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance & d'ennui, accordé le matin & le soir à ce saint exercice; & loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom & l'usage; & je n'en suis pas surpris. Le moyen en effet, d'apporter à la prière cet esprit tranquille & recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiétent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble forme un tumulte, une agitation au-dedans

de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, & capable de goûter les vérités du salut; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachemens humains partagent, que mille desirs terrestres appésantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, des fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas? La prière suppose un esprit tranquille & recueilli, un cœur pur & libre; & pour prier utilement, il faut vivre ou desirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue & impraticable, que la prière. Hélas! ma chère Sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde, où l'on donne presque tout aux sens; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté & le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flater & nourrir l'amour propre,

les amuſemens éternels ſont devenus des uſages & des bienſéances, dont la ſageſſe & la régularité même n'oſeroient ſe diſpenſer ? Cependant ſans la mortification, le corps ne peut être ſoumis à l'eſprit ; ſans cette ſoumiſſion, la prière n'eſt pas poſſible ; & ſans la prière, il n'eſt point de vertu ſûre & qui ſoit de durée. Auſſi, ma chère Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours ? La bienſéance même n'eſt plus un frein à l'indignité & à la fureur d'un vice honteux ; & l'uſage a preſque rendu innocent, & eſt ſur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces aziles ſaints, ma chère Sœur, la prière & la mortification deviennent comme le fond & l'occupation néceſſaire de votre état ; & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité. Ces deux devoirs ſi ennuyeux & ſi impraticables au milieu du monde, font ici toute la conſolation d'une Vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parceque tout inſpire le recueillement : l'eſprit éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuſes impreſſions juſ-

qu'aux pieds de l'autel : le cœur, séparé de toutes les créatures, se trouve libre devant le Seigneur, & en état de goûter combien il est doux : les sens réglés & recueillis par les spectacles Religieux qui les occupent ici sans cesse, n'ont plus de peine à se recueillir dans le tems de la prière, & à se taire respectueusement devant la majesté du Très-haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inspire, tout la rend comme nécessaire : les saints usages établis, les exercices Religieux, l'austérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoûte ; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence & au renoncement, & tout l'adoucit ; & l'immortification deviendroit une singularité plus difficile à soutenir, par le mépris & la confusion où elle nous laisseroit, que les austérités elles-mêmes. Ainsi, ma chere Sœur, le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir : c'est que le salut coûte bien plus dans le monde, que dans la Religion : c'est que dans ces aziles saints il y a plus

de secours, dans le monde plus de périls & plus d'obstacles, & cependant presque par-tout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu! pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service? *Quæ reddam laudationes tibi?* Vous avez adouci notre joug, en nous imposant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant & insupportable: vous avez abrégé nos combats, en nous associant à cette milice céleste, où il semble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes: vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations, & tari la source de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachemens qui les causent.

Ps. 55. 12.

II. REFLEX. AUSSI, ma chère Sœur, le second engagement de la vie Religieuse est un engagement de pauvreté & de dépouillement universel. Comme toutes les créatures & tous les biens périssables sont devenus des piéges pour l'homme, qui ne sauroit presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la

nature ſans en abuſer ; les ſaints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être diſciple de Jeſus-Chriſt, & le ſuivre dans les voies de la perfection Religieuſe, de renoncer à tout, de peur que la poſſeſſion la plus permiſe des biens de la terre, ou n'attachât trop ſon cœur, ou ne partageât trop ſes ſoins, ou ne rallentît ſon ardeur & ſon progrès dans cette ſainte carrière.

Cet engagement de pauvreté Religieuſe renferme donc trois devoirs eſſentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre ; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités ; enfin une ſoumiſſion & une dépendance entière des Supérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choſes de la terre, ma chère Sœur, c'eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les Fidèles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre Batême, par lequel vous

avez renoncé au monde & à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, & que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naissance sembloit vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, ausquels il vous étoit défendu de vous attacher, & dont il ne vous étoit permis d'user qu'en passant, & pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chere Sœur : voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre Batême ; c'est-à-dire, nous confessons publiquement à la face des autels, que ce n'est pas ici notre patrie ; que nous n'y prétendons rien ; que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente ; que nous ne voulons que passer par ses faux biens ; que nous les regardons comme les embarras & les périls de notre voyage ; que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu & des biens éternels, & que tout ce qui est au-dessous de cette espérance, n'est pas digne de nous.

Le Chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne : dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre ; il en fait sa patrie ; il renonce au titre sublime de citoyen du ciel, & n'a plus de droit au Royaume, qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur, c'est-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue, ma chère Sœur, que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde, où l'on tient si vivement à ce que l'on possède ; où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas ; où l'on envie sans cesse ce qu'on ne peut avoir ; où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais, où les pertes sont si sensibles, parceque les attachemens sont toujours extrêmes ; où les desirs croissent toujours, parceque le monde entier est trop au-dessous de nous pour pouvoir les satisfaire ; où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens, & qui tiennent à plus d'embarras que les autres ; où l'on n'a de joie & de chagrin, que par rapport aux choses d'ici-bas ; enfin où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que

nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement est rare & presque inconnu dans le monde; mais c'est que les véritables Chrétiens n'y sont pas en grand nombre; & qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paroîtra, trouvera-t'il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi, ma chère Sœur, l'opprobre de Jesus-Christ que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les Couronnes de la terre: ce détachement si indispensable pour le salut, & si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion. Et certes, ma chère Sœur, il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'est point à nous; & d'être pauvre de cœur quand on est pauvre réellement & en effet.

Ce n'est pas que la misère du cœur humain est telle, que souvent après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens & aux grandes espérances du monde, on s'attache

dans la retraite aux choses les plus frivoles & les plus légères. Souvent, ma chère Sœur, une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, & qui n'avoit trouvé dans tous les établissemens les plus brillans, & dans toute la magnificence qui l'y attendoit, rien de digne de son cœur, trouve dans la retraite mille liens vains & puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches; après avoir renoncé à tout, à sa famille, à ses prétentions, à tous les liens de la chair & du sang, pour suivre son époux Jacob, figure de l'Epoux céleste, dans une terre sainte, & la demeure du peuple de Dieu; on deshonore la grandeur & la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines Idoles: en portant les Dieux de Laban, c'est-à-dire les passions du monde, & mille attachemens humains jusques dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du Sanctuaire véritable, & de ces retraites Religieuses, où une ame qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jesus-Christ l'Epoux des Vierges chastes & fidèles.

Il semble que le cœur, après avoir

tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, & qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes: il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachemens & qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits & frivoles qui l'environnent; & que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout: il semble même que les attachemens deviennent plus violens, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, & que les objets qui nous restent sont bas & indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout; on n'est point pauvre de cœur; & on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand & d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachemens, n'est pas la grandeur & l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache: plus même ces objets sont vils & méprisables, plus l'attachement est insensé & criminel; parceque moins la passion a d'excuse,

& que la préférence que nous leur donnons ſur la ſainteté de notre état, & ſur les promeſſes que nous y avons faites au Seigneur, eſt injuſte.

Tel eſt l'écueil à craindre dans le dépouillement Religieux. Souvent encore détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches : nous devenons, pour ainſi dire, riches de leurs richeſſes, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur proſpérité ; leurs malheurs nous accablent, leurs diſgraces nous humilient ; nous faiſons des vœux inſenſés pour leur avancement ; nous ſentons plus vivement qu'eux les événemens qui les élévent ou qui les abaiſſent ; & après avoir refuſé de partager avec eux leur grandeur & leurs richeſſes, en embraſſant un état de pauvreté & de dépouillement, nous partageons avec eux leurs paſſions & leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté Religieuſe, qui vous eſt commun avec tous les Fidèles : conſerver le cœur détaché de tout ce qui nous environne ; nous dire ſans ceſſe à nous-mêmes, que notre cœur n'eſt fait que pour aimer ſon Dieu, ſon bien unique

& souverain, & que tout amour de la créature le deshonore & le dégrade; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, & qui ne peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le posséde; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement; que nos attachemens, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs & de toutes nos peines; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent; & que pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté Religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités; c'est-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aises & les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère Sœur, que cette obligation vous soit propre : elle est encore une suite des engagemens du Batême, & dès-là indispensable à tout Fidèle. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs, puisque l'Evangile les interdit tous au Chrétien, &

qu'il y a renoncé lui-même dans son Batême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, & de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, étoit de nous en interdire tout usage : & comme le pécheur abuse de tout, tout devroit lui être à l'instant refusé, & la mort devenir la peine subite & inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures, dès que nous avons été assés ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent ; c'est donc une grace qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage : mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs ; que nous n'y avons plus aucun droit ; que si les usages même les plus nécessaires nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités & les délices ; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, & qui ne doit plus vivre que pour souffrir & expier cet abus ; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition

qu'elles deviendront la matière de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes; & que par les privations continuelles & douloureuses, dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne, & les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les Fidèles.

Ainsi selon ces régles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence; se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flater les sens; s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil & l'amour propre, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions, & s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité, la charité & une rigoureuse bienséance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, ma chère Sœur, c'est que sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire; c'est que sans se séparer de tout ce qui flate les sens, elles

doivent les mortifier ſans ceſſe ; ſans ſe dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement ; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilége.

Il eſt vrai qu'une Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particulière de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec bien plus de rigueur les plus légères ſuperfluités : non-ſeulement tout ce qui flate encore les ſens & les paſſions lui eſt interdit, mais même ce qui amuſe encore, pour ainſi dire, l'amour propre : non-ſeulement tout ce qui ſent les pompes du monde eſt criminel pour elle, mais même tout ce qui n'eſt pas marqué par un caractère particulier de pauvreté & de pénitence. Ce n'eſt pas aſſés que ce qui l'environne n'augmente pas ſes paſſions, il faut qu'il les combatte & qu'il les affoibliſſe : ce n'eſt pas aſſés d'éviter les profuſions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté ; ce n'eſt pas aſſés de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des perſonnes du monde, il faut n'avoir rien même

de particulier qui nous diſtingue de la modeſtie & de la ſimplicité de nos Sœurs; rien qui paroiſſe nous élever au-deſſus d'elles; rien qui puiſſe les faire ſouvenir des vains avantages du nom, de la naiſſance, de la fortune, auſquels nous avons renoncé en nous conſacrant à Jeſus-Chriſt; rien qui puiſſe bleſſer l'uniformité Religieuſe qui les a égalées à nous; rien enfin qui tende à introduire les diſtinctions du ſiécle dans un lieu qui n'eſt établi que pour les effacer & les anéantir.

Dieu ſeul, dit le Prophéte, doit être
Pſ. 98. 2. grand dans la maiſon de Sion: *Dominus in Sion magnus*. Toute grandeur de la terre, tout éclat humain eſt ici éteint & éclipſé: tous les noms & tous les titres, que l'orgueil des hommes a inventés, ſont ici effacés par le titre glorieux d'Epouſe de Jeſus-Chriſt: tout doit paroître ici petit devant la majeſté du Très-haut, qui remplit ce lieu ſaint de ſa gloire & de ſa préſence. Et comme après le dernier jour, Dieu régnera dans l'univers, & que le monde entier étant détruit, tous les ſceptres & toutes les couronnes briſées, tous les Royaumes & tous les Empires retombés dans le néant, &

en un mot, toute puiſſance & toute domination finie, Dieu ſeul, dit l'Ecriture, remplira de ſa majeſté les nouveaux cieux & la nouvelle terre. Dieu ſeul paroîtra grand, parceque ſa gloire ſeule s'élevera ſur le débris de toutes les grandeurs humaines : on peut dire que ces Maiſons religieuſes ſont d'avance ce ciel nouveau & cette nouvelle terre purifiés par un feu céleſte; où toute grandeur eſt anéantie; où tous les noms & tous les titres ſont confondus; où le monde avec toute ſa gloire, eſt déja détruit; où Dieu ſeul eſt grand, parceque Dieu ſeul y régne & y eſt adoré : *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chère Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous ſoumettre; & vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des perſonnes du monde, eſt plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-deſſus dans votre Batême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoûtez.

Enfin le dernier devoir de ce dépouillement Religieux, eſt la ſoumiſſion & la dépendance entière des ſupérieurs, dans l'uſage même des cho-

ſes les plus néceſſaires ; c'eſt-à-dire ; regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous ; n'en uſer que ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer, augmenter, dimimuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous ſert, que la diſpoſition d'en être privés, dès que l'ordre le demandera ; & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère Sœur, qu'en ceci même votre condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens, & qu'ils n'en uſent, ou ne s'en abſtiennent que ſelon les ordres & la volonté d'autrui. Mais ſans vous faire remarquer qu'il eſt mille ſituations dans le monde, & pour celles de votre ſexe ſur-tout, où l'on ne peut diſpoſer de rien ; où tout ce qui eſt à nous, eſt comme s'il ne l'étoit point ; où l'on dépend de la volonté, & ſouvent du caprice d'autrui dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires ; où les grands biens qu'on a portés à un

mari, ne servent souvent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, & sa dureté à notre égard; enfin où l'on n'achette par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, & de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre: sans m'arrêter à cette réflexion, ma chère Sœur, & en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépend de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage: nous dépendons sans cesse de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque instant; qui peut d'un souffle renverser notre fortune, & par mille événemens imprévûs, changer notre opulence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner; nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit, nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés sans qu'ils puissent y trouver à

redire ; ne les posséder que comme ne les possédant point ; nous souvenir qu'étant entrés nuds dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous ; & que devant en sortir dans la même nudité & dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'auroit été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au père de famille ; un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort, qui nous ravira tout ; & de montrer ainsi à tous les hommes, que nous avions été des usurpateurs ; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation, ne nous appartenoient pas ; & que nous n'avions à nous que le droit d'en user & de les faire valoir au profit & pour la gloire du Maître souverain qui nous en avoit confié l'administration.

Ainsi, ma chère Sœur, la pauvreté Religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens & sur les plaisirs de la terre, puisque le Chrétien n'y a point de droit : elle diminue seulement vos embarras & vos inquiétudes : elle ne vous dépouille de rien, puisque rien n'est à vous ; elle vous met seulement

hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas : elle ne retranche pas même les profuſions & les ſuperfluités, puiſque l'Evangile les interdit à tout Fidèle ; elle ne retranche que les occaſions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot, elle n'éloigne que les périls ; & loin de vous impoſer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je ſai que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté Religieuſe, & qu'on ſe croit plus libre & plus heureux, quand on peut jouir à ſon gré des biens que l'on poſſéde. Mais quel eſt ce bonheur, ma chère Sœur ? que ſont la plûpart des hommes, que les eſclaves infortunés de leurs biens & de leur fortune? Ils ne les poſſédent pas; ils en ſont poſſédés : que de craintes ! que de deſirs ! que de jalouſies ! que de baſſeſſes ! que de ſoins pour les conſerver ! que de précautions de peur de les perdre ! que de paſſions à contenter ! que d'accidens à craindre ! que de contretems à ſouffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers ſuivent le dérangement des profuſions & des excès ! de quels ſoucis

honteux & dévorans est punie & toujours accompagnée l'avarice ! quels desirs insatiables d'amasser sans cesse ! quel dégoût cependant, & quelle satiété même dans la possession ! A combien de maîtres & de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne
S. Amb. veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître & pour son unique héritage ! *Quam multos Dominos habet, qui unum refugerit !*

Heureuses donc les ames, ô mon Dieu, que vous avez appellées à un état de dépouillement entier ! Sans inquiétude ; sans souci pour le lendemain ; sans toutes les tristes précautions pour l'avenir ; sans embarras pour le présent ; débarrassées de tout ce qui agite & qui tourmente les enfans du siécle, leur unique soin est de vous plaire : toujours dans l'abondance, parcequ'elles n'ont besoin de rien ; toujours tranquilles, parcequ'elles ne desirent rien : leur vie est une fête
Ps. 67. 4. continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure & innocente : *Et justi epulentur & exultent in conspectu Dei.* Au lieu que les enfans du siécle, toujours dans l'abondance & jamais rassasiés, toujours dans les plaisirs

& jamais heureux, paſſent leur vie à deſirer, à s'agiter, à changer ſans ceſſe de ſituation & de meſure. Loin de ſe faire une félicité de ce qu'ils ont, ils ſe font un ſupplice de ce qu'ils deſirent: chaque inſtant les jette dans de nouveaux mouvemens: ils ne connoiſſent le repos que pour le fuir; & toute leur vie eſt une agitation éternelle que rien ne peut fixer, & qui ne leur laiſſe pas plus de conſiſtance ici-bas, qu'à la pouſſière qui devient le jouet des vents ſur la terre: *Non ſic impii, non ſic, ſed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ.* Pſ. 1. 4.

III. REFLEX. RESteroit à vous parler ici, ma chère Sœur, du troiſiéme engagement de l'état ſaint que vous embraſſez; c'eſt l'obéiſſance Religieuſe. Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, inſupportable à la raiſon, & incompatible avec le repos & la douceur de la vie. Il eſt vrai qu'il paroît d'abord fort triſte & fort dur à la nature de ſe faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumières,

aux lumières & souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler, & la soumettre à des ordres qui nous paroissent bizarres & injustes ; de n'avoir à soi, ni sentiment, ni volonté propre ; & malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres ; malgré les défauts & les lumières bornées, que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons ; malgré même la vivacité des goûts & des inclinations qui nous dominent, & qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées ; malgré tout cela ; n'agir que comme si l'on ne voyoit rien, si l'on ne sentoit rien, & comme un instrument aveugle & insensible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'employe & qui le dirige. J'avoue, ma chère Sœur, que cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature, & ôter aux hommes la seule consolation innocente, que les situations les plus tristes leur laissent encore, qui est l'indépendance & la liberté de dis-

poser de leurs actions & d'eux-mêmes.

Mais, ma chère Sœur, ce n'est-là qu'un langage dont le monde se fait honneur : car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière ; imaginez, si vous le pouvez, une situation, où libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même, de soi-même. Quels sont les assujettissemens du mariage ? & cette liberté si vantée, qu'est-elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés & souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité ? Quelle est la servitude de la Cour, de la fortune, des places, des emplois ? quel est ce phantôme de liberté, qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres, qui les assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne ? qu'est-ce qu'une ame livrée au monde & à la fortune, que l'esclave de l'univers entier ; que le jouet éternel des passions & des bi-

zarreries d'autrui, parcequ'elle l'eſt des ſiennes propres? Qu'eſt-ce que la vie du monde & de la Cour elle-même, qu'une ſervitude éternelle, où nul ne vit pour ſoi; où il faut ſans ceſſe ſacrifier les plaiſirs à la fortune; le repos, au devoir; les aiſes & les commodités, aux bienſéances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumières, au prévention de ceux de qui nous dépendons; & enfin notre conſcience ſouvent à leurs paſſions injuſtes?

Et voilà, ma chère Sœur, ce qu'il y a ici de triſte pour les perſonnes du monde; c'eſt que leurs aſſujettiſſemens qui font tout leur malheur, font ſouvent auſſi tous leurs crimes. Ils trouvent en même-tems dans leur ſervitude, l'écueil de leur repos & de leur ſalut: ils font à leurs maîtres des ſacrifices continuels de leur liberté, des ſacrifices qui leur coûtent cher, & qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle; au lieu que dans ces aſyles ſaints, elle coûte moins au cœur, & a toujours un nouveau mérite: les ſacrifices de la propre volonté y ſont moins pénibles, parce-

qu'outre que la grace les adoucit, on eſt ſûr qu'on ne ſacrifie ſa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les ſupérieurs ne ſont que les interprétes & les organes; & cependant ces ſacrifices nous ſont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur & de caprice, dont on eſt ſouvent ſoi-même embarraſſé; on y conſerve celle du cœur, qui eſt la ſource des vrais plaiſirs & l'image de la liberté éternelle: dans le monde on perd toutes les deux, & on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour ſon plaiſir, ni vivre du moins pour ſon ſalut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère Sœur: quand même vous auriez pu vous flater de trouver dans le monde une ſituation d'indépendance & de liberté entière; ſituation après laquelle depuis longtems les hommes ſoupirent, & qu'ils n'ont pu encore trouver: quand même, dis-je, vous auriez été aſſés heureuſe que de l'avoir enfin rencontrée; il ne vous auroit pas été permis pour cela de ſuivre aveuglément vos goût & vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempé-

ramment, & de ne prendre que ce qui vous plaît pour la régle de ce que vous devez faire. Tout Chrétien a une régle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action : tout ce qu'il fait doit se trouver à la place & dans l'ordre, où la régle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut qu'il se trouve; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel & par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du Chrétien : car toutes les actions du Chrétien & dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité : or l'humeur, l'amour propre & la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu & l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère Sœur, l'obéissance Religieuse? Elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs, cette régle éternelle que nous aurions

été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches : elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu selon laquelle le Chrétien doit agir dans tous les tems & dans tous les lieux : elle abrége les incertitudes & les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres : elle va au-devant des méprises qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis : en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croyent plus libres, que parcequ'elles ne connoissent pas le fonds de la Religion & les devoirs de la vie chrétienne : elles ne comptent être maîtresses de leurs actions, que parcequ'elles croyent n'en être comptables à personne : elles ne font tant valoir cet avantage, que parcequ'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une régle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice & soumis à la loi de Dieu ; que nous ne som-

mes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin & le principe; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur & son caprice, qu'au Solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs; que l'un & l'autre doit toujours agir conformément à la régle; & que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asyles saints : funestes avantages, qui deviennent la source de tous ses crimes, & qui le rendent l'objet éternel de votre indignation! tristes avantages, empoisonnés par tant de chagrins, & qui lui deviennent à charge à lui-même! il se fait honneur d'un phantôme & d'une apparence de bonheur, dont il sent lui-même le vuide, & où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu! n'offre de l'amertume qu'à l'il-

lusion des sens : le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix & de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces & aimables ! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous ! Acceptez donc, ô mon Dieu ! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même : ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre ; ne regardez que le plaisir & l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels : c'est à vous-même à la rendre digne de vous : c'est votre grace qui me conduit en ce lieu saint ; c'est à elle à m'y soutenir ; & après m'avoir mise au nombre de vos Epouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux nôces éternelles de l'Agneau.

Ainsi soit-il.





QUATRIEME SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Sponſabo te mihi in ſempiternum, & ſponſabo te mihi in juſtitiâ & judicio, & in miſericordiâ, & ſponſabo te mihi in fide; & ſcies, quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouſe pour jamais par une alliance de juſtice, de jugement, de miſéricorde, & par une inviolable fidélité; & vous ſaurez que je ſuis le Seigneur. Oſée 2. 19. 20.

C'EST ce qui ſe paſſe entre Jeſus-Chriſt & une ame que les paſſions avoient entraînée, lorſque revenue de ſes égaremens, elle s'unit à lui par les liens de la foi & de la juſtice; & ne veut plus vivre que pour réparer par une conſtante fidélité les tranſgreſſions de ſa vie paſſée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec

le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son Batême : sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage : sans se cacher dans un saint asyle, & se dérober à la vûe des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul : sans se dépouiller des biens périssables, elle les méprise, & ne connoît plus d'autre bien, que celui de le posséder : sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus de vûe l'Epoux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin sans changer d'état, elle change de cœur, & éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant, ma chère Sœur, quelque puissante que soit la grace dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque fervens que soient ses desirs ; quelque sincère que paroisse sa pénitence & son retour à Dieu, il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une conversion véritable, est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles ; les devoirs & les bienséances, qui se multiplient à proportion du rang & de la naissance ; les

égards que le monde exige, & qui ne nous laiſſent pas toujours les maîtres de diſpoſer de nous-mêmes; les uſages dont la piété la plus auſtère n'oſeroit ſe diſpenſer; les liens de la chair & du ſang auſquels il faut encore tenir; les ſoins pour ſe concilier l'amitié de ceux qui diſpenſent les graces; les prévoyances pour ménager à des enfans des établiſſemens dignes de leur naiſſance; les contre-tems qui dérangent toutes nos meſures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos penſées, rallentit notre foi, émouſſe notre goût pour les choſes du Ciel, rend la pratique de la prière & des autres œuvres de ſalut, plus ſéche & plus languiſſante; répand mille nuages ſur notre eſprit, laiſſe encore au monde trop de crédit ſur notre cœur, & fait que la piété ſert plutôt à nous faire déplorer en ſecret les embarras qui l'affoibliſſent, qu'à nous faire goûter les conſolations qui l'accompagnent.

C'eſt donc à vous proprement, ma chère Sœur, que s'adreſſent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'eſt avec vous que le Seigneur va faire une alliance ſainte & éternelle, & telle

que son amour peut la desirer. Ce n'est pas assés pour lui de vous posséder à demi comme il posséde encore tant d'ames qui le servent au milieu du monde : il vous veut toute à lui ; il est jaloux de tout votre cœur, & ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes, puissent le partager encore. Heureuse si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à votre sacrifice ; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avoient presque fait craindre pour votre persévérance ; si après vous être arrachée d'un monde, qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus ! heureuse si les suites ne rallentissent rien de la ferveur de ces commencemens ; & si après avoir fui le monde, lorsqu'il couroit après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout-à-fait oublié !

Mais non, ma chère Sœur, nous avons de vous de meilleures espérances, & des pressentimens plus heureux pour votre salut : *Confidimus meliora & viciniora saluti.* Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore ten- *Hebr. 6. 9.*

dre, où une longue éducation dans ces ſaints aſyles décide toujours preſque de nos choix ; & où le monde encore inconnu n'offre encore rien auſſi qui puiſſe nous ſéduire : c'eſt une ſainte réſolution formée, ſoutenue longtems au milieu du monde même, & d'un monde où tout vous rioit, où tous les ſuffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talens dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la ſeule conſolation d'une mère déſolée ; en un mot, où tout ſembloit devoir vous attacher, & où cependant, quoique mille obſtacles ayent retardé le deſſein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainſi, ma chère Sœur, les applaudiſſemens d'un monde profane, auquel le cœur eſt ſi ſenſible, ſi généreuſement mépriſés ; le ſeul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mère tendre & chrétienne, ſi généreuſement rompu ; ce lien que vous reſpecterez toujours, & dont le ſouvenir plus vif ſans doute, ſur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des reſtes de re-

gret & de tendresse ; les routes singulières par où la Providence vous a conduite en ce lieu saint ; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusquesici de votre destinée ; tout cela, ma chère Sœur, nous rassure sur les suites : les difficultés que le monde a formées à votre entreprise, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles aux pieds de l'autel. Abandonnez à la bonne-heure, ces vierges imprudentes, qui ne se donnent à vous qu'à regret, & ausquelles l'orgueil tout seul, & le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom & de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint : ne jettez que des regards d'indignation & de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, & où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejetté. Mais pour cette Vierge fidèle, qui entre de bonne foi dans vos voies ; qui méprise avec une sainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes ; qui renonce à tout pour vous

ſuivre; qui vous confie le dépôt de ſa foi & de ſon innocence, & vous prend pour ſa portion & ſon ſeul héritage : vous êtes, Seigneur, fidèle dans vos promeſſes: vous la garderez comme la prunelle de votre œil, & la mettrez à l'abri ſous les aîles de votre grace.

En effet, ma chère Sœur, il ne faut qu'examiner les caractères de l'alliance que vous allez contracter avec Jeſus-Chriſt, pour conclure que de tous les préjugés du ſalut, il n'en eſt pas de plus certain, ni de plus conſolant pour vous.

I. REFLEX. EN premier lieu, le Seigneur va vous rendre ſon Epouſe par une alliance de juſtice : *Sponſabo te in juſtitiâ ;* premier caractère. C'eſt-à-dire, qu'il étoit juſte que vous lui donnaſſiez cette marque de votre amour; que votre reconnoiſſance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins, & qu'un ſacrifice moins entier n'eût pas répondu à tout ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui, ma chère Sœur, la meſure de ce que nous devons à Dieu eſt ce que nous avons reçu de lui : il n'exige pas également de toutes les ames, parcequ'il ne leur donne pas à

toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui : plus il veut dans notre cœur de desirs de perfection & de fidélité, plus il veut que nous avancions, & que nous lui soyons fidèles : plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts & notre zèle.

Or, rappellez-vous en ce moment, ma chère Sœur, toutes les graces dont il vous a jusques-ici comblée ; des sentimens de salut inspirés dans une première jeunesse ; tant de périls éloignés ; tant d'obstacles, qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés ; tous les talens qui paroissoient devoir vous destiner au monde & à la vanité, réservés pour lui seul ; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées ; tant de piéges qu'une tendresse trop humaine vous tendoit chaque jour, heureusement évités ; les larmes mêmes & les menaces de ceux qui avoient autorité sur vous, également inutiles ; le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assembloit autour de vous, ou par les sentimens

qu'il réveilloit dans votre cœur, & que vous ne pouviez refuser au sang & à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé & foulé aux pieds. Rappellez, ma chère Sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, & que le souvenir de cet enchaînement de graces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber, & de vous y rendre : dans ces momens tant de fois éprouvés, où votre piété sembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obscurcir, & où le monde vous paroissant plus aimable, la retraite Religieuse sembloit ne vous offrir plus que des dégoûts & des horreurs secrettes ; que se passoit-il alors dans votre cœur ? Jesus-Christ n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venoient ces inspirations soudaines, ces retours de foi & de religion ? quelle étoit la voix secrette qui vous parloit alors au fond du

cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleste, qui vous disoit tout bas : Insensée, tout ce que tu vois, & que le monde te fait espérer, passera ; mais les biens que je te promets, ne passeront point : que te serviroit le gain du monde entier, si tu venois à perdre ton ame ? attache ton cœur, si tu es sage, à ce qui ne peut t'échapper, & qui doit demeurer toujours : les créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux & une félicité si riante, ne cherchent qu'à te séduire : elles sont toutes vaines, inconstantes, fausses, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts & des amertumes cruelles : le monde est plein de malheureux ; & s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les ames qui m'y sont fidèles.

Lorsqu'il vous parloit de la sorte, ma chère Sœur, votre cœur, comme celui des Disciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui ? ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténébres se dissiper, & la sérénité succéder à l'orage. Quelles étoient les suites de ces tems de tentation, sinon une résolution plus vive, plus décidée, plus inébran-

lable de vous consacrer à Jesus-Christ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnoissance, afin qu'elle fût publiée sur les toîts.

Voyez en effet, s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne les trouble pas dans leurs voies insensées; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le posséde tout entier; il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités; il semble leur en ménager lui-même les occasions, & par des jugemens secrets & terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère Sœur, qui ait pu vous attirer ces égards & ces préférences? où en seriez-vous, s'il se fût contenté de vous solliciter foiblement, de vous inspirer quelques desirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'ames en qui le monde étouffe ces commencemens de grace, & qui demeurent infidèles à leur vocation? où en seriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de sa

grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein ; à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, & de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne ; à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours, que pour se dire à soi-même qu'on n'est pas encore endurci, qu'enfin on changera, & se calmer en attendant sur ses désordres ? Il le pouvoit ; & vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte : mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger : il a toujours sur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affoiblissemens de votre cœur, & prompt à vous les reprocher. Ah ! tant de soins ne devoient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu : il travailloit à se former une épouse, à orner la victime qu'il destinoit à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; vous lui présentez le fruit de ses soins ; vous

parez l'autel de ses propres dons; vous lui rendez ce que vous en avez reçu; vous vous acquittez envers votre Bienfaiteur; vous ne pouviez sans injustice & sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déja sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement; & la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnoissance & de justice: *Sponsabo te in justitiâ.*

II. REFLEX. MAIS quand la justice & la reconnoissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer; & cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement & de sagesse: *Sponsabo te in judicio*; second caractère.

Pesez en effet, ma chère Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, & de quel prix est ce que Jesus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, & qui doivent être punis éternellement; des jalousies, des cha-

grins, des paſſions que tout allume, & que rien ne ſatisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, & dont on n'oſeroit même ſe plaindre; des remords ſecrets que rien ne calme; des aſſujettiſſemens & des ennuis mortels dont il faut même ſe faire un empreſſement & un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des Grands, qu'il faut eſſuyer & diſſimuler; un oubli cependant & un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne ſort jamais entière; des adouciſſemens dangereux ſur les régles & ſur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus ſolide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvemens, d'erreurs, de deſirs, de craintes, d'eſpérances; & enfin, une mort accompagnée ſouvent d'un repentir inutile, ſouvent d'un calme funeſte; toujours terrible pour le ſalut, puiſqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle: voilà ce que vous ſacrifiez en renonçant au monde.

Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jeſus-Chriſt pour remplacer ce ſacrifice? L'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie de la bonne conſcience, qui

eſt la ſeule ſource des vrais plaiſirs; des devoirs, où l'on eſt toujours payé comptant de la peine, par la conſolation qui en facilite l'accompliſſement; une ſociété ſainte dont la charité eſt le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parceque tout eſt à nous comme à nos Sœurs; où l'on ne ſe défie de rien, parcequ'on n'a chacun que les mêmes biens à eſpérer, & les mêmes maux à craindre; où la diverſité des intérêts ne diviſe pas les cœurs, parceque c'eſt le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoiſonnent la vie humaine ſont inconnus, parceque les paſſions qui les cauſent en ſont bannies; où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, & nous ſont comptées pour le ciel; & enfin une mort ſemblable à celle des Juſtes, pleine de conſolation, ſans regret à ce qu'on laiſſe dans le monde, parceque n'y poſſédant plus rien, on

n'y laiſſe rien ; ſans inquiétude de conſcience ſur les affaires dont on s'étoit mêlé, parceque le ſalut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés ; ſans remords ſur des biens mal acquis, parceque nous avions renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement poſſéder ; ſans ſcrupule ſur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit deſtinées, parceque nous mourons dans une ſituation, où la grace ſeule pouvoit nous placer ; en un mot, une mort douce, paiſible, & d'un préſage conſolant pour l'éternité, puiſque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, ſelon les promeſſes, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jeſus-Chriſt nous prépare.

Or ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais, ma chère Sœur, la ſageſſe de votre choix? Examinez, vous, dit encore Jeſus-Chriſt pour la dernière fois ; jettez les yeux ſur tout ce qui vous environne ; & voyez ſi le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à

la ſûreté de l'aſyle ſaint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur : voilà la montagne ſainte où je me communique à l'ame comme un ami à ſon ami, & la plaine où une foule inſenſée adore le Veau d'or ; le repos du Sanctuaire & le tumulte du ſiécle : choiſiſſez, il eſt encore tems ; votre ſort eſt encore entre vos mains : il faut vous attendre à des croix & à des amertumes dans mon ſervice : ma grace vous adoucira mon joug, il eſt vrai ; vous le trouverez léger, & ſon poids même vous conſolera ; mais en certains momens, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laiſſer à vous-même : je ne ſuſpendrai pas mes ſecours ; mais je ſuſpendrai mes conſolations : je ſerai toujours avec vous ; mais je ne me ferai pas toujours ſentir à votre cœur : je laiſſerai à mon calice toute ſon amertume, & il ne vous offrira, comme le calice de mon Père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût & une répugnance ſecrette : je vous avertis, & vous devez vous préparer à ces tems d'épreuve : je ne veux pas ſurprendre votre conſentement, ni me prévaloir des premiers tranſports d'un zèle, qui

ſouvent méne plus loin qu'on ne voudroit : je ne prétends pas amuſer la victime pour la divertir de la penſée du glaive & du bucher; ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre foibleſſe la vûe de l'appareil & des rigueurs du ſacrifice : je demande une offrande raiſonnable & éclairée : je veux bien que l'amour ſeul ſoit le feu qui l'allume ; mais je veux un amour ſage & prudent, & où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix & de la préférence : en un mot, je ne veux vous rendre mon Epouſe, que par une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio.*

Mais ce n'eſt pas, ma chère Sœur, ce qui va manquer à votre ſacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obſtacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à eſſuyer durant ſi long-tems du côté du monde, du ſang & de la nature ; la perſévérance inébranlable qui vous les a fait ſurmonter ; tout cela ne laiſſe rien à craindre ſur l'imprudence & ſur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de tems pour les réflexions & les épreuves; & vous étiez

mûre pour la vie Religieuſe dès le premier jour que la grace vous inſpira la réſolution de vous y conſacrer. Ainſi proſternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne ſe plaint plus que des retardemens que les intérêts & les raiſons humaines avoient apportés à votre ſacrifice. Vous dites à Jeſus-Chriſt dans l'impatience de vous conſacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais & tant d'épreuves ? La liberté que je vais perdre n'eſt au fond qu'une véritable ſervitude dont je m'affranchis ; je ne ſerai libre à mes yeux, que lorſque je ſerai attachée à vous ſeul par des liens indiſſolubles : ah ! juſques ici le monde me paroît avoir encore quelque droit ſur mon cœur : il me ſemble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous ſans retour : ce reſte de liberté me bleſſe, & me paroît indigne d'un cœur qui vous a choiſi depuis long-tems pour ſon unique partage : funeſte liberté dont je ne pourrois me ſervir que pour devenir l'eſclave du monde & des paſſions inſenſées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon

Libérateur par des liens éternels, & me mettre dans la liberté des enfans! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion & de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde avec toute sa gloire, fût plus solide, que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères: ah! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaisance, & vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles : mais tel qu'il est, il n'est pas assés aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur : ce n'est pas parceque le monde ne sauroit faire des heureux, que je vous le sacrifie; c'est parcequ'il est votre ennemi, & que l'aimer, c'est vous haïr & vous perdre; trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidele ou perfide, il ne m'auroit jamais plu: avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon sacrifice; mais

il ne l'auroit pas retardé d'un seul moment.

III. REFLEX. ET c'est pour cela, ma chère Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jesus-Christ, est en troisiéme lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordiâ ;* troisiéme caractère. C'est-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sai que vous lui donnez beaucoup selon le langage & les idées frivoles du monde, un grand nom, les talens que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jesus-Christ des Sceptres & des Couronnes, les Royaumes du monde & toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison ? Ainsi, plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grace pour vous en dégoûter : plus vous paroissiez née pour la vanité, & avec tous les talens propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préser-

vât de bonne heure votre cœur, pour vous ſauver, & vous établir ſolidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'eſt pas de vanité moins pardonnable dans ces aſyles ſaints, que celle de ces vierges inſenſées, qui rappellant avec complaiſance le ſouvenir du nom de leurs ancêtres, & du rang que la naiſſance leur auroit donné dans le monde, & groſſiſſant dans leur eſprit le mérite de leur ſacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs & des diſtinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une ſorte de hauteur & de mépris, celles qui, nées dans des circonſtances plus obſcures & plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la Veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur déſintéreſſé, & toute la médiocrité de leur fortune; comme ſi plus on avoit eu d'engagemens pour aimer le monde, plus la grace n'avoit pas dû être puiſſante pour nous en retirer; comme ſi un ſouvenir qui devroit exciter notre reconnoiſſance, pouvoit aider à notre vanité, & que nous vouluſſions trouver des titres de gloire & d'orgueil dans les périls mêmes dont

le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chère Sœur, une alliance toute de miséricorde pour vous : c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siécles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidèle dans le monde, avec la mesure de graces qu'il vous destinoit, que tant d'autres qui y périssent : il lisoit dans le caractère de votre cœur & de vos penchans, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquens ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un Prophéte, par une abondance de miséricorde : *Ideò at-*
Jerem. *traxi te miserans.* Il pouvoit, sans doute,
31. 33. vous laisser errer quelque tems dans le monde au gré des passions insensées, & vous rappeller ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés : mais il y reste toujours je ne sai quelle odeur & quelles flétris-

ſures, qui bleſſent ſa délicateſſe; & il n'y deſcend pas avec tant de complaiſance, que dans les cœurs innocens & dans les temples de Sion qui n'ont jamais ſervi qu'à lui ſeul.

IV. REFLEX.

IL ne s'agit donc plus, ma chère Sœur, que de répondre par une fidélité inviolable, à toutes les miſéricordes de l'Epoux céleſte: *Sponſabo te in fide*; & c'eſt ici le dernier caractère de cette ſainte alliance. Oui, ma chère Sœur, vous ne ſerez heureuſe, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous ſerez fidèle: il ne faut plus vous promettre d'autre conſolation, que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui juſques-ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée: vous allez tirer un voile éternel entre lui & vous; n'attendez plus rien de ce côté-là: vous allez déſormais lui être indifférente, parceque vous allez lui devenir inutile: vous n'avez pas voulu de lui quand il paroiſſoit courir après vous, quel malheur ſi votre cœur alloit retourner vers lui, lorſqu'il ne voudra plus de vous, & qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours ſéparée! vous ne le retrouveriez plus le même: il eſt

mocqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné, & embrassé un état saint, regardent derrière elles, lui tendent encore les mains, & jettent encore sur lui des regards de complaisance : il insulte à leur inconstance & à leur retour; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur sacrifice avoit été éclatant, plus il donne du ridicule à la légéreté honteuse qui semble le désavouer, & il se venge de leur mépris passé par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chère Sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, & qui voit ses penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Elle traîne par-tout ses dégoûts & son inquiétude : les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le secret du Sanctuaire d'autre plaisir que dans les phantômes qu'une imagination déréglée lui retrace : la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes & mondaines, qui s'offrent en foule à son esprit; les louanges du Seigneur, une

occupation oiſeuſe & déſagréable ; les exemples de ſes Sœurs, un ſpectacle qui la fatigue, parcequ'il lui reproche tout bas ſes infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéiſſance la révoltent : les pratiques les plus aiſées de la régularité la gênent : les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui conſole les autres Epouſes de Jeſus-Chriſt, fait tout ſon ſupplice ; & comme ſon dérangement lui attire tôt ou tard des murmures & des remontrances de la part de celles qui ſont établies pour veiller ſur ſa conduite, elle nourrit des antipathies & des reſſentimens, qu'il lui faut dévorer toute ſeule ; que la préſence & les occaſions réveillent & aigriſſent à tout moment ; & que la retraite rend ſouvent plus vives, plus amères & plus irrémédiables, que celles que les enfans du ſiécle nourriſſent les uns envers les autres.

Or, ma chère Sœur, eſt-il d'état plus malheureux ſur la terre? Sentir des penchans infortunés qui nous entraînent ſans ceſſe vers le monde & vers les plaiſirs, & ſe retrouver ſans ceſſe environné des horreurs de la pénitence & de la retraite : laiſſer ſans ceſſe échapper le cœur hors de ces bar-

rières ſacrées, & ne le rappeller que pour lui faire mieux ſentir toute la rigueur de ſa priſon & de ſes chaînes: ne vivre que pour ſouffrir ſous un extérieur pénitent, & ſouffrir ſans conſolation & ſans mérite: vous fuir ſans ceſſe, ô mon Dieu! & vous retrouver toujours ſur ſes pas: courir avec une folle avidité, après un monde qui nous fuit, & qu'on ne voit que de loin; & ſe faire une félicité de deſirer ce qui rend malheureux ceux-mêmes qui le poſſédent! Mais que prétendez-vous, ame infidèle? (ſi parmi tant de Vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère.) Renouvellez aux pieds de Jeſus-Chriſt, tous les ſaints engagemens de l'alliance que vous avez contractée avec lui, & cherchez-y les conſolations & les ſeuls plaiſirs ſolides & véritables, qu'il vous y préparoit: tous les autres ne ſont pas dignes du cœur; ils vous ſont doublement interdits: perdez-en le deſir, puiſqu'auſſi-bien il en faut perdre l'eſpérance. Que vous êtes à plaindre, & que votre état laiſſe peu de reſſource à eſpérer! Lorſqu'une ame mondaine s'égare, elle trouve le remède dans le mal même; le

dégoût suit bientôt les plaisirs; le monde vû de près, ne se soutient pas longtems contre lui-même : mais en éloignement il en impose; c'est-là son point de vûe le plus séduisant; c'est une figure, qui ne brille & ne trompe que de loin; l'idée qu'on se forme de lui, est toujours infiniment plus aimable que lui-même; & on l'aime longtems, quand on peut l'aimer sans le voir & sans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chère Sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jesus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé, parceque vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jettez encore quelques regards sur lui, ce seront des regards de compassion & de douleur: vous gémirez aux pieds du Sanctuaire, de l'aveuglement & de la destinée déplorable de tant d'ames qui y périssent tous les jours, & de celles surtout que les liens de la chair & du sang doivent vous rendre plus chères, & dont le salut doit vous intéresser davantage : vous y déplorerez l'égarement & la folie de presque tous les

hommes; & vous les verrez, avec une ſainte triſteſſe, courir comme des inſenſés, après une fumée qui s'évanouit, & négliger les ſeuls biens véritables, & qui ſeuls peuvent leur aſſurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, ſi publiquement outragée par les ſcandales & la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophéte ; Qu'attendez-vous, Seigneur ; votre patience ſemble autoriſer les crimes : il eſt tems que vous vengiez votre gloire offenſée, & votre ſaint nom blaſphémé : pour peu que vous différiez encore, votre loi
Pſ. 118. 126. ſainte va être anéantie: *Tempus faciendi, Domine : diſſipaverunt legem tuam.* Tantôt touchée du malheur de ceux de vos frères, qui malgré tous leurs bons deſirs, ſe laiſſent entraîner au torrent du monde & des paſſions, & dont la foibleſſe eſt le plus grand crime : O mon Dieu ! lui direz-vous avec Job : ſouvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile : fortifiez les cœurs foibles, & ôtez, ou aux ſéductions & aux plaiſirs du monde, le funeſte aſcendant qu'ils ont ſur eux, ou à eux-mêmes la foibleſſe, qui malgré eux, les en rend toujours les jouets &

les esclaves. Tantôt enfin dépositaire des plus secrets sentimens de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siécle, & qui viendront vous confier leurs chagrins, & se consoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies & des injustices du monde: vous vous applaudirez au sortir de-là de votre choix; vous irez renouveller mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice; vous y remercierez, avec des transports d'amour & de joie, Jesus-Christ de vous avoir conduit au port, & retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, & la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jesus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un desir naissant; tantôt une impatience qui déja s'élevoit; tantôt une animosité qui commençoit à aigrir & troubler votre cœur; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée; tantôt une répugnance & un chagrin que vous aurez trop craint; & vous étoufferez les passions, avant même qu'elles ayent eu le loisir de se former & de naître.

Il vous tarde sans doute, de l'éprouver, ma chère Sœur, & il est tems. Une joie sainte se répand déja sur votre visage : vous ne pâlissez point à l'aspect du bucher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt seul traînent à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déja peut-être les spectateurs : vous paroissez ici ferme & tranquille; & comme Jesus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, & que cette cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes :* c'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits, & le plus haut point de mes espérances : eh ! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paroître digne d'envie ? je vais entrer dans le port, & je vous laisse encore à la merci des flots, & sur le point à tout moment d'un triste naufrage : je vais appaiser mon juge ; travailler tandis qu'il est tems, à me le rendre favorable, & le conjurer de ne me pas rejetter éternellement de sa face ; & vous allez enrichir le trésor de colère pour le jour

Luc. 23. 24.

terrible de ses vengeances: je vais mourir au monde, il est vrai; mais à un monde qui ne fait que des malheureux; à un monde qui est déja condamné; à un monde qui va périr demain, & dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide: *Ne pleurez donc pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

Quelle injustice en effet, ô mon Dieu! & quel aveuglement déplorable de plaindre une ame qui se donne entiérement à vous, & que vous mettez ici à couvert des piéges infinis, répandus sur toutes les voies des enfans des hommes: je mets à vos pieds les dépouilles du monde, & vous allez me revêtir d'un vétement de salut & de justice: je me sépare du commerce & de la société de ceux qui ne vous connoissent pas; & vous m'allez donner une place parmi vos Epouses fidèles & ferventes: j'abandonne le lieu des peines & des tentations; & vous m'allez introduire dans le lieu des consolations & des graces. Monde profane, je ne vous ai jamais vû avec plaisir, & je vous quitte sans regret: je laisse encore, il est vrai, au milieu de vous des gages qui me seront tou-

jours chers, & dont je ne me ſépare qu'avec peine; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur & du ſang dans mon ſacrifice? ah! ſi je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes & à vos plaiſirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté, & ce n'eût pas été donner à Jeſus-Chriſt une grande marque d'amour, que de lui ſacrifier ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée? je boirai votre calice; j'invoquerai votre ſaint nom; & je vous rendrai mes vœux en préſence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maiſon, pour faire avec vous une alliance éternelle; parceque vous êtes le Seigneur, & le Roi de l'immortalité.

Ainſi ſoit-il.





ANALYSES DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

I. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois consolations de la vie religieuse.* I. *Une consolation d'élection.* II. *Une consolation de préservation.* III. *Une consolation de consécration.*

I. PARTIE. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, & nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolans de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les ames que Dieu appelle à cet état.

1.° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'ames que Dieu abandonne: Premiérement, préférence de pure bonté. Car,

au lieu que les hommes ne nous préférent dans la distribution de leurs graces, que parcequ'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parceque nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, & non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avoient de s'ensevelir avec Jesus-Christ dans ces saintes retraites? Secondement, préférence consolante par sa singularité. Considérez ce qui se passe dans l'univers: comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes & fidèles qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errans, de pécheurs, de mondains, de tous les pays & de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition & de la colère: c'est un atôme au milieu d'un espace immense; & cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie, il vous a élue même parmi ses élus. Que de graces renfermées dans une seule grace! Il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connoissent pas, ou qui le connoissant ne l'adorent pas comme il faut; de tant de Fidèles qui en l'adorant, violent sa Loi sainte: il vous a privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'âmes justes, qui au milieu des périls du monde le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde & lui: sentez-vous tout le prix de cette préférence?

2.° Nouveau sujet de consolation dans votre élection: les moyens dont Dieu s'est servi pour vous

vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens sa sagesse n'a-t'elle pas employés pour vous retirer du monde! que de secrettes invitations! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événemens inattendus! que de révolutions & de changemens pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire? de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vûe, & que vous pouvez lui dire avec le Prophéte: C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le sein de ma mere avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3.° Autre sujet de consolation dans votre élection: les secours & la protection que Dieu promet, & qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée: elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse, & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle: c'est Dieu même qui l'y conduit, & c'est assés; elle peut dire avec le Prophéte: *Le Seigneur est mon guide; rien ne me manquera.* Au lieu que les ames mondaines entrées la plûpart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du Ciel, sont livrées à leur propre foiblesse, & Dieu ne les soutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choisies. De-là vient que nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons

desirs & nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur foiblesse ; des ames pour qui tout est un écueil, & en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril : c'est que le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde, où sa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ne craignez donc pas les peines & les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations, ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre, & vous serez vous-même surprise de votre force & de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grace de votre élection, que vous laissiez affoiblir en vous cette première ferveur de l'esprit : si vous vous relâchez, en vain étiez-vous appellée aux nôces de l'Epoux, vous serez rejettée, comme les Vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. Partie. *Consolation de préservation.* En effet vous quittez le monde, mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de J. C. va vous séparer à jamais? Premiérement, c'est une région de ténébres ; secondement, une voie toute semée d'écueils & de précipices, troisiémement, c'est le lieu des tourmens & des tristes inquiétudes.

1.° Une région de ténébres : la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent ; & sans parler de tous les divers genres d'aveuglement si répandus dans le monde, qui attaquent le fonde-

ment de la Foi & de la doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les régles & les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exactitude & de lumière, que dans les premiers âges de l'Eglise: cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissemens, des fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent: & ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce sont les erreurs de presque tous les hommes, c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus tems de vouloir s'élever. C'est ainsi que tous les hommes presque marchent, sans le savoir, dans les ténébres; & c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jesus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténébres, pour vous faire passer à un royaume de lumière: vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnoissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténébres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'est élevée sur vous seule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une ame que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs & les fausses maximes.

2.° Le monde est une voie toute semée d'écueils & de précipices. Tout est danger dans le monde: danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des

grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, &c. voilà le monde: si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre; & ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Quand même des exemples domestiques de vertu auroient quelque tems défendu votre innocence; ah! que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu! Vous auriez peut-être envié le bonheur des ames qui servent Dieu, & qui sont à lui sans réserve; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire son salut, je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde: cela est vrai. Mais combien d'ames fidèles la grace y forme & y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux! Le plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous, mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent, c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3°. Le monde est le lieu des tourmens & des tristes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie & les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé, mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant

Dieu, & en ne refusant rien aux passions insensées; si on n'évitoit pas les supplices éternels destinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du présent; mais ce présent même, cet instant rapide, est refusé aux pécheurs. Dieu qui nous a fait pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance ; & il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jesus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne l'a laissée qu'à ses disciples : ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles ausquels vous renoncez. Oui, si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls & ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, & y établir une paix & une sérénité éternelle.

II. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. I. *Les tentations* : II. *Les conſolations de la vie religieuſe.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie religieuſe.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premiérement, la tentation du tems ; ſecondement, la tentation du dégoût ; troiſiémement, la tentation des exemples.

1.° La tentation du tems. Les commencemens ſont d'ordinaire fervens & fidèles : mais ces premières années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : première tentation. Or pour vous armer contre un écueil où la grace de la vocation vient ſouvent échouer, ſouvenez-vous que l'eſprit de la vie religieuſe que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges ; que les régles ſaintes de cet Inſtitut ſont les mêmes pour tous les tems ; & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une première jeuneſſe, puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne ſeroit pas même aſſez : plus vous avancerez dans la profeſſion religieuſe, plus vous devez croître dans la grace de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un tems où il fût permis de ſervir Dieu avec une ſorte de tiédeur, il ſemble que ce devroit être dans le commencement de la carrière, où la grace eſt encore foible : au lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous,

& l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en est pas de la milice de Jesus-Christ, comme de celle des Princes de la terre : dans celle-ci, après un certain tems de travail & de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement & comme la récompense de ses fatigues passées; mais dans la milice de Jesus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre ; & se relâcher après quelques années de ferveur, c'est perdre tout le fruit de sa fidélité passée.

2.° La tentation du dégoût. Les commencemens sur-tout de la vie chrétienne & religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'applanit, tout devient aisé : mais ce premier goût s'use d'ordinaire ; alors nos penchans d'abord si dociles se soulévent contre le joug : de-là vient qu'on se décourage, & qu'on ne fait plus que se traîner dans la voie sainte. Pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez les avis suivans : le premier est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu, est d'ordinaire dans nos infidélités : ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissemens aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes & pénibles. Ainsi si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, & voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous. Un second avis, c'est que les dégoûts peuvent se trouver quelquefois dans la vie la plus fervente

& la plus fidèle ; & en vous consacrant aujourd'hui à Jesus-Christ, vous devez vous attendre à des amertumes dans son service. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse : mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits ; & un pain souvent de tribulation & d'amertume. Mais ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'est que la vie religieuse est une vie de mort & de sacrifice, & que cet état de peine & de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de Jesus-Christ pour son partage.

3°. La tentation des exemples. C'est encore un des plus dangereux écueils de la vie Religieuse. Oui, quoique la maison où vous entrez conserve encore le premier esprit de zèle, de charité & de fidélité, qu'elle reçut des mains de son bienheureux Fondateur, néanmoins parmi tant de Vierges fidèles & ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, en un mot toute la conduite plus humaine : or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent ; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissemens légers & presque nécessaires à la foiblesse humaine. Le remède contre une contagion si à craindre mê-

me dans le lieu saint, c'est premiérement, de se dire à soi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les Maisons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui sont fidèles: secondement, c'est de rappeller souvent l'exemple de ces pieuses Fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut: troisiémement, sans chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, c'est de vous proposer sans cesse celui des Vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur ; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance.

II. Partie. *Les consolations de la vie religieuse.* Elles consistent dans trois avantages: Premiérement, les tentations y sont moindres ; secondement, les secours y sont plus grands ; troisiémement, les consolations y sont plus pures & plus abondantes.

1.° Les tentations y sont moindres, parceque les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire. La première tentation de la vie humaine, ce sont les richesses : or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation; c'est-à-dire, de l'attachement aux richesses, de l'usage injuste qu'on en fait, & des soucis inséparables, soit de l'acquisition, soit de la conservation des richesses. Le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair, qui est la seconde tentation de la vie humaine: car au lieu que le monde entier semble s'empresser & se

glorifier de faire naufrage contre cet écueil; dans ces asyles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence. Le troisiéme écueil de la vie humaine, c'est l'usage capricieux de notre liberté; or le sacrifice de votre esprit & de votre volonté, que vous allez faire à Jesus-Christ, vous met à couvert de cette tentation, & des chûtes & des embarras qu'elle entraîne. Car au lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur souveraine félicité, est pourtant la source de cet ennui qui empoisonne tous leurs plaisirs, & la cause du peu d'ordre qui se trouve dans leur vie; au contraire dans la vie religieuse tout est réglé, chaque moment a son emploi marqué : la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y est point à craindre : on n'y vit point au hasard & sous la conduite si incertaine & toujours dangereuse de soi-même; on y vit sous la main des régles, pour ainsi dire, toujours sûres & toujours égales.

2.° Les secours y sont plus grands. Premiérement, le secours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde est plein; secondement, le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui réglent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troisiémement, le secours des exemples : quel bonheur de vivre parmi des Vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir, & nous soutiennent dans nos découragemens! Quatriémement, le secours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs; quelle douceur d'avoir à passer sa vie au milieu des per-

sonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables à nos foiblesses! &c. Cinquiémement, le secours des avis & des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en sont aussitôt le reméde. Sixiémement, le secours des prières & des gémissemens de nos Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, attirent sur nous ses miséricordes. Septiémement, les graces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance, & qui non-seulement adoucissent son joug, mais nous le rendent aimable.

3.° Les consolations plus pures & plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & qu'il ne sauroit donner; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfans d'Adam, ne goûtant que Dieu seul, ne desirant que Dieu seul, & ne s'étant réservée que Dieu seul.

III. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois Reflexions sur les trois vœux de l'état Religieux, dans lesquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, & ce qu'ils y ajoûtent de plus.*

I. REFLEXION *sur le vœu de la virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs: le premier, c'est l'entière soumission de la chair à

l'esprit ; devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles : le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les Chrétiens.

Premier devoir; l'entière soumission de la chair à l'esprit : devoir qui vous est commun avec tous les Fidèles. Car la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les Fidèles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers & honteux ; elle va bien plus loin. Comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son Batême, & que par-là il est devenu saint, spirituel, membre de Jesus-Christ, temple du Saint-Esprit, il faut pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui. Dès-lors pour un chrétien, non-seulement tout ce qui souille la chair est un sacrilége, mais tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent & profanent sa consécration. Or, pour parvenir à cette parfaite soumission de la chair à l'esprit, les saints Fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état Religieux, est l'entière consécration de votre corps à Jesus-Christ, laquelle ne consiste pas seulement dans le renoncement à la société sainte du mariage : tout doit être pur & chaste dans une Vierge consacrée à la chasteté Religieuse ; tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, la souille, la dégrade, l'avilit : telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jesus-Christ. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers Instituteurs y en ont joint un second ; savoir, les jeû-

nes, les veilles, les macérations, la prière, parcequ'ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes, & si la prière n'en purifioit les desirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état sur les personnes engagées dans le monde : comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, & de s'interdire tous les desirs qui pourroient souiller l'ame: mais pour en venir là, ils sont obligés comme vous, & encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller, de ne point cesser de prier & de gémir pour appeller le Seigneur au secours de leur foiblesse. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui vous conserve pure & sans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la prière n'y est même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance & d'ennui, accordé le matin & le soir à ce saint exercice : la mortification n'y est pas moins inconnue & impraticable que la prière ; en effet, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux sens ? Mais dans ces asyles saints, la prière & la mortification deviennent comme le fonds & l'occupation nécessaire de votre état, & il en coûteroit plus de s'y refuser, que de s'y livrer avec une constante fidélité : tout y facilite la prière, parceque tout y inspire le recueillement : tout y conduit à la mortification ; les saints usages établis, les exercices Religieux, l'austérité de la vie commune, &c. Ainsi le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. Reflexion *sur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne saurions presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints Fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de se contenir dans les bornes d'un usage saint & légitime. Or, cet engagement de pauvreté Religieuse renferme trois devoirs essentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; troisiémement, une soumission & une indépendence entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

Le premier devoir, qui consiste dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre, est une obligation qui vous est commune avec tous les Fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre Batême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ses pompes. Tout Chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas; parceque tout Chrétien doit se regarder comme étranger sur la terre : mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'est en quoi l'opprobre de Jesus-Christ, que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement si indispensable pour le salut, & si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la Religion; parcequ'il est aisé de se détacher de tout quand on s'est dépouillé de tout; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y

poſſéde rien, & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Le ſecond devoir de la pauvreté Religieuſe, c'eſt le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités; c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aiſes & les commodités de la vie : devoir indiſpenſable à tout Fidèle, puiſqu'il eſt encore une ſuite des engagemens du Batême. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir de vains plaiſirs au Chrétien, puiſque l'Evangile les lui interdit tous, & qu'il y a renoncé lui-même dans ſon Batême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'uſer des créatures, & de les faire ſervir à nos beſoins, & ce n'eſt que par grace que Dieu nous en accorde l'uſage. Selon ces régles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, & ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flater les ſens, tout ce qui ſert d'éguillon aux paſſions. L'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilége. Une Epouſe de Jeſus-Chriſt, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particulière de vivre dans le dépouillement Religieux, doit ſe diſputer avec plus de rigueur les plus légères ſuperfluités; & non-ſeulement éviter les profuſions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de

plus de vous, que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre Batême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troisiéme devoir de ce dépouillement Religieux, est la soumission & la dépendance entière des Supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous, n'en user que selon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent, & n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre & dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens: mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage; ils dépendent sans cesse de Dieu qui peut leur enlever ces biens à chaque instant; ils doivent donc se regarder toujours comme des esclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire; en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; ne les posséder que comme ne les possédant point; songer en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'est le droit de faire valoir leurs biens au profit & pour la gloire du Maître souverain qui leur en a confié l'administration. La pauvreté Religieuse ne diminue donc pas vos droits sur les biens & sur les plaisirs de la terre, puisque le Chrétien n'y a point de droit: elle diminue seulement vos embarras & vos inquiétudes; & loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III. Reflexion *sur le vœu d'obéissance.* Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux & insupportable à la raison : il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste & fort dur à la nature, d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières, aux lumières & souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; cette situation paroît révolter d'abord tous les penchans les plus raisonnables de la nature ; & ôter aux hommes la seule consolation que les maux leur laissent, qui est l'indépendance & la liberté de disposer de leurs actions & d'eux-mêmes. Mais ce n'est-là qu'un langage dont le monde se fait honneur ; car trouver dans le monde un état d'indépendance entière, cela n'est pas possible. La vie du monde n'est qu'une servitude éternelle ; mais ce qu'il y a de triste pour les personnes du monde, c'est que leurs assujettissemens, qui font tous leurs malheurs, font souvent aussi tous leurs crimes : leur complaisance est pénible, & elle est criminelle, au lieu que dans ces asyles saints, elle coûte moins au cœur ; parcequ'on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les Supérieurs ne sont que les interprétes, & elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance & de liberté entière, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts & vos caprices. Tout Chrétien a une régle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action ; par conséquent

dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui même; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit suivre. Que fait donc l'obéissance Religieuse ? elle nous manifeste par l'organe de nos Supérieurs, cette régle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches ; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croyent plus libres, que parcequ'elles ne connoissent pas le fonds de la Religion, & les devoirs de la vie chrétienne : elles ne font tant valoir leur liberté & leur indépendance, que parcequ'elles ignorent qu'il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté, selon son humeur & son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs.

IV. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

PROPOSITION. *Les caractères de l'alliance qu'une Vierge chrétienne contracte avec Jesus-Christ, en embrassant l'état Religieux, prouvent que de tous les préjugés du salut, il n'en est pas de plus certain & de plus consolant pour elle.*

I. REFLEXION. Premier caractère de cette alliance; *Une alliance de Justice : Sponsabo te*

In justitiâ; c'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous donnassiez à Dieu cette marque de votre amour; & que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la mesure de ce que nous devons à Dieu, est ce que nous avons reçu de lui; plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui. Or, rappellez en ce moment toutes les graces dont il vous a jusques ici comblée : des sentimens de salut inspirés dans une première jeunesse; tant de périls éloignés; tant d'obstacles qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui, impossible, surmontés : rappellez en un mot toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber & de vous y rendre; que se passoit-il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix secrette qui vous parloit alors au fond du cœur ? n'étoit-ce pas l'Epoux céleste qui vous parloit tout-bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux discours du monde & à ses sollicitations, qu'il est plein de malheureux, & que s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les ames qui sont fidèles à leur Dieu ? & alors ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténébres se dissiper, & la sérénité succéder à l'orage ? Voilà l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voyez s'il en use de même envers tant d'autres que le

torrent entraîne : il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le posséde tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ses regards & ses préférences? où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein, & à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, & de toutes les choses présentes, qui ne convertissent personne? Il le pouvoit; & vous n'aviez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte: mais il vous a prévenue de ses bénédictions; plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage; & la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnoissance & de justice: *Sponsabo te in justitiâ.*

II. Reflexion. Second caractère de cette alliance: *Une alliance de jugement & de sagesse: Sponsabo te in judicio.* Pesez en effet, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, & de quel prix est ce que Jesus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, & qui doivent être punis éternellement; en un mot, le monde avec ses dégoûts, ses remords, ses périls, &c. & enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste, toujours terrible pour le salut. Mais de l'autre côté, que vous prépare Jesus-Christ pour remplacer ce sacrifice? l'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie d'une bonne con-

ſcience, où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragemens, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres; & enfin, une mort ſemblable à celle des Juſtes, & pleine de conſolation. Or, ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais la ſageſſe de votre choix? Examinez pour la dernière fois; & voyez ſi le monde avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la ſureté de l'aſyle ſaint, où Jeſus-Chriſt vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes & à des croix à ſon ſervice. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux eſt donc une alliance de jugement & de ſageſſe: *Sponſabo te in judicio.*

III. Reflexion. Troiſiéme caractère de cette alliance: *Une alliance de miſéricorde: Sponſabo te in miſericordiâ*, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup: mais quand vous mettriez aux pieds de Jeſus-Chriſt non-ſeulement votre nom, vos talens, vos eſpérances, mais des ſceptres & des couronnes, ne feriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être en échange, la dernière dans ſa maiſon? Ainſi plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez; plus le monde ſembloit vous offrir d'attraits, plus vous paroiſſiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, & plus il a fallu de grace pour vous dégoûter du

monde, & vous établir solidement dans la vérité. C'est donc ici une alliance toute de miséricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la mesure de grace qu'il vous destinoit, vous vous perdriez dans le monde; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous eussiez erré quelque tems au gré de vos passions, par une abondance de miséricorde.

IV. Reflexion. Quatriéme caractère de cette alliance; *Une fidélité inviolable à répondre à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste: Sponsabo te in fide.* En effet, vous ne serez heureuse dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidèle: il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs: le monde désormais vous fera lui-même une loi de le haïr: il insulte à l'inconstance de celles qui après l'avoir abandonné, jettent encore sur lui des regards de complaisance. D'ailleurs quelles sont les amertumes d'une Vierge infidèle que le monde à séduite, & qui voit ses penchans mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Hélas! elle traîne par-tout ses dégoûts & son inquiétude; & il n'est pas d'état sur la terre plus malheureux que le sien. Mais d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux consolations que Jesus-Christ prépare à votre fidélité. Si vous jettez encore quelques regards sur le monde, ce seront des regards de compassion & de douleur; & renouvellant mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice, vous y remercierez avec des transports d'amour & de joie, Jesus-Christ de

vous avoir conduite au port, & retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, & la perte du salut cependant inévitable.

Fin des Analyses.

Le Privilége est à la fin du Volume de l'Avent.

De l'Imprimerie de Jean-Th. Herissant, Imprimeur du Roi, &c.



